This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

292. c. 13

SUITE
DES
MEMOIRES
ET
AVANTURES
D'UN HOMME
DE QUALITÉ,
Qui s'eſt retiré du monde.

TOME TROISIEME.

A PARIS,
Chez GABRIEL MARTIN, rue Saint Jacques, vis-à-vis la rue du Plâtre, à l'Etoile.

M. DCCXXIX.
Avec Approbation & Privilege du Roy.

SUITE DES MEMOIRES DU MARQUIS DE ***

AVANT-PROPOS.

J'ETOIS tranquile depuis trois ans dans l'Abbaïe de..... que j'avois choiſie pour le lieu de ma retraite. La généroſité du Comte de.... y fourniſſoit à mon entretien. Le ſoin de mon ſalut, & le tendre ſouvenir de ma chere épouſe faiſoient mon

unique occupation ; & ſervoient à me détacher tous les jours de plus en plus des choſes de la terre. Si je rappellois quelquefois mes avantures paſſées, c'étoit pour me confirmer dans la haine du monde, en conſidérant le peu de ſolidité de ſes biens les plus flateurs. J'avois même écrit dans cette vûe l'hiſtoire de ma vie, & je ne la reliſois jamais ſans me ſentir enflammé d'un nouvel amour pour la ſolitude, & ſans benir le Ciel qui avoit ſoutenu ma conſtance parmi tant d'adverſitez. J'avançois d'ailleurs vers la vieilleſſe : j'étois à la fin de ma cinquante-troiſiéme année. Mes longs chagrins, mes voiages, les changemens de climat, avoient alteré mon temperament ; & quoique je ne reſſentiſſe aucune infirmité conſidérable, je m'appercevois en mille manieres de la diminution

de mes forces. Je n'avois point aſſez de raiſons d'aimer la vie pour travailler à la prolonger longtems ; cependant mes amis m'obligeoient à des ménagemens auſquels je m'aſſujettiſſois par complaiſance. Trois ans s'étoient ainſi écoulez, & je m'étois accoutumé à ce train de vie, que je croiois devoir durer juſqu'à ma mort.

Non, les hommes ne forment point de deſſeins qui ne ſoient ſujets à changer, ni de réſolutions qui ne puiſſent être ébranlées. Je ne ſuis point naturellement inconſtant ; cependant je vis tous les arrangemens de conduite que j'avois pris, s'évanouïr preſque tout d'un coup. La conſidération que je crus devoir à une perſonne de la plus haute naiſſance, les prieres d'un grand Evêque, les inſtances de M. le Comte de.... & celles de tous

mes amis, me firent renoncer pour quelques années à cette solitude, qui m'avoit paru si douce & si necessaire. Voici quelle fut l'occasion d'un changement si peu prévû, & dont je m'étonne encore tous les jours, quoique je ne puisse m'en repentir.

M. le Duc de... avoit de grandes Terres auprès de l'Abbaïe où je m'étois retiré. Il y étoit venu passer quelque-tems, au commencement de la belle saison. Le Pere Prieur de l'Abbaïe se crut obligé d'aller rendre ses devoirs à un si illustre voisin, & il me proposa de l'accompagner. Quelque respect dont je fusse rempli pour ce Seigneur, je refusai cette visite, qui me parut s'accorder mal avec la profession que je faisois de vivre en solitaire. Le P. Prieur me fit quelques instances inutiles, & partit enfin sans moi. Il revint le soir du mê-

me jour, & me parut charmé de la maniere dont il avoit été reçû. Il me dit que M. le Duc, & M. l'Evêque de... ſon proche parent qui étoit avec lui, l'avoient comblé d'honnêtetez; que non ſeulement ils l'avoient forcé de dîner avec eux, mais qu'ils s'étoient engagez à lui faire l'honneur de venir prendre un repas à l'Abbaïe quelques jours après; qu'il n'épargneroit rien pour les bien traiter, & qu'il me conjuroit de l'aider à faire les honneurs de ſa maiſon. Je n'eus pas de peine à lui accorder ce qu'il ſouhaitoit. M. le Duc & le Prélat vinrent comme ils l'avoient promis. Ils parurent fort contens du dîner, qui étoit des plus magnifiques.

Le P. Prieur crut me faire plaiſir, en tournant la converſation ſur ma naiſſance & ſur mes avantures. On me preſſa d'en raconter quelque choſe, ce que je ne pus

refuſer ſans incivilité. Les deux Seigneurs eurent la bonté d'en paroître touchez, & redoublerent les marques d'attention qu'ils m'avoient données d'abord. M. le Duc me fit promettre que je l'irois voir quelquefois, & que j'entretiendrois quelque liaiſon avec lui pendant le ſéjour qu'il devoit faire dans le canton. Je me trouvai ainſi engagé malgré moi à ſortir aſſez ſouvent de l'Abbaïe; il m'arriva même de paſſer cinq ou ſix jours de ſuite au Château, où l'on me faiſoit une eſpece de violence pour me retenir. Ce fut apparemment pendant ce tems-là que M. le Duc forma le deſſein de m'arracher à ma ſolitude, pour me rendre utile à ſon ſervice. Il ne me le fit connoître néanmoins qu'après ſon rétour à Paris. Je reçûs de lui, quinze jours après ſon départ, une Lettre pleine d'amitié & de civilité,

dans laquelle il me remercioit d'avoir contribué à le déſennuier à la campagne. Il m'aſſuroit de ſa protection dans les termes les plus obligeans ; & après mille offres de ſervices, il ajoûtoit avec beaucoup de bonté, que tout ce qu'il pouvoit m'offrir n'approchoit point de ce qu'il attendoit de moi ; qu'à peine oſoit-il me faire une propoſition pour laquelle il appréhendoit de me trouver trop d'éloignement ; qu'il n'ignoroit pas mon inclination pour la ſolitude, & les raiſons que j'avois de l'aimer ; que connoiſſant néanmoins la bonté de mon cœur & ma généroſité, il ſe flattoit que je voudrois bien me faire violence en quelque choſe pour l'amour de lui ; en un mot, qu'il étoit queſtion du Marquis ſon fils, qui lui étoit extrémement cher, parce qu'il étoit unique, & parce qu'au

jugement de tout le monde, il paroiſſoit plein de bonnes qualitez ; que ſon deſſein étoit de le faire voiager pendant quelques années ; qu'en vain chercheroit-il un guide plus ſage & plus experimenté que moi, & ſur l'attention duquel il pût ſe repoſer plus ſûrement ; qu'en me demandant cette grace, il me demandoit une choſe qu'il auroit voulu pouvoir entreprendre lui-même ; mais que ſes emplois & ſon rang l'attachant néceſſairement à la Cour, il me remettoit toute ſon autorité de pere, & qu'il étoit perſuadé que j'en voudrois bien prendre la tendreſſe.

Cette Lettre, dont je ne rapporte point pluſieurs endroits qui m'étoient trop avantageux, produiſit ſur moi l'effet qu'elle y devoit faire ; c'eſt-à-dire beaucoup de reconnoiſſance pour M.

le Duc, mais nulle envie de satisfaire ſon déſir. Je me hatai de lui répondre, que je me croiois très-honoré de la confiance qu'il me marquoit, mais qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'après tant de malheurs & d'agitations, je puſſe quitter le port tranquile où j'étois, pour m'expoſer à de nouveaux orages. » D'ailleurs, « ajoûtois-je, je répondrois mal « à votre eſperance : dégoûté « comme je ſuis du commerce « des hommes, je me ſens peu « propre à regler l'éducation de « Monſieur votre Fils, que ſa « naiſſance deſtine aux grandeurs « de la Cour. Je hais trop le « monde, pour être capable d'in- « ſpirer aux autres les moiens de « lui plaire, & l'eſtime de ſes fa- « veurs. »

Je n'entendis parler de rien pendant quinze jours ou trois ſemaines. Je crus que ma réponſe

avoit réfroidi M. le Duc, & qu'il étoit ſatisfait de mes raiſons. Un jour au moment que je m'y attendois le moins, je vis entrer dans ma chambre le Comte de... Son arrivée me ſurprit, parce qu'il avoit coutume de me prévenir ſur ſes viſites. Je le reçus avec mon accueil ordinaire. Après les premieres civilitez, je m'apperçûs par ſon embarras, qu'il avoit l'eſprit occupé, & qu'il avoit quelque ouverture à me faire. De quoi s'agit-il, mon cher Comte, lui dis-je; j'entrevois que vous m'apportez des nouvelles affligeantes. Ne me déguiſez rien, je ſuis préparé à tout. Il me répondit qu'il ne ſavoit rien qui dût me chagriner; mais qu'il doutoit ſi j'approuverois la commiſſion dont il s'étoit chargé, & que c'étoit la ſeule cauſe de ſon embarras. M. le Duc de.... continua-t-il, en

tirant une Lettre de ſa poche, m'a écrit ce que vous allez lire, & je n'ai pû me diſpenſer de venir du moins vous propoſer ce qu'il demande avec tant d'inſtance. Prenez la peine de lire ſa Lettre, elle vous inſtruira. Je la lûs, & j'y trouvai une partie de ce qu'il m'avoit fait l'honneur de m'écrire lui-même. Il conjuroit le Comte de ſe joindre à lui pour me fléchir, & il le preſſoit par tous les motifs que la politeſſe & la généroſité peuvent emploier. Ce n'eſt pas tout, continua le Comte, vous verrez ici demain M. le Duc avec Monſieur ſon Fils, & M. l'Evêque de... J'ai paſſé par Paris où j'ai eu l'honneur de les ſaluer, ils m'ont aſſuré que je ne les précederois que d'un jour, & ils ſe promettent d'achever par leur préſence ce que mes ſollicitations auront commencé. Vous

me jettez dans un étrange embarras, lui dis-je, & vous avez bien dû prévoir que ce qu'on exige de moi ne ſçauroit m'être agréable. Quoi ! vous voulez qu'à l'âge où je ſuis j'aille parcourir tous les Roiaumes de l'Europe, & fournir par mes avantures la matiere d'un nouveau Roman ! Et dans quelle vûe encore ? Par quel intereſt prétendez-vous m'y porter ? Pour accompagner un jeune Seigneur que je ne connois point, & dont je ne connois le Pere que depuis deux mois. C'eſt tout ce que l'amitié pourroit exiger de moi pour vos enfans, ou le devoir pour les Princes du Sang de mon Roi. Non, non, mon cher Comte, vous ne me verrez pas ſortir legerement de ma ſolitude ; le ſeul voiage qui me reſte à faire eſt celui de l'Eternité.

Je demeurai ferme dans cette

réſolution juſqu'à l'arrivée de M. le Duc. Je ſerois ennuieux ſi je rapportois les réſiſtances que je fis pendant trois heures à ſes prieres, & à celles du Prélat. Ils deſeſpererent plus d'une fois de me vaincre; mais leur honnêteté, leurs inſtances, leurs manieres nobles & ouvertes, m'arracherent enfin le conſentement qu'ils ſouhaitoient. La vûe du jeune Marquis ſervit beaucoup à me déterminer : il joignit lui-même des careſſes ſi tendres & ſi naturelles à toutes les raiſons du Duc, que moitié convaincu, moitié attendri, je donnai parole que je me trouverois prêt à partir quand on voudroit. Nous reglâmes la route que nous tiendrions, pour la facilité des Lettres de change. Il fut arrêté que nous commencerions par le voiage d'Eſpagne ; que nous paſſerions enſuite en Angleterre ; de-

là en Hollande ; de Hollande en Allemagne, puis en Italie, d'où nous reviendrions en France par la Savoye. C'étoit une courſe qui devoit durer environ trois ans. Le tems ne pouvoit être plus favorable. Le Congrès d'Utrecht & les Conferences de Raſtat, avoient donné la paix à l'Europe. La confiance commençoit à renaître entre les peuples des differens Etats. Nous pouvions compter tous nos voiſins pour nos amis, & voiager chez eux avec autant de liberté qu'en France ; ainſi tout nous promettoit une route facile & agréable.

Nous convînmes encore avec M. le Duc, que Monſieur ſon Fils prendroit le nom de Marquis de Roſemont, au lieu de celui qu'il portoit, pour demeurer inconnus à ceux à qui nous voudrions l'être. Je me fis appeller

ſimplement Monſieur de Renoncour. Aïant pris ainſi nos meſures, nous n'attendîmes plus pour partir que la chaiſe qui devoit nous conduire, deux Laquais que M. le Duc fit venir de Paris, & des Lettres de change pour des Banquiers de differentes Villes. Ma Fille vint me dire adieu dans cet intervalle. Notre ſeparation ne ſe fit point ſans larmes. Cette chere Fille me fit mille reproches ſur ma réſolution; mais c'étoit une affaire finie. Nous prîmes enfin le chemin d'Orleans, ſuivis de trois Valets à cheval, car Scoti voulut être auſſi du voiage. Il étoit encore plein de vigueur & de ſanté, malgré ſes ſoixante-quatre ans.

SUITE DES MEMOIRES DU MARQUIS DE***

LIVRE PREMIER.

JE laiſſe aux Géographes, & à ceux qui ne voiagent que par curioſité, le ſoin de donner au Public la deſcription des Païs qu'ils ont parcourus. L'Hiſtoire que j'écris n'eſt compoſée que d'actions & de ſentimens. J'entreprens de rapporter ce que j'ai fait, & non ce que

que j'ai vû. Les cœurs ſenſibles, les eſprits raiſonnables ; tous ceux en un mot, qui ſans ſuivre une Philoſophie trop ſevere, ont du goût pour la vertu, la ſageſſe & la verité, pourront trouver quelque plaiſir dans la lecture de cet Ouvrage. C'eſt pour eux ſeulement que j'écris.

Lorſque je me trouvai ſeul avec le Marquis de Roſemont, je m'attachai d'abord à acquerir une parfaite connoiſſance de ſon caractere & de ſes inclinations. Ce n'étoit point une choſe difficile. Le Marquis avoit un de ces beaux naturels qui ne courent aucun riſque à ſe laiſſer approfondir. Je l'engageai inſenſiblement à me raconter quelles avoient été ſes occupations juſqu'à ſa dix-huitiéme année où il entroit alors. Il me dit qu'il avoit été au College juſqu'à la ſeiziéme, & que les deux dernieres il les avoit

passées à l'Académie : Qu'il avoit eu pour Gouverneur un homme ſevere, qui ſe faiſoit un devoir de le tenir dans une eſpece de captivité ; que cette contrainte lui avoit extrémement déplû ; qu'il avoit ſouhaité mille fois de ſortir d'une tutele ſi dure, & qu'il haïſſoit cet inſuportable Argus, juſqu'au point d'avoir refuſé de lui parler depuis qu'il étoit délivré de ſes mains. Je pris plaiſir à faire ainſi raiſonner le jeune Marquis ſur les particularitez de ſon enfance, & je reconnus dès notre premiere converſation que malgré l'air de douceur qui paroiſſoit dans ſes yeux & ſur ſon viſage, il avoit les paſſions fort vives ; & que s'il aimoit la liberté, c'étoit pour les ſatisfaire. Cette découverte ne m'allarma point, je hais au contraire l'indolence dans la jeuneſſe, & je ſuis perſuadé que la grandeur de

l'ame ſuppoſe de grandes paſſions ; l'importance eſt de les tourner à la vertu.

Ce qui me raſſuroit encore dans le Marquis, c'eſt qu'avec une vivacité extrême, & un cœur tel que je me l'imaginois, il avoit du moins un fond de raiſon qui lui faiſoit goûter une refléxion ſolide. J'affectois d'en mêler quelques-unes à ſon récit, & je voiois que loin d'en être embarraſſé il y ajoûtoit les ſiennes en homme qui eſt déja accoutumé à penſer. Sa franchiſe me plut auſſi beaucoup. Je découvris bientôt le fond de ſon ame, & huit jours d'habitude m'apprirent à demêler ſi bien ſes ſentimens, que je l'aurois defié d'avoir quelque choſe de reſervé pour moi. Il eſt vrai que les manieres tendres & prévenantes que je pris avec lui, m'attirerent facilement ſa confiance ; j'eſtimai qu'il va-

loit mieux commencer ainſi par l'amitié, étant ſûr de faire naître le reſpect quand il en ſeroit tems. Le paſſage du reſpect à la tendreſſe eſt moins facile, ſurtout dans les jeunes gens, qui ne s'aviſent gueres d'aimer ce qu'ils ont une fois appris à craindre. Cette conduite me réuſſit ſi parfaitement, que le Marquis qui ſentit le prix de ma complaiſance & de mes honnêtetez, ſe porta de lui-même à tous les ſentimens que j'avois lieu de ſouhaiter qu'il conçût pour moi. Je lui diſois ſouvent que je ne voulois point qu'il me regardât ſur le pied d'une perſonne qui avoit quelque empire ſur lui; qu'il faloit que nous vécuſſions en amis ou en freres, & qu'on eût peine à deviner de quel côté étoit le plus tendre attachement. Il me répondit qu'il auroit toûjours cet avantage ſur moi, qu'outre une

tendreſſe de parfait ami dont il pouvoit m'aſſurer, il m'honoreroit encore comme un pere. En effet il ne ſe relâcha jamais de cette diſpoſition. C'eſt par une ſuite des mêmes ſentimens, que dans l'élevation où il ſe trouve aujourd'hui par la mort du Duc ſon pere, il me permit d'écrire librement les avantures de nôtre Voiage. Il conſent même que pour le plaiſir ou l'utilité du public, je raconte les fautes où l'ardeur de la jeuneſſe le fit tomber. Elles ne peuvent lui être qu'honorables ; car outre qu'elles ſont de la nature de celles qu'on a reprochées à tous les Heros, il eſt ſi beau de les avoir ſçû reconnoître & d'avoir toûjours combattu pour les éviter, qu'il y a une eſpece de gloire à en faire un aveu libre & ſincere.

Nous arrivames à Bourdeaux

vers la fin du mois de Juillet. La pluie qui duroit ſans relâche depuis huit jours, avoit tellement rompu les chemins, & nos valets avoient été mouillez ſi continuellement, que nous fumes obligez de nous arrêter dans cette Ville pour attendre un tems plus commode. Je pris cet intervalle de repos pour faire commencer au Marquis un exercice dont je m'étois apperçû qu'il avoit beſoin. Il avoit fait ſes études comme un enfant de qualité les fait dans un College, c'eſt-à-dire, qu'il y avoit appris quelques mots de Latin, & à tourner médiocrement des vers. A l'Académie il s'étoit formé aux exercices du corps; à monter à cheval, à faire des armes, à danſer & à jouer de quelques Inſtrumens: Mais il ignoroit les ſciences qui ſervent à polir & à cultiver l'eſprit; de ſorte que

ce qu'il avoit de diſcernement & de bon goût, il ne le devoit qu'à ſes talens naturels. J'eus du chagrin de voir de ſi belles diſpoſitions en danger de devenir inutiles par la négligence ou la groſſiereté de ſes Maîtres. Je le fis conſentir à ſe mettre ſur les voies de l'Hiſtoire, de la Géographie, de l'Eloquence. Je lui inſpirai du goût pour les livres qu'il avoit aſſez negligez juſqu'alors. De quel avantage vous ſeroit-il, lui dis-je, d'être né au deſſus du commun des hommes, ſi l'ignorance vous ravalloit au deſſous d'eux? Votre naiſſance feroit votre honte, & l'on ne feroit attention que vous occupez un rang diſtingué, que pour penſer en même tems que vous n'en êtes pas digne. Je veux qu'il y ait eu un tems où les perſonnes de qualité par une pitoiable affectation de grandeur & d'indé-

pendance ſe faiſoient un point d'honneur de ne rien ſçavoir; c'étoient les fauſſes idées d'un ſiecle groſſier qui jugeoit mal du prix des choſes : Mais tout a changé de face aujourd'hui ; le ſçavoir va de pair avec la qualité ; il l'emporte même, en ce qu'un homme d'eſprit ſans naiſſance ſe fera conſiderer plus ſurement qu'un homme de qualité ſans eſprit. Ne ſentez-vous pas, mon cher Marquis, de quelle indécence il eſt dans un rang diſtingué, d'ignorer ce qui eſt connu du grand nombre dans les conditions les plus connues ? Le privilege de l'élevation ſe réduira donc à précéder la foule dans les cérémonies, à ſe faire traîner dans un caroſſe, & à traiter ſon corps plus delicieuſement. Etrange diſtinction, qui ne ſuppoſe ni vertu ni mérite, & qui n'eſt fondée que ſur des biens

biens que la fortune donne & qu'elle peut ôter !

Le Marquis me promit de s'appliquer ſerieuſement, & d'employer à l'étude tous les momens dont il pourroit diſpoſer. On verra le goût qu'il y prit dans la ſuite, & les progrès ſurprenans qu'il y fit. J'achetai à Bourdeaux les meilleurs livres que je pus trouver, & j'en remplis une malle, qui devint la plus chere partie de notre équipage. Le mauvais tems continua pendant trois ſemaines avec ſi peu d'interruption, que nous ne crumes point pouvoir nous mettre en chemin ſans péril. Ce retardement produiſit une avanture des plus plaiſantes. Le Maître de l'Auberge où nous étions logez, avoit une fille de l'âge de 25 ou 26 ans, brune, mais grande & fort bien faite, qui paroiſſoit languir dans l'attente du mariage. La bonne

grace du Marquis qu'elle voioit ſans ceſſe, parce que la pluie nous retenoit à la maiſon, fit impreſſion ſur ſon cœur. Elle n'étoit pas de mauvais goût. Le Marquis avoit la taille très-bien priſe, de grands yeux noirs à fleur de tête, vifs & brillans, quoiqu'ils fuſſent pleins de douceur; le teint d'une blancheur admirable, & en même tems fort animé. Une forêt de cheveux chatains clairs lui deſcendoit juſqu'à la ceinture; il avoit avec cela naturellement le port & les manieres d'un homme de diſtinction, & je ne ſçais quel air enjoué & badin qui le faiſoit trouver aimable au premier coup d'œil; de ſorte que je ne fus point ſurpris que notre belle hôteſſe fut devenue ſenſible pour lui. Je ne fus pas le premier à m'en appercevoir. Scoti me dit un jour; Je crois, Monſieur,

que la fille de notre Hôte eſt amoureuſe de Monſieur le Marquis ; j'ai remarqué que le ſoir ſurtout, lorſque vous êtes à table, elle ſe rend dans la cour, où elle paſſe une demie-heure à le regarder au travers de la fenêtre, & puis elle eſt toute rêveuſe pendant la ſoirée. Elle me diſoit il y a quelque tems, qu'elle s'étonnoit qu'un jeune homme auſſi honnête que Monſieur le Marquis ne lui eût pas encore dit une parole depuis quinze jours que nous ſommes à Bourdeaux, & qu'elle croioit les jeunes gens de Paris plus galans. Enfin, lorſque nous ſommes à manger enſemble, continua bonnement Scoti, c'eſt toûjours de lui qu'il faut qu'elle nous entretienne.

Elle eſt folle, répondis-je ; il faut la laiſſer faire, & n'y pas prendre garde. Je ne laiſſai pas d'y faire attention, & je recon-

nus à la langueur de ſes regards, lorſqu'elle avoit occaſion de voir le Marquis, qu'elle étoit vivement atteinte. J'en riois interieurement, & j'étois charmé d'un autre côté que le Marquis ne jettât pas même les yeux ſur elle. Il avoit été élevé avec beaucoup de retenue, & toutes ſes affections étoient encore innocentes. Lorſque la pluie eut ceſſé entierement, je fis mes comptes avec l'Hôte, & nous nous préparâmes à partir le lendemain. Nous nous couchâmes de bonne heure, pour nous lever plus facilement de grand matin. J'étois endormi profondément, lorſque je fus éveillé tout d'un coup par la voix du Marquis qui crioit, à moi, à moi, on me vole. Sa chambre n'étoit ſeparée de la mienne que par une legere cloiſon. Je me leve promptement & je cours à la ſienne avec mon

épée. Je trouvai à la porte nos trois valets que le même bruit avoit éveillez ; j'en envoie un chercher de la lumiere, j'ordonne aux deux autres de garder ſoigneuſement la porte, & j'entre ſeul dans l'obſcurité en demandant au Marquis de quoi il s'agiſſoit : Il ſe leve auſſi, & me répond d'une voix aſſez troublée, qu'il y avoit certainement quelqu'un dans ſa chambre ; qu'il avoit entendu ouvrir la porte & marcher doucement ; qu'aiant demandé qui c'étoit, & ne recevant point de réponſe, il avoit appellé auſſitôt du ſecours. Je lui dis qu'il y avoit bien de l'apparence que tout ce qu'il me racontoit s'étoit paſſé en ſonge, & qu'il nous avoit allarmez mal à propos. La lumiere vint enfin, & nous fit appercevoir que le Marquis ne s'étoit pas trompé tout-à-fait. Nous vîmes

notre jeune Hôteſſe aſſiſe ſur une chaiſe, la tête appuiée ſur une de ſes mains, dont elle ſe cachoit le viſage & les yeux qu'elle avoit tout en pleurs. Hé ma belle enfant, lui dis-je, qui vous amene ici à une telle heure? C'eſt donc vous qui veniez voler Monſieur le Marquis? Elle ſe leva, mais ſans répondre autrement que par une abondance de larmes. Je compris aiſément ſon deſſein, & que la timidité l'avoit empêché de ſe faire connoître lorſque le Marquis avoit demandé d'abord qui c'étoit. Je lui dis; Croiez-moi, Mademoiſelle, retirez-vous, il eſt tems que chacun dorme; ce n'eſt pas la peine de lier ſi particulierement connoiſſance, pour le peu de tems que nous avons à nous voir. Elle ouvrit enfin la bouche; Ah! Monſieur, me dit-elle avec un ſoupir, permettez

que je demeure du moins un moment avec Monſieur le Marquis, puiſque j'aurai le malheur de ne le revoir jamais. Vous êtes une badine, repris-je, qui n'avez rien à lui dire. Croiez-moi encore une fois, allez vous coucher. Embraſſez-la, Monſieur, pour lui dire adieu, continuai-je en parlant au Marquis. Il étoit tout decontenancé dans ſa robe de chambre, & ne ſçavoit que penſer d'une telle avanture. Il l'embraſſa pourtant. Elle le laiſſa faire; & comme il ſe retiroit, elle retint une de ſes mains qu'elle ſerroit dans les ſiennes en continuant de pleurer. Je craignis qu'à la fin il ne fût attendri de cette ſcene; & la prenant par le bras, je la conduiſis à l'eſcalier, où je demeurai juſqu'à ce qu'elle fût deſcendue. Je fis préparer ſur le champ nos chevaux, & nous partîmes au clair de la

lune, qui rendoit la nuit auſſi belle que les plus beaux jours.

J'attendis que le Marquis me parlât le premier de ſon avanture nocturne. Il ne tarda gueres à me dire qu'il croioit cette fille folle, & qu'il n'avoit pas eu la moindre rélation avec elle pendant notre ſéjour à Bourdeaux. Je conviendrai avec vous qu'elle eſt folle, lui répondis-je, quand nous aurons diſtingué les differentes manieres dont on peut l'être. Il y a une folie qui vient de la tête, & qui ſuppoſe un dérangement dans l'eſprit; c'eſt une diſgrace humiliante qui montre la foibleſſe de l'homme, & qui inſpire de la compaſſion, parce qu'elle n'eſt pas volontaire; mais il y a une autre eſpece de folie qui vient du cœur, & qui eſt cauſée par la violence des paſſions; celle-là eſt honteuſe, & nous rend coupables, parce que

nous ſommes libres d'y reſiſter. Telle eſt celle de notre jeune Hôteſſe. Voiez de quoi elle l'a rendue capable. Elle oublie toutes les loix de la ſageſſe & de l'honneur, pour venir vous trouver dans votre chambre. Elle ſçait qu'elle ne vous reverra jamais, & qu'elle n'a rien à prétendre à votre affection; cependant elle s'expoſe à perdre ſa reputation pour ſe ſatisfaire un moment, & elle ne voit pas même que ſon impudence n'eſt propre qu'à lui attirer votre mépris; car il eſt impoſſible qu'un honnête homme eſtime une fille ſans pudeur & ſans retenue. Mais pourquoi m'aime-t-elle, me demanda le Marquis, moi qui ne lui ai jamais dit un mot. Oh! répondis-je, vous me parlez d'une des plus grandes bizarreries du cœur humain. Je ne veux pas que vous ignoriez, mon cher Marquis, que

la nature a mis dans les deux ſexes une violente inclination l'un pour l'autre. Un jour viendra que vous le connoîtrez par experience. Ce penchant général eſt quelquefois déterminé par des cauſes qui ſont inconnues à ceux mêmes qui en reſſentent l'effet. Les uns ſont touchez par la beauté, d'autres par l'eſprit, par la bonne grace, par le ſon de la voix, par un coup d'œil, par un ſourire; d'autres enfin, par quelque choſe de tout cela, qui ſe fait ſentir bien ſouvent, ſans qu'on puiſſe en démêler la cauſe, pour s'en rendre raiſon à ſoi-même. De la maniere dont nous ſommes faits, il ne faut point eſperer que nous puiſſions toujours être inſenſibles à ces premiers mouvemens; ils préviennent ordinairement la raiſon: mais il eſt certain que nous ſommes toujours aſſez forts pour en arrêter le progrès. La ſageſſe veut alors

qu'on examine ſi la Religion & l'honneur ne trouvent rien qui les bleſſe dans ces commencemens d'affection. On ne riſque rien quand on ſe détermine après un tel examen. Les paſſions qui ont une ſi belle ſource, conſervent ordinairement la nobleſſe & la pureté de leur origine. Au contraire, ſi l'on ſe laiſſe entraîner par un aveugle penchant, il n'y a point d'excès où l'on ne puiſſe tomber ſans les avoir prévûs ; & ce qui eſt encore plus malheureux, c'eſt que les paſſions déreglées ſe fortifiant plus vîte qu'on ne peut ſe l'imaginer, il devient preſque impoſſible de les vaincre, lors même qu'on apperçoit le précipice où elles ont conduit. Je pris de là occaſion de raconter au Marquis quelques hiſtoires qui pouvoient ſervir à confirmer mon diſcours. Je lui fis une vive peinture des malheureux ef-

fets d'un amour illicite dans plusieurs perſonnes dont il connoiſſoit les noms. Renverſement de fortune, perte des biens, de l'honneur & du repos. Il m'écoutoit avec une attention ſurprenante, & j'appercevois ſur ſon viſage les differentes impreſſions que mes paroles faiſoient ſur ſon cœur. Enfin il me dit, comme s'il fût ſorti d'une profonde rêverie; Je n'apprehende point d'être jamais expoſé aux malheurs dont vous parlez. Il me ſemble que je n'ai point de diſpoſition à devenir tendre, & je ne connois pas comment on peut aimer une femme juſqu'à faire tant de folies pour elle. Mon Dieu, lui répondis-je, défions-nous de nous-mêmes. Vous voilà bien inſtruit du péril, veillez ſur votre cœur, & ſouvenez-vous ſur tout de ne perdre jamais de vûe l'honneur & la Religion.

Quand nous fumes arrivez à Bayonne, je pris des meſures pour faire le voiage commodément juſqu'à Madrid. La difficulté des Montagnes me fit balancer ſi nous n'abandonnerions pas notre Chaiſe pour marcher à cheval : mais aiant appris que quantité de Seigneurs François & Eſpagnols paſſoient tous les jours dans la même voiture, j'eſperai que nous pourrions nous tirer auſſi heureuſement qu'eux. Nous paſſâmes le Bidaſſoa qui étoit fort enflé par la pluie, & nous étant arrêtez pour dîner à Iron, premier Bourg d'Eſpagne, nous y fumes ſi mal traitez, que nous en tirâmes un mauvais augure pour le reſte du chemin. Nous fumes pourtant beaucoup mieux à Saint-Sebaſtien, mais ce ne fut pas ſans peine que nous traverſâmes quantité de montagnes & de chemins pierreux pour

& gardez-vous encore plus de les mépriſer. La vivacité du Marquis lui faiſoit trouver le chemin ennuieux ; pour l'occuper, je rappellai tout ce que ma memoire put me fournir en matiere d'hiſtoire & de ſciences, & je lui faiſois enſuite repeter par ordre tout ce qu'il avoit pu retenir, pour l'accoutumer à une étude appliquée & méthodique. L'inégalité du chemin ſur les montagnes pierreuſes de la Biſcaie, ne nous permettoit pas de lire dans la Chaiſe. Enfin, nous approchâmes de Vittoria, qui eſt la premiere ville de la Caſtille. Elle eſt ſituée au bout d'une plaine agréable & bien cultivée. Le Marquis qui n'avoit vû depuis pluſieurs jours que des rochers eſcarpez & des précipices, ſe crut tranſporté dans un autre monde. Nous nous repoſâmes un jour entier à Vittoria, & nous y trouvâmes toute

ſorte

ſorte de rafraichiſſemens. Ce fut là que nous commençâmes à connoître le caractere & les manieres des Eſpagnols. Il y en avoit quelques-uns dans notre Auberge, qui étoient de différens endroits de Caſtille. Ils ſçavoient le François. Nous nous entretînmes avec eux de la route qui nous reſtoit à faire, & l'un d'eux nous promit d'avancer ſon départ pour nous tenir compagnie juſqu'à Burgos où ſes affaires l'appelloient. L'enflure & le galimathias des civilitez Caſtillanes faiſoient rire le Marquis, & j'avois quelquefois toutes les peines du monde à l'en empêcher. Le ſoir, quand nous fumes ſeuls, voilà de plaiſantes gens, me dit-il avec ſon air badin; ma foi, ſi tous les Eſpagnols ſe reſſemblent, je ſuis déja fâtigué d'être en Eſpagne. Je vois bien, lui répondis-je en riant, que c'eſt leur gravité qui vous épou-

vante ; mais n'allons pas ſi vîte, & ne jugeons pas des gens ſur une premiere entrevûe. Croyez-vous qu'il ſoit beau de rire & de badiner continuellement avec des inconnus, comme vous faiſiez tantôt ? Il faut ſe conduire avec plus de reſerve, ſur tout avec des étrangers. Pour moi je vous avoue que je ſuis fort ſatisfait de l'honnêteté de nos Eſpagnols, & je ſuis perſuadé que vous le ſerez vous-même de celui qui doit nous accompagner, quand vous aurez eu le tems de le mieux connoître. Je devinai heureuſement. Dès le premier endroit où nous nous arrêtâmes pour dîner, ce fut des manieres toutes différentes de celles qui avoient fait rire le Marquis la veille. Il s'appelloit Dom Inigo de Juaz. Il avoit été Ecuyer de l'Amirante de Caſtille ; & la connoiſſance qu'il avoit de la Cour & de Madrid, nous fit trouver

ſon entretien fort agréable. Il nous raconta pluſieurs choſes extraordinaires du Maître qu'il avoit ſervi. Je me ſouviens de celle-ci, qui merite d'être rapportée. L'Amirante avoit une Chienne des plus jolies : il l'avoit achetée toute inſtruite, & il étoit charmé de mille tours de ſoupleſſe qu'il lui voioit faire, & qui lui paroiſſoient ſurpaſſer la portée d'une bête. A force de l'admirer, il ſe perſuada qu'une Chienne ordinaire n'étoit point capable de tant de perfections, & que de quelque maniere que la ſienne fût née, il falloit qu'elle eût une ame raiſonnable. Cette penſée ſe fortifia ſi bien dans ſon eſprit, qu'il parloit ſouvent à ſa Chienne, comme il auroit fait à une perſonne. Le petit animal émû par l'action de ſon maître, ne manquoit pas de japper, & l'Amirante s'imaginoit que c'é-

toit une maniere de réponſe dont elle ſe ſervoit, faute de ſçavoir la langue Eſpagnole. Il chargea un de ſes domeſtiques de la lui apprendre, par des leçons qu'il lui faiſoit réiterer pluſieurs fois le jour. Le domeſtique obéit pour ſatisfaire ſon maître. Cinq ou ſix mois ſe paſſerent; & comme l'Amirante ne s'appercevoit d'aucun progrès, il s'en prenoit au précepteur, qui s'excuſoit de ſon mieux ſur ce que la Chienne avoit la gueule trop fendue pour prononcer facilement l'Eſpagnol. Enfin, la mort ſubite de l'Animal, qui tomba malheureuſement du haut d'une fenêtre empêcha l'Amirante d'aller plus loin. Cette hiſtoire nous divertit beaucoup. Le Marquis parut plus content de Dom Inigo de Juaz, qui étoit charmé de ſon côté du jeune François, & qui nous offrit, quand nous fumes arrivez à Burgos, de nous

faire voir la ville, & de nous y procurer la connoiſſance de quelques honnêtes gens.

Nous acceptâmes cette offre. Dom Inigo nous vint rejoindre le lendemain à nôtre Auberge avec un autre Eſpagnol de ſes amis. Ils nous conduiſirent dans tous les endroits de la Ville qui méritoient notre curioſité, à l'Egliſe, à l'Archevêché, & ſur un Pont fort large & fort commode qui fait un des principaux ornemens de Burgos, & qui lui ſert de communication avec le Fauxbourg. Comme l'heure du dîner approchoit, je propoſai aux deux Eſpagnols de venir prendre notre ſoupe. Le Citoien de Burgos me répondit civilement que ſon deſſein avoit été de nous offrir la ſienne, & qu'il l'avoit fait préparer dans cette eſperance. Nous ne nous fîmes point preſſer, parce que nous étions pro-

che de ſa maiſon. Il nous fit bonne chere, ſi l'on doit compter pour quelque choſe la multitude des mets, mais l'apprêt étoit déteſtable. Son épouſe étoit incommodée. Il nous fit entrer familierement dans la chambre où elle étoit couchée ; ce qui me ſurprit en Eſpagne, où je croiois tous les maris exceſſivement jaloux. Il l'engagea même à ſe lever pour nous tenir compagnie. Elle s'aſſit à quatre pas de la table ſur des couſſins poſez l'un ſur l'autre, à la mode d'Eſpagne. Elle garda le ſilence, parce qu'elle ignoroit notre langue : mais je remarquai qu'elle eut les yeux ſans ceſſe attachez ſur le Marquis. Il s'en apperçut lui-même, car l'avanture de Bourdeaux l'avoit inſtruit ſur bien des choſes. En ſortant de table, nous fumes voir un Hôpital & quelques Couvens d'hommes & de

filles, & nous retournâmes aſſez tard à notre Auberge, où nous trouvâmes notre Hôteſſe yvre. Elle ſauta au cou du Marquis, avec mille inſolences que je penſai punir de quelques coups de bâton, mais la crainte de cauſer du bruit m'arrêta. Ce n'étoit pas la premiere que nous euſſions vûe dans cet état, depuis que nous avions paſſé les Pyrenées. J'avois cru trouver plus de ſobrieté en Eſpagne.

Nous nous remîmes en marche le lendemain. Il nous reſtoit trente-cinq ou quarante lieuës juſqu'à Madrid, l'impatience d'y arriver nous les fit faire en trois jours. Cette Ville nous plut en arrivant. Sa ſituation eſt inégale, mais le coup d'œil en eſt agréable. Dom Inigo de Juaz nous avoit indiqué une excellente Auberge où nous fumes bien traitez pendant tout le tems que nous

y demeurâmes. Après quelques jours de repos nous chargeâmes notre Hôte du ſoin de nous louer un appartement dans quelque maiſon voiſine de la ſienne ; je voulois y être plus tranquillement que dans une Hôtellerie, & pouvoir en même tems nous faire traiter par le même Cuiſinier, dont nous étions ſatisfaits. Le Maître de notre nouvelle demeure ſe nommoit Dom Porterra ; le *Dom* eſt commun chez les Eſpagnols. Il crut connoître à notre figure qu'il avoit affaire à des perſonnes de qualité, ce qui le fit agir fort reſpectueuſement avec nous ; & malgré la fierté qu'on attribue aux Eſpagnols, il tint la même conduite pendant les trois mois que nous paſſâmes à Madrid.

Nous avions reçû de Monſieur le Duc de... en partant de France, des Lettres pour differens Seigneurs

gneurs de la Cour d'Eſpagne, deſquels j'étois bien aſſuré que nous ſerions vûs avec plaiſir; mais je ne jugeai point à propos d'en uſer, & je les gardai ſeulement comme une reſſource, s'il arrivoit que nous euſſions beſoin de quelque appui. Je voulois que nos voiages ſerviſſent à former le Marquis de plus d'une façon. C'eſt quelque choſe que de parcourir differens païs, & de voir un grand nombre de Villes; mais quand on ſe borne à cela, l'unique fruit qu'on en retire eſt de pouvoir raconter ce qu'on a vû. Si nous nous étions adreſſez d'abord à Monſieur le Duc de... & à Monſieur le Comte de... comme le portoient nos Lettres, ils auroient ſans doute engagé le Marquis à prendre ſon logement chez eux, ils l'auroient occupé ſans ceſſe de bagatelles & de parties de plaiſir. Mon deſſein étoit

qu'il apprît à connoître les hommes en s'insinuant par lui-même dans leur commerce ; qu'il commençât par se faire des amis dans les conditions communes, pour descendre un peu de cette hauteur qu'une illustre naissance inspire, & pour y prendre des sentimens humains & naturels ; ce qu'on ne prend gueres à la Cour où tout est fardé & plein de dissimulation : Qu'ensuite il se produisît de lui-même à la Cour, qu'il s'y fît des connoissances, & qu'il tachât de s'y faire estimer uniquement par son merite. Je voulois qu'avec cela il fît une étude serieuse de la Geographie & de l'Histoire, me reservant de travailler à lui former le goût & les sentimens dans nos conversations, & par les lectures que nous ferions en commun. Il me témoigna quelque envie d'apprendre l'Espagnol. Je lui dis que deux raisons me portoient

à le prier de n'y pas penſer ; premierement que la Langue Françoiſe étoit fort commune à Madrid, & qu'il pouvoit par conſéquent ſe faire entendre ſans le ſecours de celle du païs. En ſecond lieu, qu'aiant à voiager dans pluſieurs autres Roiaumes, il étoit impoſſible qu'il pût apprendre la Langue de chaque païs où nous paſſerions ; mais que nous en choiſirions quelqu'une des plus utiles & des plus agréables, telles que l'Angloiſe & l'Italienne, & que je l'exhorterois à apporter tous ſes ſoins pour les apprendre en perfection ; ce qui ſeroit difficile s'il entreprenoit de les ſçavoir toutes. Il ſe laiſſa perſuader par ces raiſons. Nous reglâmes l'emploi de la journée. Il fut réſolu que nous nous leverions tous les jours à ſix heures & demie ; que nous étudierions en particulier juſqu'à huit heures ; que nous

prendrions enſuite le Chocolat ; après quoi le Marquis me repeteroit ce qu'il auroit appris de la Geographie & de l'Hiſtoire. Le reſte du tems juſqu'à dix heures devoit être emploié à lire en commun quelque Livre de bon goût, ſur lequel nous ferions nos reflexions, ou à nous entretenir familierement ſur quelque ſujet inſtructif. A dix heures, c'étoit le tems de nous faire habiller pour aller à la Meſſe, le dîner enſuite, & le reſte du jour pour la promenade, les viſites & le divertiſſement. Nous obſervâmes cet ordre avec une exactitude merveilleuſe pendant trois mois de ſéjour à Madrid. J'eus une joie extrême de voir le Marquis s'accoûtumer ſi facilement à prendre une conduite unie & reglée.

Nous nous fîmes vêtir d'abord fort ſimplement pour ſuivre le deſſein que j'avois de commencer

nos connoiſſances par la Bourgeoiſie. Nous ſortions à pied, & ſans nous faire ſuivre de nos Laquais. Notre premiere viſite fut celle des rues & des édifices publics. Nous y emploiâmes trois ou quatre jours, ſans qu'il nous y arrivât rien de remarquable; mais lorſque nous eumes mis le pied dans les lieux d'aſſemblées, à peine pourrois-je ſuffire à rapporter les avantures agréables ou fâcheuſes auſquelles nous fumes expoſez tous les jours. Tout le divertiſſement de Madrid conſiſte dans la promenade & dans la Comedie. Il y a deux Cours où l'on ſe promene, *el prado nuevo*, *y el prado viejo*. Celui qui eſt du côté de *Buen retiro* eſt moins agréable & moins frequenté que l'autre. C'eſt à celui-ci que nous allions ordinairement. La petite riviere de *Mancanares* coule dans la prairie, & l'on y voit pluſieurs fon-

taines jailliſſantes qui ſervent de rafraichiſſement dans les grandes chaleurs. Le premier jour que nous y parûmes, nous en fumes quittes pour eſſuier les complimens de quelques Demoiſelles de moienne vertu, & les invitations qu'elles nous firent de prendre le plaiſir de la promenade avec elles. Nous jugeâmes de leur deſſein par les ſignes dont elles accompagnoient leurs paroles; car elles ignoroient le François, & nous leur langage. Nous les quittâmes ſéchement pour nous avancer vers la grande allée d'Ormes, qui étoit remplie d'une foule de perſonnes de l'un & de l'autre ſexe. Après avoir fait quelques tours, je dis au Marquis que je me repoſois ſur lui du ſoin de nous procurer quelques connoiſſances. Oh! ſi cela eſt, me répondit-il en riant, je vous réponds que cela ne tardera gueres. Voions, lui dis-

je, comment vous vous y prendrez. Il n'en fit point à deux fois : à peine fumes nous avancez vingt pas, qu'il ſe mit ſur un banc où quelques Eſpagnols étoient aſſis. Meſſieurs, leur dit-il, en les ſaluant d'un air libre, vous voulez bien que deux étrangers prennent place auprès de vous, & qu'ils aient l'honneur de ſe mêler à votre entretien. Les quatre Eſpagnols ſe leverent ſans répondre, nous firent une profonde reverence, & ſe remirent ſur le banc. Je crus d'abord qu'ils n'entendoient point notre langue, & j'étois prêt à railler le Marquis de ſa précipitation. Mais après un moment de ſilence, l'un d'eux répondit en François, d'un ton grave, que nous leur faiſions beaucoup d'honneur, & que des François ne devoient pas ſe regarder comme étrangers en Eſpagne. Nous liâmes ainſi converſation.

Le Marquis leur fit cent queſtions ſur l'uſage de quantité de choſes qui ſe préſentoient à nos yeux. Ils ſatisfirent à tout en peu de paroles, & ſans rien fournir d'eux-mêmes à la converſation ; de ſorte que nous demeurions tous en ſilence, lorſque les queſtions du Marquis ceſſoient. Enfin ſe levant au bout d'un demi-quart d'heure, ils nous quitterent avec une nouvelle reverence. Voila des gens bien ſots, me dit le Marquis. Dites plûtôt, lui répondis-je, que voila des gens bien ſages & bien civils, & apprenez d'eux à n'être pas ſi ouvert que vous l'êtes avec le premier venu. Vous ne ſçauriez vous plaindre d'eux : ils vous ont ſalué civilement, ils vous ont répondu quand vous les avez interrogez. Que vouliez-vous qu'ils fiſſent de plus ? Convenez d'ailleurs que vos queſtions avoient un air badin qui peut déplaire à des

perſonnes graves. Ce n'eſt pas que je condamne l'enjouëment des manieres, mais la ſageſſe demande qu'il ne ſoit emploié qu'à propos. Vous connoiſſiez la gravité Eſpagnole, du moins de reputation ; ainſi vous deviez juger que la bienſéance ne vous permettoit pas de prendre d'abord avec eux le ton riant & des manieres badines. Mais, reprit ingenieuſement le Marquis, ils connoiſſent auſſi les François ; la bienſéance devoit donc les empêcher de prendre avec moi des manieres ſi graves. Je lui répondis qu'ils avoient ſur nous l'avantage d'être dans leur païs, & quelques-uns d'entr'eux celui d'être beaucoup plus âgez que nous ; ſans compter que les aiant abordez aſſez bruſquement, & ſans en être connus, nous leur devions quelque déference. Comme nous en étions là, nous fumes

ſurpris de voir revenir nos quatre Eſpagnols, qui reprirent ſur le banc la place qu'ils avoient quittée. L'un d'eux nous dit; Nous ſommes fort heureux de vous retrouver. Je lui répondis que leur retour nous faiſoit plaiſir, & qu'on revoioit toûjours volontiers d'auſſi honnêtes gens qu'ils le paroiſſoient. Je ſuis ravi, reprit le même, que vous aiez cette opinion de nous. Comme vous ignorez encore nos coûtumes, je craignois que vous n'euſſiez interprêté mal notre départ précipité. C'eſt l'uſage ici, quand on vient au Prado, de ſe promener, & de s'aſſeoir ſucceſſivement, pour tirer plus de fruit de la promenade, en mêlant l'action & le repos. Nous recommençâmes ainſi notre entretien juſqu'à l'heure du ſouper, & nous quittâmes nos Eſpagnols, ſans prévoir l'occaſion que nous aurions bientôt de les réjoindre.

Nous nous mîmes à table en arrivant chez nous. J'invitai notre Hôte à nous tenir compagnie, comme je faiſois quelquefois ; nous lui racontâmes ce qui nous étoit arrivé au Prado, & nous lui dîmes le nom d'un des quatre Eſpagnols, tel que nous l'avions entendu prononcer pluſieurs fois par les autres. La rencontre eſt plaiſante, nous dit Dom Porterra ; le Signore Alonſo Riquez dont vous parlez, eſt le propre frere de mon épouſe. C'eſt un Avocat au Conſeil des Indes, qui a du merite & de la reputation. Vous ne ſerez pas fâché de le connoître plus particulierement, & c'eſt un honneur que je veux lui procurer en vous menant chez lui. Nous y conſentîmes pour le lendemain. Avant que de le voir, continua Dom Porterra, il faut que je vous amuſe un moment par le recit d'une avanture fort extra-

ordinaire qui a fait ſa fortune; car il eſt riche, & c'eſt moins par interêt que par inclination, qu'il exerce la profeſſion d'Avocat. Alonſo Riquez eſt Portugais d'origine. Son pere qui étoit Intendant de la Maiſon du Comte de Fonterea, ſuivit ce Seigneur lorſqu'il vint s'établir en Eſpagne; il trouva à propos d'y prendre lui-même un établiſſement, après avoir perdu ſon Maître, & ſe voiant à ſon aiſe par la liberalité du Comte, il penſa à ſe pourvoir de quelque emploi qui pût lui donner un rang & un titre à Madrid. L'occaſion s'en preſenta bientôt, mais il eut à ſurmonter tant de concurrens qui avoient les mêmes vûes que lui, qu'il ne put l'emporter ſur eux ſans ſe faire des ennemis conſidérables. L'amour de la vengeance regne en Eſpagne comme en Italie. Un des ennemis de Franciſco Riquez

(tel étoit le nom du pere d'Alonſo) emploia tous les moiens imaginables pour le ruiner de credit, & de reputation. Franciſco ſe ſoutint heureuſement, mais il uſa peut-être avec un peu trop de fierté de ſes avantages, & pouſſa trop loin un ennemi qu'il avoit fait plier; de ſorte que celui-ci ne conſultant plus que la rage & le deſeſpoir, prit le parti de ſe venger par un aſſaſſinat. Le malheureux Franciſco fut tué le ſoir, comme il rentroit ſeul dans ſa maiſon. Son meurtrier évita le châtiment par la fuite, mais tous ſes biens furent confiſquez, à la reſerve d'un fonds mediocre que la Juſtice aſſigna pour la nourriture & l'éducation de ſa fille unique qui n'avoit que douze ou quinze mois, & qui fut miſe peu après dans un Convent: elle s'appelloit Donna Maria. Franciſco Riquez laiſſoit de ſon côté deux

enfans, que ſa femme avoit eu d'une même couche, & qui étoient encore à la mammelle. L'un eſt Alonſo, & l'autre mon épouſe. Leur mere les fit élever ſoigneuſement. J'épouſai la fille lorſqu'elle eut atteint ſa ſeiziéme année. Alonſo, qui perdit en même-tems ſa mere, vint demeurer chez moi, & ſon inclination le portant au Barreau, il s'y appliquoit tranquilement à l'étude du Droit. Ses talens naturels aidez d'une continuelle application, le firent connoître ſi avantageuſement, qu'avant ſa vingtiéme année il ſe vit chargé de pluſieurs cauſes conſidérables, dont le ſuccès augmenta encore ſa reputation. La Superieure d'une Maiſon Religieuſe lui remit une affaire importante, qui demandoit tous ſes ſoins. Il fut obligé de l'aller voir ſouvent pour en tirer les lumieres neceſſaires; & comme il eſt d'un

caractere fort honnête, il fit connoiſſance avec la plûpart des Religieuſes & des Penſionnaires. C'étoit juſtement dans cette Maiſon que Donna Maria, la fille du meurtrier de ſon pere, étoit renfermée. Il la vit, il la trouva belle ſans la connoître, & ſon cœur s'accoutuma à l'aimer, avant qu'il pût ſçavoir qu'il étoit obligé de la haïr. Il me parla d'elle un jour, comme d'un objet dont il étoit charmé. La connoiſſant encore moins que lui, je ne fis pas difficulté de lui répondre, que puiſqu'il étoit tems qu'il penſât au mariage, il ne pouvoit mieux faire que d'épouſer une perſonne qu'il trouvoit ſi fort à ſon gré ; qu'il falloit s'informer qui étoit cette fille, voir ſes parens, & l'obtenir d'eux ; que c'étoit un préjugé avantageux pour elle, d'avoir toûjours été élevée dans une Maiſon Religieuſe. Il me parut fort ſatisfait de

l'approbation que je donnois à ſon amour, & il me pria de m'informer moi-même de tout ce qui regardoit ſa maîtreſſe. Je ne tardai gueres à l'être parfaitement. Deux jours après je fus en état d'en parler à Alonſo, & je lui découvris naturellement ce que j'avois appris, ne doutant point que cette connoiſſance ne le fît changer tout d'un coup de ſentiment. Je me trompois. Il étoit trop enflammé pour pouvoir ſe dégager ſans peine. Vous me mettez le poignard dans le cœur, me dit-il en pâliſſant: il faut que je meure, ſi Dona Maria n'eſt point mon épouſe. Ecoutez, lui répondis-je, c'eſt à vous à examiner ſi l'honneur vous permet d'épouſer la fille d'un aſſaſſin, & ce qui eſt encore pis, de l'aſſaſſin de votre pere. Voiez, conſultez-vous. D'ailleurs cette fille eſt ſans biens, vous n'êtes pas aſſez riche pour faire la fortune d'un autre,

tout

tout cela merite bien que vous vous faſſiez un peu de violence, pour renoncer à une affection où vous trouveriez ſi peu d'honneur & d'avantage. Alonſo ne répondoit rien. Etes-vous aimé ? repris-je ; avez-vous déja quelque engagement avec votre maîtreſſe ? Il me dit qu'il avoit eu l'occaſion de l'entretenir pluſieurs fois, & qu'il croioit n'en être pas haï. Si vous êtes ſûr de ſon cœur, repartis-je, & que vous ne puiſſiez vous réſoudre à lui ôter le vôtre, je vous conſeille de l'engager à quitter ſon Convent, & de l'entretenir en ſecret ſur le pied d'une ſimple maîtreſſe ; vous ſatisferez ainſi tout à la fois votre amour & votre reputation. Ah ! que me dites-vous ? repliqua-t-il ; elle eſt trop ſage pour y conſentir, & c'eſt ſa ſageſſe même qui m'a attaché à elle, autant que ſa beauté. Contentez-vous donc, lui dis-je, car

je vois bien que vous y êtes réſolu, & que mes conſeils ſont inutiles. Je me levai pour me retirer; Alonſo me retint, & après quelques momens de reflexion : Sçavez-vous, me dit-il, à quoi je penſe, & le parti que je veux prendre ? J'épouſerai Donna Maria, & je me retirerai avec elle en Portugal. Mon pere en étoit, j'y trouverai tous mes parens, qui ne connoîtront point mon épouſe, & je ſauverai ainſi mon honneur & ma paſſion.

J'aurois perdu mes peines à combattre ce nouveau projet. Je quittai Alonſo en lui promettant tous les ſecours qu'i pouvoit attendre de mon amitié. Il me fit ſouvenir quinze jours après de ma promeſſe, & me preſſa de lui rendre un ſervice dangereux. Donna Maria avoit conſenti à l'épouſer & à le ſuivre en Portugal ; il l'avoit fait ſortir du Cou-

nt, & en attendant qu'il eut
is quelque arrangement dans
s affaires, il lui avoit fait pren-
e un appartement dans la Vil-
avec une fille de Chambre qu'il
i avoit donnée de ſa main. Il
loit paſſer chez elle une partie
u jour, & il emploioit le reſte
prendre des meſures pour ſon
part. Un matin qu'il ſortoit de
ez moi pour s'y rendre à l'or-
inaire, la fille de Chambre qui
avoit notre demeure vint lui
onner un avis ſecret qui le jet-
t dans un deſeſpoir extréme. Il
ntra dans ſa chambre avec un
ir furieux, & s'étant jetté ſur ſon
t il y paſſa pluſieurs heures dans
ne violente agitation. J'enten-
is quelques paroles qu'il laiſſoit
chapper; je jugeai qu'il avoit
eſoin d'être conſolé, & m'étant
reſenté à lui, je lui demandai la
auſe de ſon chagrin. Si vous
m'aimez, me dit-il d'un air trou-

blé, laissez-moi mourir; mais aidez moi auparavant à me venger. Je suis trahi. Donna Maria est une perfide à qui je veux arracher la vie de mes propres mains, après avoir massacré à ses yeux le nouvel amant qu'elle me préfère. Ensuite il me raconta que depuis deux jours Donna Maria recevoit le soir dans sa chambre un inconnu, avec lequel elle passoit une partie de la nuit sans témoins; que la fille de chambre avoit ordre pendant ce tems là de veiller à la porte pour l'écarter lui-même & tous ceux qui se présenteroient; que celle-ci en lui donnant avis de tout l'avoit assuré que son Rival devoit encore se trouver au rendez-vous le même jour, mais que ce seroit le dernier de sa vie, puisqu'il étoit résolu de la lui ôter, & de percer ensuite le cœur de son indigne maîtresse. Il ajoûta

mille choſes, telles que la rage les inſpire, & lorſqu'il fut las de crier & de ſe plaindre, il finit en me priant de lui prêter mon ſecours pour aſſurer ſa vengeance: elle me parut ſi juſte, que je lui donnai parole de l'accompagner. Nous nous munîmes tous deux d'une bonne épée & chacun d'un piſtolet. Le ſoir vint : nous allâmes nous poſter dans une allée qui étoit à deux pas de la maiſon de Donna Maria. Le galant ne tarda point à paroître. Je voulois l'attaquer avant qu'il fût entré dans la maiſon, Alonſo m'arreta ; Il faut, me dit-il, que la ſcene ſe paſſe aux yeux de l'infidele. Je ſuis convenu avec la fille de Chambre qu'elle m'ouvriroit la porte, lorſque les deux victimes que je veux immoler ſeront enſemble. Nous n'attendîmes qu'un moment, la porte nous fut ouverte, & l'aiant fermée

après nous, Alonſo me fit demeurer dans l'antichambre: pour lui, mettant l'épée à la main, il entra bruſquement & ſe fit voir à Donna Maria dans un état terrible, elle jetta un grand cri à cette vûe; & comme il alloit percer celui qu'il prenoit pour ſon Rival, elle lui dit en ſe jettant ſur ſon bras; Ah! cher Alonſo, qu'allez-vous faire? c'eſt mon pere à qui vous ôtez la vie. Le ſecours ne put être aſſez prompt pour empêcher l'épée de pénétrer. Alonſo la retira toute ſanglante, & ſe jetta ſur un fauteuil. J'entrai dans cet inſtant. Je les trouvai tous trois dans la ſituation la plus touchante. Donna Maria étoit à genoux entre ſon pere & ſon amant, & tenoit à chacun une de leurs mains; le pere (car c'étoit effectivement lui-même) nageoit dans un ruiſſeau de ſang, & ſembloit prêt d'expi-

rer. Pour Alonſo, il étoit comme immobile ſur ſa chaiſe, ſon épée étoit tombée à ſes pieds, & ſes yeux rouloient au hazard comme ceux d'un homme qui eſt abſolument hors de ſoi. Je le fis ſortir de ce tranſport en le pouſſant rudement, & je lui repréſentai que l'état où étoient les choſes méritoit quelque attention. Eh mon cher Porterra, me dit-il, en ſe levant, ſuis-je capable de prendre une réſolution dans le trouble horrible où je ſuis? Voilà ma maîtreſſe, voilà le meurtrier de mon pere, en ai-je trop fait? En ai-je fait aſſez? & de quelque maniere que puiſſe tourner cette avanture, ne ſuis-je pas le plus malheureux de tous les hommes? Il ſe jetta ſur un lit ſans attendre ma réponſe, & il pouſſoit mille ſoupirs en homme deſeſperé. Pendant ce tems là Donna Maria aidée de ſa fille de

Chambre, avoit arrêté le ſang de ſon pere & lui avoit rappellé la connoiſſance. Ce pauvre homme ſentit bien néanmoins que ſa fin étoit proche. Il me pria d'engager Alonſo à s'approcher de lui. J'en vins about avec aſſez de peine Je meurs, lui dit il, vous êtes vengé Seigneur Alonſo, mon exemple ſera une nouvelle preuve que le Ciel ne laiſſe jamais le crime impuni. Après m'avoir perſecuté par des remords qui durent depuis vingt ans, il me ramene à Madrid pour y périr de la main d'un homme dont j'ai tué le pere injuſtement. Je vous pardonne ma mort. Quelque raiſon que vous puſſiez avoir de la ſouhaiter, je ſçais qu'aimant ma fille vous ne me l'auriez pas donnée ſi vous m'euſſiez connu. Pardonnez-moi auſſi celle de votre pere, & je mourrai content. Il eſt tems que nos haines finiſſent.

Vous

Vous jugerez de la ſincerité de ma reconciliation par ce que je vais faire pour vous. Depuis que j'ai quitté Madrid, j'ai fait le voiage des Indes, & je m'y ſuis enrichi par le commerce ; s'il eſt vrai, comme ma fille me l'a dit, que vous l'aimez, & qu'elle vous a donné ſa foi, uniſſez-vous avec elle, & jouiſſez enſemble de tous les biens que j'ai acquis ; je ne deſire plus qu'autant de vie qu'il m'en faut pour vous les aſſurer. Approchez, ajoûta-t-il, embraſſez-moi ſans horreur. On n'eſt point ennemi quand on ne ſe hait point, & vous ne devez plus me haïr après m'avoir puni.

J'attendois avec inquiétude, continua donc Porterra, quelle ſeroit la réponſe d'Alonſo. Ses regards paroiſſoient encore incertains ; mais les aiant laiſſé tomber ſur ſa maîtreſſe & aiant rencontré les ſiens, je ne doutai plus

que ſon cœur ne ſe laiſſât vaincre. Il alloit répondre favorablement lorſqu'un bruit ſoudain nous obligea de tourner la tête vers la porte de la chambre: Nous vîmes entrer une douzaine d'Alguaſils, armez juſques aux dents, qui ſe ſaiſirent de nous ſans réſiſtance dans l'étonnement où leur apparition nous avoit mis. Ils commencerent par nous deſarmer ; & voiant les traces du ſang qui avoit coulé de la bleſſure du pere de Donna Maria, ils nous conduiſirent tous ſans autre examen dans la priſon publique. Ils eurent même l'inhumanité d'y traîner le bleſſé en le ſoutenant par deſſous les bras. Nous jugeâmes que les voiſins aiant entendu le bruit qui s'étoit fait chez Donna Maria, en avoient averti la Garde de la Ville. On nous laiſſa vingt-quatre heures dans une même chambre

de la priſon, ſans pouvoir obtenir de parler à perſonne, ſi ce n'eſt à ceux qui nous apporterent à manger. Nous tînmes conſeil entre nous ſur le parti que nous devions prendre dans une triſte conjoncture. Alonſo nous inſtruiſit de la maniere dont nous pourrions répondre à l'interrogation. Il fallut la ſubir le lendemain, & nous nous accordâmes à dépoſer que le malheur arrivé chez Donna Maria étoit un effet de jalouſie; crime qui ſe remet facilement en Eſpagne. L'Officier qui nous interrogeoit parut content de nos réponſes, ce qui nous fit eſperer que notre affaire tourneroit heureuſement: Mais vers la fin du jour la bleſſure du pere de Donna Maria, que les Chirurgiens avoient vûe trop tard, empira de telle ſorte que nous craignimes beaucoup pour ſa vie. Il ſentit lui-même le péril, & dans

l'apprehenſion d'être ſurpris par la mort, il demanda de l'encre & du papier pour confirmer par écrit le pardon de ſa mort qu'il avoit accordée à Alonſo, & la donation qu'il lui avoit faite de tous ſes biens. Il y apporta toute l'exactitude poſſible, en marquant non ſeulement dans les mains de qui il avoit depoſé ſes richeſſes, mais de quelle nature elles étoient & en quel nombre. Alonſo fut extrémement attendri de cette attention, & ne put s'empêcher de verſer des larmes en perdant ce bon homme qui mourut deux jours après. Cependant cette mort rendit notre affaire plus mauvaiſe. Nous fumes ſeparez preſque auſſitôt, & renfermez plus étroitement. Alonſo qui avoit l'uſage du Barreau en ſentit les conſequences; il prit le ſeul parti qui pouvoit nous empêcher de périr. Son mérite l'a-

voit fait connoître & eſtimer de quantité de perſonnes de diſtinction, & ſurtout du Duc d'Oſſonne qui le conſideroit particulierement. Il prit la liberté de lui écrire & de le ſupplier très-reſpectueuſement de le venir voir dans ſa priſon. Le Duc y vint par amitié. Alonſo lui découvrit toute ſon hiſtoire, non ſeulement dans les dernieres circonſtances, mais en commençant depuis le meurtre de ſon pere juſqu'à la mort de l'aſſaſſin. Il le conjura d'en faire un rapport fidele au Roi, perſuadé que ce Prince dont la bonté eſt connue de toute l'Eſpagne, trouveroit des motifs de miſericorde dans une avanture ſi ſinguliere & ſi touchante. Le ſuccès répondit à l'eſperance. Le Duc d'Oſſonne prit notre défenſe avec zele; Philippe V. fut touché de ſes raiſons, il ordonna qu'on nous mît en liberté, &

lorſque nous eumes l'honneur de nous preſenter à lui pour le remercier ; il approuva la donation du pere de Donna Maria, & ſouhaita toute ſorte de proſperitez à Alonſo dans ſon mariage.

Dom Porterra aiant fini ſon récit, nous lui marquâmes beaucoup d'impatience de voir Alonſo Riquez & Donna Maria ſon épouſe. Le reſte du ſouper ſe paſſa dans cet entretien. Je demandai au Marquis en me retirant, s'il n'étoit pas touché de ce qu'il avoit entendu. Il me répondit qu'il avoit écouté cette hiſtoire avec plaiſir, mais que ce qui l'avoit frapé davantage étoit le caractere du pere de Donna Maria, qui devenoit tout d'un coup le plus genereux homme du monde, après avoir été capable d'un lâche aſſaſſinat. Cette refléxion du Marquis me plut beaucoup, parce que je la trou-

vai judicieuſe. Je lui dis qu'il ne s'étonneroit point de cette contrarieté, lorſqu'il connoîtroit mieux le cœur humain. Notre cœur, ajoûtai-je, eſt une eſpece de theatre où toutes les paſſions repréſentent tour à tour. Il ne demeure jamais indifferent entre le bien & le mal, parce qu'il eſt de ſa nature de former toûjours des deſirs ; il eſt ſollicité differemment ſelon la difference des objets, & il aime à ſe laiſſer entraîner par ce qui le flatte plus. Ainſi l'homme qui s'accoûtume à ceder ſans réſiſtance aux premieres impreſſions, eſt capable ſucceſſivement de l'excès du mal & du bien, à proportion de la peine ou du plaiſir qu'il trouve à ſe ſatisfaire. Le ſeul remede eſt de ſe former des principes ſolides de verité & de ſageſſe, qui puiſſent regler dans l'occaſion les penchans indeliberez du

cœur. C'eſt là préciſement en quoi la probité conſiſte. Défiez-vous d'un honnête homme qui l'eſt ſans principes & ſans reflexions. Il eſt lui-même tôt ou tard la dupe de ſon propre cœur. Nous nous entretînmes encore longtems de l'avanture d'Alonſo, & voiant que cette hiſtoire avoit plu au Marquis, je l'engageai à la mettre par écrit pour l'accoûtumer à ſe ſervir facilement de ſa plume. Je lui fis remarquer que c'eſt un défaut commun parmi les perſonnes de condition, de ne pouvoir arranger deux mots ſur le papier. Quand il ſeroit pardonnable, lui dis-je, d'ignorer les ſciences, il ne ſçauroit l'être de négliger ce qui eſt néceſſaire pour ſe faire entendre dans les beſoins les plus communs de la vie. La neceſſité d'écrire revient preſque auſſi ſouvent que celle de parler. On a

du moins des lettres à faire, & l'on ne penſe point que ſi c'eſt avec un homme d'eſprit qu'on eſt en commerce, ſa premiere attention tombe ſur le ſtile, & qu'il en rit malignement s'il le trouve groſſier & mal conſtruit. Ajoûtez à cela que c'eſt une occupation très-douce que de s'entretenir ſoi-même en écrivant ſes penſées. La ſolitude la plus profonde n'eſt jamais ennuieuſe pour une perſonne qui ſçait lire & écrire avec goût.

Le Marquis n'oublia pas le lendemain après dîner, que nous devions aller chez Alonſo Riquez. Dom Porterra nous y conduiſit. Alonſo nous reconnut, & fut ſurpris de nous voir avec ſon frere. Nous lui apprîmes que nous demeurions chez lui, & nous lui marquâmes de la joie de cette heureuſe rencontre. Il en parut auſſi ſatisfait que nous. La

converſation devint fort agréable, & l'aiant fait tomber inſenſiblement ſur l'avanture de ſon mariage, Dom Porterra en prit occaſion de le prier de nous faire connoître ſon épouſe. Il la fit appeller au même moment. Nous la trouvâmes digne de ce qu'il avoit fait pour elle. Mais comme elle n'entendoit pas notre langue, nous ne pûmes juger de ſon eſprit; elle ſe retira après avoir demeuré quelques momens avec nous. Alonſo nous invita à ſouper. Nous lui promîmes de revenir chez lui après la Comedie que le Marquis ſouhaitoit impatiemment de voir. Dom Porterra fut encore notre guide. On repréſenta une piece de Lope de Vega que nous n'entendîmes point. J'étois ſeulement attentif aux mouvemens des Acteurs, & je jugeai par leurs agitations que la piece devoit être pleine de

ſentimens. Pendant que j'avois les yeux attachez ſur le theatre, le Marquis s'occupoit à conſiderer les ſpectateurs. Il avoit le viſage tourné vers l'amphitheatre, où toutes les Dames étoient raſſemblées ſans être accompagnées d'un ſeul homme ; elles eurent tout le tems de le remarquer, & ce fut apparemment ce qui lui attira en ſortant quelques galanteries. Deux jeunes filles fort jolies & des mieux miſes lui propoſerent d'aller faire une promenade au Prado ; il les remercia civilement : elles, ſans ſe rebuter, le prirent par la main pour l'y conduire, & peut-être ſe ſeroit-il laiſſé entraîner s'il eut été ſeul, mais nous priâmes les deux Demoiſelles de le laiſſer libre.

Un moment après nous vîmes une vieille femme s'approcher doucement de lui ; elle étoit cou-

verte d'une longue mante : *Signor Cavallero*, lui dit-elle en Eſpagnol, vous êtes un aimable jeune homme qui meritez une jolie maîtreſſe ; je vous en offre une qui n'a que ſeize ans, & qui n'eſt point encore ſortie de mes mains. Suivez-moi, je vais faire votre bonheur. Le Marquis répondit qu'il ne ſçavoit point l'Eſpagnol, & continua de marcher avec nous. Tandis que Dom Porterra lui expliquoit en riant le diſcours de la vieille, nous la vîmes revenir avec un billet qu'elle préſenta au Marquis. C'étoit ſon adreſſe, & l'âge de la jeune fille qu'elle lui avoit propoſée. Nous fîmes la guerre au Marquis ſur ces deux avantures dont il paroiſſoit un peu touché, & nous nous rendîmes chez le Signor Alonſo, où nous trouvâmes groſſe compagnie qui nous attendoit.

Il avoit invité les trois Eſpa-

gnols avec leſquels nous l'avions rencontré la veille au Prado, croiant nous faire plaiſir de nous mettre avec des perſonnes de connoiſſance. Il s'y en trouva deux autres qui nous étoient inconnus, de ſorte que nous étions neuf à table. Le repas fut ſervi proprement. Il commença avec une gravité qui me fit craindre de m'y ennuier beaucoup, mais peu à peu le front de nos Eſpagnols ſe dérida, & l'on ne penſa plus qu'à rire. Il y avoit dans cette aſſemblée deux Marchands, dont l'un étoit revenu nouvellement du Perou, un homme ſans emploi qui vivoit de ſon bien, un jeune Cavalier qui faiſoit profeſſion de bel eſprit, & un Procureur du Conſeil des Indes où Alonſo Riquez étoit Avocat. Je me ſers des noms qui ſont en uſage en France, pour ne pas heriſſer ma narration des termes Eſpagnols.

C'étoit une bourgeoiſie renforcée, qui ſans avoir les manieres fines de la Cour, ne manquoit ni d'eſprit ni d'uſage du monde. Le Cavalier, bel eſprit, domina longtems par ſa facilité à s'exprimer, & par une abondance de traits agréables dont il ſembloit qu'il eût fait proviſion, tant il les débitoit rapidement. Il parla de Poëſie, il porta ſon jugement ſur la plûpart de nos meilleurs Auteurs, ſoit qu'il les eût lûs, ſoit qu'il repetât ce qu'il avoit entendu dire à d'autres. Corneille & Saint-Evremont attirerent toutes ſes louanges. Crebillon fut nommé auſſi avec éloge, & l'Eſpagnol prenoit plaiſir à nous en reciter de grands lambeaux. Je conviens, lui dis-je, que ces trois Auteurs ſont d'un grand prix, en y mettant néanmoins quelque difference; mais vous ne nous parlez point de Racine, de Moliere, de Boi-

leau, & de quantité d'autres dont la France ſe fait pour le moins autant d'honneur que de ceux que vous avez nommez. Boileau, me répondit-il, eſt ſec & pedant à force de vouloir être chatié. Racine eſt un *pleureux*, qui n'eſt propre qu'à attendrir des femmes & à amollir les hommes, ſans inſpirer le moindre ſentiment de vertu. Moliere a de l'eſprit, & peint fort bien le ridicule des mœurs, mais il doit ſes plus beaux traits à nôtre Eſpagne. Son Tartuffe, ſon Ecole des Femmes, ſon Feſtin de Pierre, ſon Miſantrope même qui paſſe chez vous pour original, ſont pillez de notre Lope de Vega. Le Cavallero qui avoit un flux intariſſable de langue, fit enſuite une excurſion ſur Rouſſeau, qu'il traita de Prince Lyrique; ſur Houdart de la Motte, à qui il prétendit que ſon ſiecle ne rendoit pas toute la juſtice qu'il devoit attendre de

la posterité ; sur Fontenelle dont il admira la délicatesse ; heureux néanmoins, ajoûta-t-il, si à force de rafiner il ne se précipitoit pas quelquefois dans le galimathias qu'on reproche à nos Espagnols, ce qui feroit douter de la solidité de son jugement, si l'on n'en avoit d'autres preuves dans les Ouvrages de Philosophie & de Mathematique qu'il compose tous les jours. J'avoue que je fus surpris d'entendre un Espagnol déclamer contre le galimathias. Mais sur ce pied là, repris-je, vous devez estimer nos Prédicateurs beaucoup plus que ceux du Païs où vous êtes né. Sans comparaison, me dit-il, je regarde les nôtres comme des enfans, qui sans sçavoir ce que c'est que raisonner, croient que l'éloquence consiste à coudre de pompeuses phrases l'une au bout de l'autre, & qui s'imaginent avoir

avoir atteint au ſublime, lorſqu'ils ont produit une penſée monſtrueuſe. Nul ordre, nul goût, nulle invention reglée. Un ſeul Sermon de Bourdalouë ou de Flechier, vaut mieux à mon gré que toutes les productions de nos Prédicateurs d'Eſpagne. En faveur d'un aveu ſi ſincere & ſi raiſonnable, je paſſai au Cavallero le mal qu'il avoit dit de Racine, quoiqu'il ſoit celui de nos Poëtes pour lequel j'ai toûjours eu le plus de goût. Je m'apperçûs que les autres convives qui n'avoient nulle teinture des lettres écoutoient nos ſçavans diſcours avec langueur. Je reveillai le plaiſir de la table en rendant la converſation generale. Je demandai au Marchand qui revenoit du Perou des nouvelles de Lima, & comment il avoit pu ſe réſoudre à quitter un ſi beau païs. Je fis de pareilles queſtions

aux autres ſur la profeſſion qu'ils exerçoient, & nous paſſâmes ainſi une partie de la nuit avec une ſatisfaction reciproque. Dans le tems que j'étois le plus occupé du récis d'une hiſtoire intéreſſante qu'Alonſo Riquez me racontoit, le Marquis ſortit de la ſalle avec Dom Porterra. Je le crus preſſé de quelque beſoin. Une heure & deux heures ſe paſſerent ſans que je le viſſe reparoître; cette abſence commença à me donner de l'inquiétude. Cependant comme il étoit accompagné de Dom Porterra, je me contentai de demander à Alonſo ce qu'ils étoient devenus. Il me dit qu'il n'en ſçavoit rien, mais que je devois être ſans crainte, puiſque le Marquis étoit avec ſon frere. Nous continuâmes encore de nous entretenir pendant quelque tems. La nuit s'avançoit. Enfin allarmé de ne pas voir le

Marquis revenir, je pris congé d'Alonſo pour retourner à notre logis. Je n'y trouvai ni le Marquis ni Dom Porterra. J'étois dans un veritable chagrin, lorſque je les entendis monter à notre appartement vers le point du jour. Dom Porterra n'y entra point, croiant que j'étois au lit. Je m'étois couché effectivement au premier bruit qui m'avoit aſſuré de leur retour. Le Marquis paſſa doucement dans ma chambre pour ſe rendre à la ſienne; je fis ſemblant de ne le pas entendre. Il s'informa de ſon Valet de chambre qui le deshabilloit, ſi je n'étois pas fâché de ſon abſence; & aiant appris que j'étois fort en colere, il ſe hâta de ſe coucher ſans faire le moindre bruit.

Le lendemain je me levai aſſez tard. J'appellai tout haut le Valet de chambre du Marquis, & je lui demandai ſi ſon Maître étoit re-

venu. Cela eſt fort joli, ajoûtai-je, de me quitter pendant trois heures pour aller courir les rues de Madrid. Voilà de belles marques de la conſideration que M. le Marquis a pour moi. J'étois aſſuré qu'il m'entendoit. Il ſe leva ſur le champ, & vint me demander pardon en m'embraſſant, & en m'appellant ſon cher Papa. C'étoit le nom qu'il me donnoit lorſqu'il vouloit me careſſer avec ſes manieres badines, qui avoient dans le fond quelque choſe de charmant. Je lui dis d'un ton ſérieux, & ſans le regarder; Je vous ai aſſûrement beaucoup d'obligation, Monſieur, de m'avoir jetté dans une inquiétude mortelle, en allant paſſer la nuit je ne ſçais où: Eh! depuis quand ſommes-nous donc convenus que nous irions ainſi chacun de nôtre côté ſans en donner avis à perſonne? Voudrez-vous bien me dire du

moins ce que vous avez fait ſi longtems avec Dom Porterra ? Il me répondit qu'il alloit me découvrir tout, ſi je voulois lui pardonner. Achevez, lui dis-je, je ſçaurai ſi vous êtes ſincere. Il me raconta qu'étant à ſouper chez Alonſo Riquez, il avoit trouvé dans ſa poche, en prenant ſon mouchoir, le billet qu'il avoit reçû de la Vieille dans la rue de la Comedie ; qu'il l'avoit montré ſecretement à Dom Porterra, & que le vin d'Eſpagne l'aiant mis d'aſſez bonne humeur, il lui avoit propoſé d'aller s'inſtruire par leurs propres yeux, ſi la petite Eſpagnole de ſeize ans étoit jolie ; que Dom Porterra y avoit conſenti, & qu'ils y étoient allez enſemble.

Ce debut de narration me fit peur. Hé bien, lui dis-je, qu'avez-vous fait là ? Nous y avons ri, reprit le Marquis, & bû d'excellen-

tes liqueurs. La jeune fille m'a aſſuré, que ſi je l'aimois de bonne foi, je trouverois en elle la plus fidelle amante du monde. Elle m'a fait promettre que je retournerois chez elle aujourd'hui, & que je la verrois enſuite regulierement. Je lui ai promis tout ce qu'elle a voulu; mais je ſuis ſi dégoûté de ſes manieres, & des deux doigts de rouge & de blanc qui lui cachent le viſage, que je ne ſens pas la moindre tentation de la revoir. Et Dom Porterra, lui dis-je, que faiſoit-il? il bûvoit, répondit le Marquis, & m'écorchoit les oreilles avec une guitarre. Je vous jure, mon cher Papa, ajoûta-t-il en m'embraſſant, que nous n'avons fait rien davantage. N'êtes-vous pas content de moi à preſent? Je le ſuis aſſez de votre ſincerité, répondis-je, & j'eſpere qu'il ne vous arrivera plus, ſur tout la nuit, de vous écar-

ter ſans m'en avertir. Vous ſçavez que je ne ſuis point d'humeur à vous gêner, & que la ſageſſe que je demande de vous n'eſt point une ſageſſe auſtere & ennemie des plaiſirs; mais il faut, comme vous en êtes convenu plus d'une fois, qu'elle s'accorde du moins avec l'honneur & la Religion. Il ne vous ſeroit pas glorieux qu'on ſçût que vous avez paſſé deux heures dans je ne ſçais quel lieu, & que vous euſſiez conçû la moindre inclination pour une femme du caractere de celle que vous avez vûe. Ces ſortes de divertiſſemens meritent toute l'horreur d'un honnête homme; & quoiqu'il n'y ait que la Religion qui les puniſſe, l'honneur les interdit auſſi ſeverement qu'elle.

Je laiſſai le Marquis s'habiller, & je fis inviter Dom Porterra à venir prendre le Chocolat avec moi. Je lui fis une verte reprimande

de de la liberté qu'il s'étoit donnée de ſervir de conducteur au Marquis. Si je n'étois d'ailleurs, lui dis-je, auſſi content que je le ſuis de vos manieres, je quitterois ſur le champ votre maiſon. Il s'excuſa ſur ce qu'il n'avoit pû reſiſter aux ſollicitations du jeune homme. Sans compter, ajoûta-t-il, que les courtiſanes ne ſont pas tout-à-fait telles à Madrid que vous pourriez vous l'imaginer. Ce n'eſt pas la débauche groſſiere qui les mêne; au contraire, elles font acheter cherement leurs faveurs, & nous avons des exemples de quantité de perſonnes qui ſe ſont ruinées pour elles, ſans en avoir pû rien obtenir. Elles veulent de la tendreſſe, & de la paſſion; & comme elles en ſçavent tous les rafinemens, elles ſe plaiſent à faire paſſer leurs amans par tous les degrez de l'amour. Quoi qu'il en ſoit, repli-

quai-

quai-je, je ne puis approuver ce qui eſt arrivé, & je vous prie de ne jamais rien inſpirer de ſemblable au Marquis.

Dom Porterra reçut ſi bien mes avis, que cela ne l'empêcha point de nous propoſer deux jours après d'aller enſemble à Buen-retiro, qui eſt une Maiſon Roiale auprès de Madrid. Il en connoiſſoit particulierement le Gouverneur, ou pour parler plus juſte, le Concierge, car c'étoit un homme du commun. Il nous fit un accueil très-honnête. Son nom étoit Inigo. Je ne ſçais par quel hazard il avoit épouſé une Françoiſe, qui s'empreſſa de nous venir ſaluer avec ſes deux filles, lorſqu'elle ſçut que nous étions François comme elle. J'avois recommandé à Dom Porterra de ne pas faire connoître qui nous étions, & n'aiant mené ni laquais ni équipage, nous paſſâmes pour

des perſonnes d'une naiſſance ordinaire. Le Seigneur Inigo, ſon épouſe, & ſes filles nous forcerent par leurs manieres pleines d'amitié à paſſer la nuit au Château : ils avoient la diſpoſition des chambres, & pouvoient nous faire trouver facilement des lits. Je ne ſçais ſi je dois raconter ce qui m'arriva la nuit, parce que nous ſommes dans un ſiecle délicat où l'on ne croit point les choſes extraordinaires ; mais comme j'écris ſans interêt, je me ſatisferai du moins moi-même en rapportant fidélement la verité. J'étois couché dans une grande ſalle, dont la tapiſſerie repreſentoit quelques anciens Rois de Caſtille. Je les conſidérai curieuſement avant que de me mettre au lit, & je m'endormis en faiſant reflexion ſur la caducité des grandeurs humaines, dont il reſte à peine de ſimples traces au bout de quel-

ques ſiecles. Ils ne ſubſiſtent donc plus que dans une tapiſſerie, diſois-je; ces Rois qui ont fait trembler tant de peuples, & je ſuis aujourd'hui quelque choſe de plus grand qu'eux, moi qui exiſte du moins, tandis qu'ils ne ſont plus. Mais à quel oubli dois-je m'attendre à mon tour dans un ſiecle ou deux, puiſque tant de grands Monarques, tant de Rois riches & puiſſans n'ont pu s'en garantir? Le ſommeil me prit dans ces idées; bientôt après je crus voir les perſonnages de la tapiſſerie ſe détacher d'eux-mêmes, & s'approcher de mon lit: ils ouvrirent mes rideaux pour me faire appercevoir au milieu de la chambre un homme couché ſur un drap noir, avec un ſceptre à la main, & une couronne ſur la tête. Je le regardai attentivement. Je le reconnus pour le Grand Louis quatorze. Il eſt mort, me dit l'un des ſpec-

tres, il ſera oublié comme nous. Je m'éveillai le lendemain tout rempli de cette triſte image, & je fis part de mon ſonge à ceux qui voulurent l'écouter. Huit jours après on reçut à Madrid la nouvelle de la mort du Roi de France.

Nous demeurâmes encore juſqu'au ſoir au Retiro pour viſiter les Appartemens & les Jardins. Rien ne m'y parut approcher de la magnificence de nos Maiſons Roiales. Inigo nous accompagnoit par tout avec ſon épouſe & ſes filles. Il nous dit en riant que ſon épouſe avoit introduit dans ſa maiſon la liberté Françoiſe, & qu'elle avoit élevé ſes filles ſur ce pied-là. Elles étoient toutes deux très-bien faites, un peu brunes, comme la plûpart des femmes du païs, mais les yeux d'une vivacité éblouiſſante. L'après-midi nous retournâmes au Jardin pour y profiter d'un vent frais qui avoit

diminué la chaleur. Nous nous promenions dans des allées couvertes, & nous nous étions mêlez en marchant familiérement, & ſans diſtinction. Le hazard me fit remarquer qu'une des filles d'Inigo ſerroit le Marquis de fort près, & qu'elle eut l'adreſſe de gliſſer un billet dans ſa poche. Fort bien, dis-je en moi-même, il y a là quelque choſe de plus que de la liberté Françoiſe. Le Marquis ſentit qu'on avoit touché ſa poche, & y aiant porté la main, il en tira le billet, qu'il remit auſſitôt fort diſcretement. Je m'apperçus qu'il en regardoit la Demoiſelle avec plus de curioſité, & qu'elle tournoit auſſi continuellement la tête de ſon côté, comme pour lui faciliter le moien de la voir. Notre promenade finie, nous remerciâmes le Seigneur Inigo, & nous reprîmes le chemin de Madrid. A peine eu-

mes-nous fait dix pas, que le Marquis s'arrêta ſous prétexte d'un beſoin naturel ; mais aiant tourné les yeux vers lui, je le vis tirer le billet, qu'il ſe mit à lire avec beaucoup d'attention. Je fis ſemblant de n'avoir rien vû. Il nous rejoignit d'un air riant. Nous traverſâmes le Prado, où nous eumes à ſoûtenir l'effronterie de pluſieurs Courtiſanes; j'aurois peine à croire juſqu'où elles la portent, ſi je n'en avois été témoin preſqu'autant de fois que nous mîmes le pied dans les promenades publiques. Enfin nous arrivâmes chez nous.

J'étois en doute ſi le Marquis me feroit confidence de ſon avanture, ſurtout étant perſuadé qu'elle n'étoit ſçûe que de lui. Nous emploiâmes encore quelques momens à nous entretenir avec Dom Porterra, juſqu'à ce qu'on vint avertir qu'on avoit ſervi le ſouper.

Lorſque nous l'eumes quitté, le Marquis tira le billet de ſa poche, & me dit de la maniere la plus naturelle : Tenez, Monſieur, aidez-moi, s'il vous plaît, à déchifrer cette écriture ; c'eſt encore de la galanterie, ſi je ne me trompe : il me raconta enſuite de quelle maniére il l'avoit reçû. J'avoue que cette franchiſe me cauſa une des plus vives ſatisfactions que j'aie jamais reſſenties. J'ouvris le billet ; l'écriture étoit en effet ſi mauvaiſe, que nous eumes mille peines à la lire. Le nom de la Demoiſelle étoit Donna Pradina. Elle aſſuroit le Marquis qu'elle n'avoit jamais rien ſenti de ſi doux que les ſentimens qu'il lui avoit inſpirez. Elle lui reprochoit avec un tour aſſez fin, d'être venu en Eſpagne pour lui faire perdre ſon repos & la liberté de ſon cœur ; elle lui promettoit qu'il la trouveroit ſi tendre, & ſi conſtante,

j'ajoûte auſſi avec conſtance, car l'amour ne dure pas plus longtems que ce qui l'a fait naître, & c'eſt la vertu ſeule qui peut le faire durer toûjours.

Nous reprîmes le lendemain au matin nos exercices. Le Marquis avoit une memoire très heureuſe. L'étude de la Geographie fut pour lui un amuſement de quelques jours. Je lui fis prendre enſuite quelques notions de Chronologie pour ſe préparer à l'Hiſtoire, & je lui trouvai toûjours une facilité égale pour tout ce qu'il entreprenoit. J'étois charmé de voir croître chaque jour ſon goût pour la lecture, & l'application. Lorſqu'il fut arrivé à l'Hiſtoire Grecque & Romaine, j'avois peine à moderer l'ardeur qui le faiſoit retourner ſans ceſſe à ſes Livres. Son Valet de chambre m'aiant averti qu'il paſſoit quelquefois une partie de la nuit à lire

dans ſon lit, je fus obligé de lui défendre abſolument cet excès, qui pouvoit nuire à ſa ſanté. Je loue, lui dis-je, votre amour pour l'étude, mais je ſerois fâché qu'il devînt une paſſion. Un homme de qualité qui eſt deſtiné par ſa naiſſance aux grandes affaires du monde, ne doit pas ſe faire un métier de lire & d'étudier comme un ſuppôt d'Univerſité. Il ſuffit qu'il y prenne un goût moderé, pour emploier tous les jours quelque tems avec utilité & avec plaiſir.

Vers le commencement de Septembre nous eumes la curioſité d'aſſiſter à un ſpectacle qui attira toute la Cour, & une partie du peuple de Madrid. Ce fut l'enterrement d'une Religieuſe Carmelite qui étoit fille naturelle du C. I. D. F. Elle s'appelloit Sœur Marianne de la Croix D... Elle étoit née à Bruxelles en 1641. & aiant été amenée à Madrid dès

l'âge de cinq ans, elle avoit été renfermée dans le Monaſtere des Carmelites Déchauſſées de cette Ville, où elle avoit vêcu avec beaucoup de piété juſqu'à l'âge de ſoixante-quinze ans. Tous les Grands aſſiſtérent à ſes funerailles par ordre du Roi, & le même jour Sa Majeſté donna la Grandeſſe aux Abbeſſes de ce Monaſtere, qui eſt de fondation Roiale. On nous raconta que le C. I. avoit aimé avec une paſſion extrême la mere de Sœur Marianne D... C'étoit une Demoiſelle Flamande de la Maiſon de V... qui avec une beauté mediocre avoit l'art d'enchanter tous ceux qui l'approchoient. Le cœur du C. I. ne fut point à l'épreuve de ſes charmes, mais il eut peine à ſe faire aimer d'elle. Mademoiſelle de V... s'étoit laiſſée toucher par la bonne mine du Comte de P... avec qui elle entretenoit un long

commerce. Elle en fut abandonnée la premiere, & le déſeſpoir qu'elle en eut la fit tomber dans une profonde triſteſſe. Le C. I. profita habilement de cette conjoncture. Il n'y eut point de fêtes ni de plaiſirs qu'il n'inventât pour lui faire oublier la cauſe de ſon chagrin. Son reſpect, ſa perſeverance, & peut être auſſi l'éclat de ſon rang & de ſon nom attendrirent Mademoiſelle de V... & ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt qu'aiant été recherchée en mariage preſque dans le même tems par un homme riche & de condition, elle refuſa ce parti pour conſerver la fidelité qu'elle crut devoir au C. I. & pour vivre à Bruxelles avec la qualité de ſa maîtreſſe. Exemple de conſtance d'une nature extraordinaire, & qui meritoit bien le peu que j'en ai rapporté.

Le onziéme du même mois un Courrier dépêché de Paris par le Prince de Cellamare Ambaſſadeur d'Eſpagne à la Cour de France, apporta au Roi la nouvelle de la mort du Roi Très-Chrétien ſon Grandpere. Dès le lendemain on publia ordre d'en porter le grand deuil, & deux jours après la moitié des habitans de Madrid furent vêtus de noir. Je n'ai rien vû de ſi aimable que le Marquis le paroiſſoit dans cet habit. Je paſſe ſur quantité de petites avantures bourgeoiſes, qui ſe preſenterent dans tous les endroits où nous nous mêlâmes avec le peuple, pendant quinze jours ou trois ſemaines que nous paſſâmes encore avec les apparences d'une condition commune. Je crus que cela ſuffiſoit pour faire prendre au Marquis une idée des diffe-

rens états de la vie, & je réſolus de profiter de la premiere occaſion pour le produire à la Cour.

SUITE DES MEMOIRES DU MARQUIS DE ***

LIVRE SECOND.

J'Appris que le de Saint Franço Roi devoit tenir pelle dans l'Egli ce Saint, & qu'il y seroit ac pagné de tous les Grands. y paroître, dis-je au Marc songer que la scene va bien

ger de face : ce n'eſt plus à des Alonſos & à des Inigos que vous allez avoir à faire. Vous ne trouverez entre eux & les Perſonnes de la Cour aucune difference pour ce qui regarde le fond des paſſions, elles ſont les mêmes dans tous les hommes ; mais ce qui diſtingue la Cour, c'eſt qu'elles y ſont plus violentes, & qu'elles ſont néanmoins plus cachées. Défiez-vous donc du dehors ; familiariſez-vous de bonne heure avec une vertu dont vous n'avez point encore eu beſoin de faire uſage : c'eſt la prudence ; elle vous ſera neceſſaire à chaque pas que vous ferez. Je vous laiſſe à vous-même ; c'eſt-à dire que vous ne devez plus attendre pour agir, que je vous prévienne par mes conſeils ; je me reſerve ſeulement à vous faire appercevoir en quoi vous aurez manqué. Toutes vos actions ſeront de vous : je ne vous

accompagnerai plus que pour e
être le ſpectateur, & s'il eſt beſoi
pour en être quelquefois le crit
que.

Le Marquis entra dans l'
gliſe avec ſa démarche noble
ſon air brillant ; j'étois à ſon c
té, deux pas au deſſous de lu
nous étions ſuivis de nos trois v
lets. Nous nous avançâmes ve
l'endroit où étoit Sa Majeſté. I
foule des Seigneurs nous empê
cha d'en être apperçus : ma
comme nous nous étions ava
cez un peu au-delà des born
marquées pour ceux qui n'
toient pas connus, un Offici
des Gardes parut nous regard
avec quelque émotion. Je m'
apperçus, & je compris auſſit
la faute que nous avions co
miſe par ignorance. J'eus l'adr
ſe de la réparer promptement
diſant quelques paroles d'ho
nêteté, d'un air aiſé & riant

Marquis de Valdecañas, auprès duquel j'étois placé ; ce qui fit croire à l'Officier des Gardes que nous en étions connus. La cérémonie étant achevée, on s'ouvrit pour laiſſer le paſſage libre au Roi ; ce fut alors que nous le vîmes pour la premiere fois ; & comme nos habits de deuil étoient à la Françoiſe, il nous regarda un moment avant que de ſe mettre à marcher. Le Marquis ſe baiſſa profondément lorſque Sa Majeſté paſſa devant lui ; Elle lui fit un ſigne de tête fort gracieux, en diſant au Marquis de Bedmar qui étoit auprès d'elle, Voilà un François, je le réconnois à ſon air, quand il n'en auroit pas l'habit. Dans le même moment, un vieux Seigneur qui ſuivoit le Roi, & que ſon grand âge empêchoit de marcher aiſément, s'arrêta auprès de moi pour me demander ſi j'é-

tois parti de France depuis la mort de Louis XIV. Je lui répondis que nous étions en Espagne depuis plus d'un mois. Vous êtes donc le pere de ce jeune homme, ajouta-t-il en montrant le Marquis. Je n'ai pas cet honneur là, lui dis-je; Monsieur le Marquis est un homme de distinction qui voiage pour achever de se perfectionner dans les Cours de l'Europe, & j'ai l'honneur de l'accompagner par estime & par amitié. Il continua à me demander si nous étions connus de quelqu'un à la Cour de Madrid; & lui aiant répondu que nous y paroissions ce jour là pour la premiere fois, il invita le Marquis qui nous joignit au même instant, à monter dans son carosse pour aller prendre l'air à la *Calle Mayor*. C'est une autre espece de Cours qui sert de promenade à Madrid. Le Marquis

voiant que cette propoſition lui venoit d'un homme fort âgé, dont l'exterieur n'avoit rien de relevé, parce qu'il étoit en ſimple habit de deuil, parut balancer un moment. Vous paroiſſez inquiet, lui dit ce Seigneur; je ſuis Dom Joſeph de Tolede, Duc de Montalto, j'ai autrefois eu la curioſité de voir la France comme vous avez celle de voir l'Eſpagne, nous nous entretiendrons de votre païs & du mien. Le Marquis lui répondit honnêtement, & étant ſortit de l'Egliſe, nous montâmes avec lui dans ſon caroſſe.

Le Duc de Montalto portoit ſur ſon viſage environ ſoixante-dix ans. Ses manieres étoient ſimples, mais elles avoient un air de bonté qui le faiſoit aimer. Sa mémoire étoit remplie d'une infinité d'avantures de la vieille Cour qu'il prenoit plaiſir à raconter, & ſes récits étoient cour-

étoient ſon ornement ordinaire. L'Archiduc aiant pris le devant à la déroute d'Arras, fut la voir à Anvers, où elle le reçut avec des honneurs & des déferences qui allerent juſqu'à l'excès ; car elle ne ſe contenta pas de l'attendre au pied de ſon eſcalier, elle traverſa une grande cour, pour aller au devant de lui juſqu'à la porte de la maiſon où elle étoit logée. On s'attendoit qu'elle ne recevroit pas moins honorablement Monſieur le Prince, dont la naiſſance ne le cedoit qu'aux têtes couronnées. Cependant après la paſſion extrême qu'elle avoit marquée pour le voir, elle s'amuſa à pointiller ſur le cérémonial, lorſqu'il étoit prêt de lui venir rendre viſite. L'aiant appris, il voulut ſçavoir de quelle maniere elle en agiroit avec lui. Ceux qu'il y envoia n'eurent point de réponſe qui pût le ſatisfaire,

èsfaire, de ſorte qu'il ſe réſolut de ne la point voir, dans la crainte qu'elle ne voulût faire quelque difference entre lui & l'Archiduc. Cependant comme il étoit en chemin & qu'on le ſollicitoit de ne pas rompre ouvertement avec elle, il prit l'expedient de la voir *incognito*. Il envoia tous ceux de ſa ſuite lui faire la reverence, comme s'il fût retourné ſur ſes pas; & pour la voir ſans en être connu, il entra dans ſa chambre lorſqu'elle étoit pleine de ſon monde, & n'y parut que comme un de ceux qui la ſaluoient de ſa part. Elle ne le reconnut pas d'abord; mais s'en étant apperçue lorſqu'il la quitta, elle voulut l'accompagner: Il dit qu'il lui falloit tout ou rien; ainſi ſans attendre ſa réponſe, il ſortit comme il étoit venu.

Le Duc de Montalto nous avoua que cette piece fut jouée

à Monſieur le Prince par les Eſpagnols, & qu'à l'inſtigation du Comte de Fuenſaldagne qui étoit très mal avec lui, Pimentel avoit fait changer l'eſprit de la Reine qui étoit naturellement inconſtante. Je ne continue point à raporter mille traits curieux que le Duc nous apprit dans cette premiere converſation, de la conduite des Eſpagnols avec le Prince de Condé & de celle du Prince avec eux. Les conjonctures préſentes ne le permettent pas. J'ai eu ſoin de les écrire, elles pourront être publiées dans des tems plus libres. Lorſque notre promenade fut achevée, le Duc que nous accompagnâmes juſqu'à ſon Hôtel, nous fit l'honneur de nous retenir à ſouper. Quelque reſpect que j'euſſe pour lui, je me ſerois bien gardé d'accepter cette offre, ſi j'euſſe prévû la moindre partie des peines

dont elle fut la ſource pour le Marquis & pour moi. Je n'avois eu juſqu'alors que de la ſatisfaction de ſa conduite ; il étoit tems que je ſentiſſe un peu qu'il étoit jeune, & qu'il avoit des paſſions.

Je fus ſurpris de voir à table avec nous neuf ou dix jeunes Seigneurs, dont le plus âgé ne paroiſſoit pas avoir plus de trente ans. J'aime la jeuneſſe, me dit le Duc de Montalto qui s'apperçût que je les regardois ; ces Meſſieurs ſont ou mes parens ou mes amis, ils me divertiſſent par leur humeur agréable, & je les traite le mieux qu'il m'eſt poſſible. Nous fumes en effet bien traitez, & la joie regna pendant tout le repas. Le Marquis qui étoit liant ne tarda guéres à former connoiſſance. Je l'obſervois dans le deſſein de remarquer pour qui ſon affection ſe déclareroit davantage ; je fus aſſez ſa-

risfait de ſon choix ; comme on s'étoit ſeparé en diverſes bandes pour jouer ou pour s'entretenir après le ſouper, je le vis aſſocié avec deux jeunes gens, dont l'un étoit de ſon âge & l'autre plus âgé, mais tous deux d'une phyſionomie qui me parut belle & heureuſe. J'étois demeuré ſeul auprès du Duc ; il me dit : N'admirez-vous pas qu'un homme de mon âge ſoit encore recherché par de jeunes gens ? Ils m'aiment parce que je les careſſe, & que je me mets de leurs plaiſirs. Je hais la ſolitude, & j'ai compris qu'à l'âge où je ſuis il faut un peu deſcendre, & ſe prêter quand on veut être goûté. Ma maiſon & ma table ſont ouvertes à tous ceux qui me font l'honneur de s'y préſenter. Je priai le Duc de m'apprendre le nom des deux Seigneurs qui s'entretenoient avec le Marquis. Ce ſont, me dit il,

deux jeunes gens d'une haute naiſſance, mais qui ont moins de biens que de mérite, l'un s'appelle Dom Juan de Paſtrino, & l'autre porte le titre de Comte de Mancenez. J'ai été ami de leurs peres, & ils continuent d'être les miens. Nous reçûmes ainſi pendant toute la ſoirée mille marques de la bonté de Monſieur le Duc de Montalto, & nous le priâmes en nous retirant de trouver bon que nous continuaſſions à lui rendre quelquefois nos reſpects.

Le Marquis me parla du Comte de Mancenez, & de Dom Juan de Paſtrino, comme des deux perſonnes du monde les plus aimables, & dont il déſiroit le plus d'amitié. Il me dit qu'ils lui en avoient témoigné beaucoup, & que s'étant informez de l'endroit où nous demeurions, ils lui avoient promis de nous venir voir le jour

conſidéraſſions à notre aiſe, pou
nous mettre en état de juger d
ſa beauté. Elle répondit avec e
prit. Dom Juan à qui le bonhe
de la voir n'arrivoit pas tous le
jours, étoit reſpectueux & tran
auprès d'elle, tandis que le Ma
quis lui diſoit mille jolies choſe
ſur l'avantage qu'il avoit de l
parler & de la connoître. Pendan
ce tems-là le Comte de Mance
nez entra dans la ſalle où le
deux autres Dames avoient pa
ſé, & un moment après il nous l
amena en les tirant toutes deu
par la main. Donna Eliſa éto
belle, & Dom Juan en jugeo
bien, quoiqu'avec les yeux d'u
amant; mais je ne la crus point
plus belle perſonne de Madrid
lorſque j'eus jetté les yeux ſi
l'une de ſes deux compagne
Vous viendrez malgré vous, le
diſoit le Comte en les traînan
je ne ſouffrirai point que vo

suiviez la rigueur Espagnole avec de si aimables François. Nous nous levâmes à leur entrée, & le Marquis allant à leur rencontre, leur fit un compliment civil sur la liberté que nous avions prise de les interrompre. Elles s'assirent avec nous; & comme elles pouvoient prétendre aussi bien que Donna Elisa au premier rang de la beauté, la question de Dom Juan ne fut pas renouvellée, & demeura sans décision.

Les belles personnes ont les unes pour les autres à peu près la même inclination, & le même goût que les gens d'esprit. Elles se lient d'amitié par un sentiment naturel qui les porte à chercher ce qui est parfait comme elles. Donna Elisa étoit intime amie de Donna Agnez de Palafoz, & de Donna Diana de Velez: c'étoit le nom des deux Demoiselles Espagnoles. Donna Diana m'avoit

d'abord frappé au premier co
d'œil. Je craignis tout d'un co
en la voiant, ce qui ne manq
point d'arriver ; c'eſt-à-dire qu'
le ne fît trop d'impreſſion ſur
cœur du Marquis ; & que
comme il étoit, une premie
paſſion inſpirée par une perſo
ne de ce merite, ne lui fît oubli
ſon devoir, & ne me prépar
mille chagrins. Plus je la rega
dois, plus je croiois remarqu
en elle ce qu'il falloit pour e
flammer le Marquis, dont je co
noiſſois le fond du cœur. El
avoit l'œil vif & doux, comme l
l'humeur enjouée, un ſoûrire
& plein de charmes, & le re
de la figure tel qu'on l'attribu
aux Graces & aux Amours. Q
ſommes-nous venus faire ici, di
je alors en moi-même, que ce ma
heureux moment va me coût
de peines ! Je me trouvai ſi occ
pé de cette reflexion, que je f

quelque-tems ſans prendre garde à ce qui ſe paſſoit. Enfin je me levai tout d'un coup, & je dis au Marquis, que nous n'avions interrompu que trop longtems ces Demoiſelles, & qu'il falloit leur laiſſer la liberté que nous leur ôtions par notre préſence. Il ne put ſe diſpenſer de me ſuivre, mais je ne m'apperçus que trop de la violence qu'il étoit obligé de ſe faire.

Le Comte de Mancenez & Dom Juan ne nous quitterent point. Nous allâmes voir enſemble M. le Duc de Montalto, qui nous força encore de demeurer à ſouper. Le Marquis ne ſe ſepara pas un moment de Mancenez, & je ne doutai point que Donna Diana ne fût l'unique ſujet de leur entretien. Nous nous retirâmes fort tard. Il ne me dit pas un mot juſqu'à la porte de notre logis, & peut-être ſe ſeroit-il allé cou-

cher ſans ouvrir la bouche, ſi je ne lui euſſe enfin demandé d'où lui venoit cette profonde rêverie. Il me répondit qu'il avoit mal à la tête, & qu'il ſe trouveroit mieux après avoir dormi.

Je le fis éveiller à huit heures, pour ne pas perdre entierement ſes exercices du matin. Il ſe leva, mais au lieu de prendre un livre, il ſe promena pendant une heure dans ſa chambre. J'y entrai. Il parut embaraſſé de me voir. Qu'avez-vous donc, Monſieur, lui dis-je? vous me paroiſſez incommodé. Il m'aſſura qu'il ſe portoit bien. Je vois ce que c'eſt, repris-je, vous vous ennuiez du ſéjour de Madrid: Eh bien, je conſens que nous partions quand vous voudrez pour Lisbonne. Il y a près de ſix ſemaines que nous ſommes ici, c'eſt y avoir demeuré en effet aſſez longtems. Loin de m'ennuier, me dit-il, je ſouhai-

terois que nous puſſions paſſer l'hiver à Madrid: Nous n'avons preſque pas paru à la Cour, & vous m'avez dit pluſieurs fois que c'étoit le principal objet de nos voiages. Non, non, continuai-je, nous verrons celle de Lisbonne, qui reſſemble beaucoup à celle-ci; nous y paſſerons l'hiver, & nous nous trouverons à portée de nous embarquer pour l'Angleterre au commencement de la belle ſaiſon. Il m'objecta que nous attendions des Lettres de Paris; que M. le Duc ſon Pere n'approuveroit peut-être pas que nous quittaſſions ſitôt l'Eſpagne; qu'il falloit voir du moins quelques Seigneurs Eſpagnols, pour leſquels il nous avoit donné des Lettres. Je lui répondis que je me chargeois de tout, & que Monſieur ſon Pere donneroit ſon approbation à tout ce que j'aurois reglé. Enfin, lui dis-je, je vais donner ordre

qu'on prépare ce qui eſt neceſſaire pour notre départ.

Je n'ai jamais vû de triſteſſe pareille à celle qui étoit répandue ſur le viſage du Marquis. Nous demeurâmes quelque tems ſans parler. Je voulus le pouſſer à bout ; j'appellai Scoti, à qui j'ordonnai en ſa préſence de diſpoſer notre équipage, & de ſe tenir prêt à partir deux jours après. Je fis cependant ſigne de l'œil à Scoti, qui m'entendoit à demi mot. Il ſe retira en m'aſſurant que je ſerois obéi. C'en étoit trop. L'aimable Marquis ſe laiſſa tomber à mes genoux, & les yeux gros de larmes, il commença quelques paroles, que je n'entendis qu'à demi. Je le fis relever auſſitôt, je l'embraſſai tendrement ; & l'aiant pris par la main, je le fis aſſeoir ſur un fauteuil, & je me mis auprès de lui. Vous ne m'aimez plus, mon cher Mar-

quis, lui dis-je, vous n'avez plus de confiance en moi : pourquoi me cachez-vous vos peines ? vous êtes affligé jusqu'à verser des larmes, & vous me laissez ignorer la cause de vos chagrins. Ce n'est pas là ce que vous m'aviez promis, ni ce que mérite la tendresse infinie que j'ai pour vous. Il essuia quelques larmes qui étoient tombées de ses yeux, & s'efforçant de prendre un visage plus tranquile, il me fit des excuses d'avoir voulu me déguiser une chose dont il jugeoit bien, me dit-il, que j'avois pû m'appercevoir. Il m'avoua qu'il sentoit la plus vive passion pour Donna Diana de Velez; qu'il avoit essaié vainement d'y resister; qu'il ne se seroit pas cru capable d'une telle foiblesse; mais qu'étant aussi touché qu'il l'étoit, je le rendrois le plus malheureux de tous les hommes, si je l'obligeois à quitter Madrid, & si je ne

lui permettois pas de la voir quelquefois.

Vous éprouvez donc, lui dis-je, ce que vous n'avez pas cru poſſible ; vous êtes enfin l'eſclave d'une paſſion dont vous vous êtes flatté que vous pourriez toûjours vous défendre. Si vous aviez ſuivi mes conſeils, ſi vous vous êtiez tenu en garde contre vous-même, le ſeul déſir d'être ſage vous auroit ſoutenu dans le péril, & vous vous ſeriez épargné toutes les peines que votre paſſion va vous cauſer. Mais je ne me ſuis que trop apperçû que vous les reſſentez déja, je ne veux point les augmenter par mes reproches. Il eſt queſtion, mon cher Marquis, de recourir promptement au remede. Je ne vous dirai point que la beauté eſt un bien mépriſable, & l'amour déſordonné une paſſion criminelle ; votre raiſon n'eſt plus aſſez libre pour le reconnoître.

onnoître. Mais ce que je dois ous remettre devant les yeux, eſt que votre honneur, votre ortune, votre repos, & peut-être otre vie, dépendent de la réſo- ution que vous allez prendre. ous aimez Donna Diana ; que ouvez-vous prétendre en l'ai- ant ? D'en faire votre épouſe ? roiez-vous que Monſieur le Duc otre Pere, dont toutes les eſpe- ances repoſent ſur vous, puiſſe jamais conſentir à un mariage ſi ontraire à ſes deſſeins, & ſi vous viez l'imprudence de vous y dé- erminer ſans ſon conſentement? ue pouvez-vous attendre de lui, u'une éternelle indignation ? Eſ- erez-vous que Donna Diana ous aime jamais aſſez pour vivre vec vous ſur le pied d'une maî- reſſe ? Quand elle ſeroit aſſez lâ- he pour cela, ſon Pere & ſes Fre- es le ſouffriront-ils ſans ſe ven- er ? Ignorez vous la délicateſſe

des Eſpagnols ſur tout ce qui intereſſe l'honneur ? & vous-même en manqueriez-vous juſqu'au point de vouloir ſéduire une fille de condition, en qui vous trouvez aſſez de merite pour la juger digne de votre cœur ? Non, non, Monſieur, votre paſſion ne peut être que pernicieuſe pour vous-même ; & s'il vous reſte un peu de raiſon pour en conſiderer les ſuites, vous devez l'étouffer auſſi facilement que vous l'avez laiſſé naître.

Je me tûs quelque tems pour attendre ſa réponſe. Il ne m'en fit aucune. Je me levai en le priant de faire une attention ſerieuſe à mes avis, & je le laiſſai ſeul dans ſa chambre. Il y demeura juſqu'à l'heure du dîner. Je le fis avertir lorſqu'on eut ſervi ; il vint ſe mettre à table, après avoir dit quelques mots à ſon Laquais, & n'ouvrit la bouche pendant le repas

que pour manger. Il mangea même fort peu, & ſe retira enſuite à ſa Chambre. L'heure à laquelle nous avions coûtume d'aller en Ville étant arrivée, je dis à ſon Valet de chambre d'aller l'habiller. Il me fit répondre qu'il ſe trouvoit incommodé, & qu'il n'étoit point en état de ſortir. J'appellai ſon Laquais, qui ſe nommoit Deſchamps, & lui aiant demandé quel ordre il avoit reçû de ſon Maître avant dîner, je ſçus que c'étoit une Lettre qu'il l'avoit chargé de porter au Comte de Mancenez. Je retournai à ſa chambre au milieu de l'après-midi. Il s'étoit jetté ſur ſon lit. Je lui dis d'un ton d'amitié, Eſt-ce ſerieuſement que vous vous ſentez incommodé ? Vous me donnez de l'inquiétude, & vous me feriez plaiſir de me dire du moins quelques paroles. Il ne me répondit qu'en pouſſant un ſoû-

pir. Je m'aſſis auprès de ſon lit, & je pris une de ſes mains pour lui tâter le poulx. Ce n'eſt pas là qu'eſt le mal, me dit-il triſtement, & quand vous me demandez ſi je ſuis incommodé, vous ſçavez trop bien quelle eſt ma maladie. Eſt-il poſſible, Monſieur, repliquai-je, qu'un diſcours auſſi raiſonnable que celui que je vous ai tenu tantôt, ne faſſe point d'impreſſion ſur votre eſprit ? Quel eſt donc votre deſſein ? Il ſe leva à cette queſtion, & s'étant aſſis ſur le bord de ſon lit, il me pria de l'air le plus ſerieux que je lui euſſe vû prendre juſqu'alors, de vouloir bien l'écouter. Mon deſſein, Monſieur, me dit-il, n'eſt pas comme vous le diſiez tantôt, d'épouſer Donna Diana malgré mon Pere ou ſans ſon conſentement : je ne penſe pas non plus à faire d'elle une maîtreſſe. Pourquoi me ſoupçonnez-vous

d'avoir des ſentimens dont vous devez me connoître incapable ? Je ne vous demande que la liberté de la voir, parce que je ſens que je ne puis vivre ſans cette ſatisfaction. Si vous avez jamais aimé, vous l'avez fait ſans doute en honnête-homme ; m'eſt-il donc impoſſible d'aimer de même ? Vous craignez peut-être que je ne m'enflamme davantage en la voiant : Non ; je ne ſçaurois l'être plus que je le ſuis. Je la verai, je lui dirai que je l'aime, je l'aimerai effectivement toute ma vie, & j'attendrai notre retour à Paris, pour obtenir de mon Pere qu'il me permette de l'épouſer : mais ſouffrez que je la voie : accordez-moi une ſatisfaction ſi innocente, ou arrachez-moi la vie ; car eſperer que je partirai après-demain pour Lisbonne, c'eſt vous promettre ma mort : Je me la donnerois avec mon épée, ſi mon ſeul

déſeſpoir n'étoit pas capable de me la procurer.

Ce diſcours d'un j'eune homme qui avoit à peine dix-huit ans m'épouvanta. Je l'aimois d'ailleurs ſi tendrement, que ſes moindres peines m'étoient ſenſibles. Je pris le parti de le conſoler par ma réponſe. Ne craignez pas, lui dis-je en riant, que je contribue à votre mort ; j'expoſerois ma vie pour ſauver la vôtre. Nous verrons Donna Diana, ſi cela eſt ſi néceſſaire à la conſervation de vos jours. Je trouve même vos intentions pures & raiſonnables ; & c'eſt pour les avoir ignorées, que j'ai combattu tantôt votre paſſion. Mais au nom de Dieu & de l'honneur, ſouvenez-vous qu'il y a des foibleſſes en amour qui ſont indignes d'un honnête homme, & que plus Donna Diana a de mérite, plus vous êtes obligé de la reſpecter & de ménager

ſa gloire. Cette réponſe mit le Marquis au comble de ſa joie. Il me baiſa mille fois la main, & ne ſe laſſoit point de m'appeller ſon cher Papa. Il voulut ſçavoir quand nous irions chez le Comte de Mancenez pour y voir la belle Donna Diana qui y alloit paſſer ordinairement l'après-dîner avec Donna Eliſa. Je le portai à differer ſa viſite au lendemain pour prendre le tems de ſe remettre un peu de l'agitation où il avoit été. Je le priai enſuite de me donner une ſatisfaction à mon tour ; c'étoit celle de me dire où il avoit envoié ſon Laquais avant midi. Cette demande le fit rougir. Cependant après y avoir penſé un moment, il ouvrit ſa Caſſette, d'où il tira la copie d'une lettre qu'il avoit écrite le matin. Il m'avoua avant que de la lire, qu'il avoit fait confidence de ſa paſſion au Comte de

Mancenez ,& que n'étant point assuré de pouvoir parler sitôt à Donna Diana , il avoit prié le Comte de lui faire rendre une de ses Lettres; qu'il comptoit de le voir ce jour là & de la lui remettre lui-même , mais que notre petite querelle lui aiant ôté l'envie de sortir,il en avoit chargé son Laquais. Il m'abandonna ensuite sa copie. Je la conserve encore avec plusieurs autres , & je ne fais ici que la transcrire.

» Je ne me fais pas un mérite , » Mademoiselle , d'admirer vos » charmes & d'en ressentir tout le » pouvoir. Quel cœur assez barbare pourroit vous avoir vûe, » sans devenir sensible ? Mais s'il » est permis de se louer quand » on parle à ce qu'on adore , vous » ne trouverez pas de cœurs qui » sçachent mieux sentir le prix » du vôtre , & former des senti- » mens plus dignes de vous que

le

le mien. Je ne prie pas l'amour « de vous attendrir ſitôt en ma « faveur ; ce bonheur mérite un « ſiecle de ſervices & de ſoins : Je « le conjure ſeulement de vous « faire appercevoir la ſincere ar- « deur de ma paſſion, parce qu'il « eſt impoſſible que tôt ou tard « vous n'en ſoiez pas touchée. « Permettez que cette eſperance « me conduiſe tous les jours chez « Monſieur le Comte de Man- « cenez, & que mon reſpect vous « y exprime la tendreſſe invio- « lable avec laquelle je fais vœu « d'être toute ma vie &c. «

LE MARQUIS DE ROSEMONT.

Comment ? dis-je au Marquis ; c'eſt là ce qui s'appelle de la galanterie la plus fine & la plus paſſionnée. Eſt-ce la nature toute ſeule qui vous en a tant appris ? Il faut que vous aiez pillé cela dans quelque Roman. Il m'aſſu-

ra que tout étoit de lui juſqu'au moindre mot, & qu'il n'avoit jamais lû de Romans, ſi ce n'étoit les deux que j'avois achetez à Bourdeaux, c'eſt-à-dire Telemaque & la Princeſſe de Cleves. Je vous conſeille, lui dis-je, de n'en lire jamais d'autres. Un homme plus ſevere que moi en retrancheroit même la Princeſſe de Cleves; car le fruit qu'on en peut tirer pour ſe former le ſtyle, n'égale pas le péril auquel on s'expoſe de s'amollir le cœur par une lecture trop tendre. Il en eſt de même d'une infinité d'autres qui peuvent paſſer pour bien écrits: l'eſprit ſe polit ſans doute en les liſant, mais la ſageſſe & la vertu en reçoivent toûjours quelque atteinte. On s'émeut, on ſe paſſionne, on éprouve tous les mouvemens de haine & d'amour, de pitié & de vengeance, dont on voit qu'un feint perſonnage

eſt animé, & l'on tomberoit infailliblement dans les mêmes foibleſſes, ſi l'on en trouvoit les mêmes occaſions. Quelque prévenus qu'on ſoit aujourd'hui, ajoûtai-je, contre les Romans héroïques tels que Caſſandre, Cleopatre, le grand Cyrus, Polexandre &c. j'aurois moins de peine à les mettre entre les mains des jeunes gens, que cette multitude d'hiſtoires amoureuſes & de Nouvelles galantes qu'on eſt dans le goût d'écrire depuis trente ou quarante ans. En voulant peindre les hommes au naturel, on y fait des portraits trop charmans de leurs défauts; & loin que de pareilles images puiſſent inſpirer la haine du vice, elles en cachent la difformité pour le faire aimer. Au lieu que dans les Romans héroïques rien n'eſt appellé vertu que ce qui en merite le nom. Si l'amour y joue

les premiers rôlles, il y produit, du moins des ſentimens ſi nobles & de ſi grandes actions, qu'un lecteur n'y ſçauroit trouver dequoi juſtifier ſes foibleſſes. Au contraire on ſe ſent élevé au deſſus de ſoi-même, en liſant une ſuite d'évenemens produits par les motifs les plus ſublimes ; & je craindrois moins qu'une telle lecture ne fiſt des lâches & des voluptueux, que des ſuperbes qui dédaignaſſent le commun des hommes, & qui n'euſſent que du mépris pour tous ceux qui n'auroient pas les grandes qualitez des Oroondates & des Artamenes.

Le Marquis parut l'homme du monde le plus content pendant toute la ſoirée. La nuit lui ſembla longue, dans l'impatience de revoir Donna Diana. Son ardeur pour l'étude ſe rallantit un peu le matin, je m'en apperçus,

& je ne manquai pas de lui dire que s'il vouloit me perſuader que ſon amour n'avoit rien de contraire à la ſageſſe, il falloit que ſa conduite & ſes devoirs ordinaires n'en ſouffriſſent aucun dérangement. C'en fut aſſez pour lui faire redoubler ſon application. Le tems de ſortir étant arrivé, nous allâmes tout droit chez le Comte de Mancenez. Le prétexte étoit de lui rendre la viſite que nous avions reçûe de lui deux jours auparavant. Nous le trouvâmes avec quelques-uns de ſes amis qui avoient dîné chez lui. Le Marquis ne me vit pas plûtôt engagé dans la converſation, qu'il prit le Comte à part, pour lui demander le ſuccès de ſa lettre. Le Comte lui dit qu'il l'avoit fait rendre à Donna Diana par une main inconnue, de peur qu'elle ne ſe crut obligée par délicateſſe à ne plus renvo-

ſe le pied chez lui, ſi elle ſe défioit qu'il eût quelque connoiſſance de la paſſion du Marquis; qu'il n'en auroit que plus de facilité de le ſervir à jeu couvert, qu'elle viendroit ſans doute paſſer l'après-midi avec ſa ſœur ſuivant ſa coûtume, & qu'il lui promettoit de l'introduire auprès d'elle, & de lui procurer même le moien de lui parler en particulier. Au retour du Marquis je lûs ſur ſon viſage qu'il avoit l'ame contente. Le Comte lui tint parole. Il avoit donné ordre à un de ſes Laquais de l'avertir de l'arrivée de Donna Diana; & lorſqu'il ſçût qu'elle étoit dans l'appartement de ſa ſœur, il ſe leva en faiſant ſigne au Marquis de le ſuivre. Je me levai auſſi, & les amis du Comte de Mancenez s'imaginant que nous avions quelques affaires, prirent congé de lui & ſe retirerent.

Nous entrâmes tous trois dans la ſalle des Dames. Elles étoient cinq ou ſix. Le Comte leur dit en entrant qu'il les prioit de trouver bon qu'il leur amenât ſes meilleurs amis ; qu'il étoit bien aiſe de faire voir à des François, que l'Eſpagne ne le cedoit point à la France pour le merite des Dames, & qu'il étoit heureux de pouvoir nous en donner ce jour-là une ſi bonne preuve en nous faiſant connoître les plus accomplies de Madrid. Il nous fit enſuite ſervir des chaiſes, & pour obliger le Marquis, il le plaça ſans affectation auprès de Donna Diana. Pour moi, il eut la malice de me mettre le plus loin qu'il put à l'autre bout. On s'entretint de choſes indifferentes ; & comme il y avoit quelques unes des Dames qui ne ſçavoient pas le François, nous nous plaignîmes de la diverſité des Langues, qui nous pri-

voit ſouvent du plaiſir d'entendre & d'être entendus. Le Marquis profitoit du tems pendant notre entretien. Il y mêloit quelquefois un mot ou deux pour garder les bienſéances, mais Donna Diana attiroit toute ſon attention. Je la vis rougir plus d'une fois, & faire une réponſe courte en baiſſant les yeux. Tout étoit paſſionné dans les mouvemens du Marquis. Je devinois ſes diſcours à le voir ſeulement. Deux heures paſſées auprès de Donna Diana lui parurent trop courtes. Il m'accuſa de m'être levé avec précipitation, & il m'en fit en ſortant des plaintes ameres.

Je les tournai en raillerie. Le Comte de Mancenez étant ſorti avec nous, je lui demandai ce que nous allions devenir. Il nous propoſa d'aller chez Dom Antoine de Salcedo Gouverneur de Madrid, & frere de la Gouver-

nante du Prince. L'assemblée y étoit des plus illustres, & nous y fumes vûs avec plaisir. Nous y trouvâmes entr'autres Monsieur le Comte de Charni, & Monsieur le Marquis de Leide, qui nous firent mille civilitez. Nous aurions pû aisément nous faire connoître d'eux en leur apprenant nos veritables noms; ils n'ignoroient ni celui du Marquis ni le mien; mais je n'y voiois aucune utilité, & j'étois bien aise d'attendre le retour de Monsieur le Duc de Saint Aignan Ambassadeur de France, qui étoit absent de Madrid depuis quelques semaines. Il falloit le saluer, & le prier de nous presenter à Sa Majesté dans quelque Audience particuliere. Le Marquis de Leyde ne laissa pas de nous marquer de la consideration. Il dit au Marquis que nous ne devions pas mettre de difference entre un François & lui; que

malgré ſon attachement à la Couronne d'Eſpagne, il en avoit toutes les inclinations, & que nous lui ferions plaiſir de le voir familierement ſur ce pied-là. Nous lui promîmes une viſite à ſon Hôtel. En ſortant de chez Monſieur de Salcedo, nous engageâmes le Comte de Mancenez à venir ſouper avec nous. Dès que nous fumes à table, le Marquis ne manqua point de faire tomber la converſation ſur Donna Diana. Voions, lui dis-je, où en êtes vous? Il nous déclara franchement qu'il ne ſe croioit pas fort avancé. Elle ſçait que je l'aime, ajoûta-t-il, ma Lettre & mes diſcours l'en ont aſſez perſuadée, mais elle ſe défend ſur un ton qui me deſeſpere. Ce n'eſt ni mépris ni rigueur: elle m'a dit pluſieurs fois qu'elle m'eſtimoit, & qu'elle me verroit toûjours avec plaiſir; mais elle aſſure que rien

n'eſt capable d'ébranler la réſolution qu'elle a priſe de n'aimer jamais rien avec paſſion ; & ce qui acheve de me tuer, continua le Marquis, c'eſt qu'elle m'a proteſté, que quand je pourrois réuſſir à lui en inſpirer, elle conſervera toûjours aſſez de force pour n'en laiſſer rien appercevoir. Sçavez-vous, lui dis-je, quel effet cela doit produire ſur vous ? des ſentimens tout pareils à ceux de Donna Diana. Elle merite d'être aimée, mais aimez-la ſans paſſion. Donnez-lui toute votre eſtime, & voyez-la ſur le pied d'une bonne amie. Vous vous épargnerez par là mille peines, & votre cœur y trouvera toûjours de quoi ſe ſatisfaire. Il me répondit qu'il ne pouvoit vivre, s'il n'en obtenoit de la tendreſſe ; qu'il ſentoit trop que tout ſon bonheur y étoit attaché. Le Comte qui ſouhaitoit ardemment de le ſervir, l'exhor-

ta à ne deſeſperer de rien. Il lui dit qu'il avoit parlé de ſa paſſion à ſa ſœur, & qu'il avoit ſçû d'elle que Donna Diana l'avoit trouvé aimable dès le premier moment qu'elle l'avoit vû ; que les perſonnes du ſexe n'aiant point de reſerve pour leurs amies, elle continueroit ſans doute à découvrir tous ſes ſentimens à Donna Eliſa, & que les apprenant de ſa ſœur, il ne manqueroit pas de nous en inſtruire ; qu'en attendant il procureroit ſouvent au Marquis l'occaſion de la voir ; que ſi nous voulions nous trouver à table avec elle dès le lendemain, il la feroit inviter à dîner chez lui par Donna Eliſa ; & qu'allant à ſa maiſon le matin, comme ſi le hazard nous conduiſoit, il nous preſſeroit de demeurer pour y manger auſſi. Le Marquis fut extrémement ſatisfait de cette offre. Il jura au Comte

ne amitié éternelle, & ne pou-
voit trouver de termes assez vifs
pour le remercier.

Etant seul je fis quelques re-
flexions sur l'ardeur du Marquis,
& sur les suites de cette intrigue.
Je commençai par me faire quel-
ques reproches de ma facilité ;
mais après avoir examiné les
choses dans le fond, je ne re-
gardai point comme un mal que
le cœur du Marquis fut occupé
jusqu'à un certain point par son
attachement. J'étois sûr que Don-
na Diana étoit une Demoiselle
vertueuse & remplie de merite.
L'envie de lui plaire, disois-je,
ne peut inspirer au Marquis que
de la sagesse & de la vertu. Je
n'appercevois même qu'il étoit
devenu plus serieux & moins le-
ger depuis qu'il étoit touché, &
que dans le dessein apparemment
de me rendre favorable à son
amour, il n'avoit jamais eu tant

d'exactitude à remplir les petits devoirs que je lui avois prescrits. Je considérois d'ailleurs que la débauche la plus grossiere regne aujourd'hui communement parmi les jeunes gens de qualité, & qu'en supposant même qu'une galanterie sage ne soit pas un bien, c'est toûjours un moindre mal que le libertinage ouvert, & que tant d'excès presque inévitables à un jeune homme vif & passionné pour le plaisir. Enfin, j'ajoûtois à ces considérations, la pensée d'un homme célébre par son esprit & par ses Ouvrages: Soit que les femmes aient naturellement les manieres plus douces & plus polies que nous, soit que le dessein de leur plaire nous éleve l'esprit & les sentimens, il est certain, dit Saint Evremont, que leur commerce est pour les hommes une école excellente, & que rien n'est plus propre non seule-

ment à inſpirer la politeſſe, & le bon goût des choſes, mais même à former d'honnêtes gens. Toutes ces raiſons me déterminerent à laiſſer une liberté honnête au Marquis, en veillant aſſez ſur ſa conduite pour l'arrêter s'il alloit trop loin.

L'eſpérance de dîner avec Donna Diana le fit lever ce jour-là plus matin. Je lui en fis la guerre; il me parut pénetré du plaiſir qu'il alloit recevoir, d'être librement, & comme en famille auprès de ce qu'il aimoit. Cependant ſa joie étoit troublée par la crainte qu'elle n'approuvât pas la démarche du Comte, & que le reſſentiment qu'elle auroit de ſe voir ſurpriſe, ne la rendît plus inſenſible. Il me demanda ce que j'en penſois. Je lui répondis que pourvû qu'il n'abuſât point de la liberté qu'il alloit avoir, Donna Diana n'y pouvoit rien trouver

d'offenſant pour elle. Nous nous rendimes chez le Comte. Il étoit ſeul, & il avoit eu la précaution d'ordonner que ſa porte ne fût ouverte que pour nous. Que je vais cauſer de joie au cher Marquis, nous dit-il, après nous avoir embraſſez ; mais ſi ma ſœur trahit Donna Diana, & ſi je trahis ma ſœur, ajoûta-t-il en riant, au nom de Dieu ne me trahiſſez pas. La moindre indiſcretion gâteroit tout, & nous mettroit mal ſans doute avec Donna Diana. Il nous fit enſuite aſſeoir pour nous raconter que ſa ſœur à ſa priere avoit ſondé le cœur de ſon amie; que loin d'y trouver de la dureté pour le Marquis, elle avoit ſçû par l'aveu de cette belle perſonne qu'elle étoit touchée de la plus vive tendreſſe ; qu'elle s'en étoit exprimée dans des termes capables de charmer un amant; mais.... Le Marquis n'eut

pas

pas la patience d'attendre la fin d'un recit qui le mettoit hors de lui-même; il interrompit le Comte de Mancenez pour ſe jetter à ſon col, & pour lui dire vingt fois de ſuite qu'il lui devoit la vie. Ecoutez moi juſqu'au bout, reprit le Comte. Croirez-vous que Donna Diana eſt à plaindre d'avoir trop ſenti combien vous êtes aimable? Croirez-vous qu'elle a verſé des larmes après avoir fait cet aveu, & qu'elle craint que la tendreſſe que vous lui inſpirez ne la rende la plus malheureuſe perſonne du monde? Ce diſcours vous ſurprend, continua le Comte, je vais vous en expliquer le myſtere, tel que je l'ai appris de ma ſœur.

Diana de Velez n'a pas dix-ſept ans accomplis: Dans une ſi grande jeuneſſe, & malgré tous ſes charmes, elle a fait un cruel eſſai des malheurs de la fortune, &

la tranquilité que vous lui avez vûe n'eſt qu'un effet de ſa vertu & de ſa raiſon. Elle eſt née à Naples. Dom Diego de Velez ſon pere y commandoit la Cavalerie Eſpagnole avant les dernieres révolutions. Il s'étoit marié en Eſpagne, & après y avoir eu trois fils, il avoit perdu ſon épouſe avant que de paſſer en Italie. Etant à Naples, ſes amis l'engagerent à reprendre les chaines du mariage, & comme il étoit alors fort riche, il ne conſulta que ſon cœur pour épouſer une jeune Napolitaine très-aimable, mais ſans biens. Il n'eut d'elle que Donna Diana. Le feu Roi d'Eſpagne mourut peu après. Vous ſçavez les troubles qui ſuivirent ſa mort. Dom Diego de Velez ſe déclara hautement pour le Duc d'Anjou, & lui rendit des ſervices ſignalez en Italie. Donna Pacilla ſon épouſe n'aiant pu le ſuivre dans toutes

ſes courſes, l'abſence & les ſoins de la guerre éteignirent l'amour dans le cœur de Dom Diego. Il repaſſa en Eſpagne avec le Roi Philippe V. ſans faire attention qu'il laiſſoit à Naples ſon épouſe & ſa fille, qui n'y pouvoient demeurer longtems ſans ſon ſecours. Effectivement la pauvreté où elles tomberent bientôt, & la douleur de ſe voir abandonnées, leur fit mener une vie très-miſerable. Donna Pacilla écrivit envain pluſieurs Lettres à ſon époux; ſoit dureté, ſoit inconſtance, il ne leur fit pas même la grace de répondre, & elles ſe trouverent ainſi dans l'extrémité du deſeſpoir & de la miſere. Elles prirent enfin la réſolution de ſe rendre à Madrid, & elles ſe mirent en chemin après avoir écrit à Dom Diego pour le prévenir ſur leur arrivée. Donna Diana avoit alors huit ou neuf ans. Sa beau-

té la faiſoit déja remarquer. Elle ſe trouva avec ſa mere dans un vaiſſeau qui apportoit en Eſpagne la Comteſſe d'Orozuna. Cette Dame après avoir perdu ſon mari à Naples, venoit paſſer le reſte de ſes jours dans les terres qu'elle avoit à douze ou quinze lieues de Madrid. Elle n'eut pas plûtôt apperçû Donna Pacilla & ſa fille, qu'elle eut envie de les connoître; & aiant appris d'elles leur malheureuſe hiſtoire, elle leur offrit une retraite dans ſa maiſon juſqu'à la concluſion de leurs affaires. Donna Pacilla l'accepta avec reconnoiſſance. La Comteſſe les y traita avec tant d'amitié, qu'elles oublierent le deſſein qui les avoit amenées en Eſpagne, & elles paſſerent ainſi quelques années avec leur bienfaitrice. Pendant ce tems-là Don Diego de Velez, qui n'avoit pas vû arriver ſon épouſe, & qui n'en-

tendoit plus parler d'elle, crut que la mort l'en avoit entierement délivrée. Il s'engagea dans un troiſiéme mariage. Je ne ſçais comment cette nouvelle vint juſqu'à Donna Pacilla; la Religion & l'honneur l'obligeoient également à s'oppoſer à ces nôces criminelles; elle conſulta la Comteſſe, qui lui conſeilla de s'y prendre d'abord avec douceur pour éviter l'éclat d'une oppoſition publique & violente. Elles conclurent que la Comteſſe écriroit à Dom Diego qu'elle avoit connu à Naples, & qu'elle le prieroit de prendre la peine de ſe rendre à ſa Terre pour une affaire de la derniere importance. Dom Diego ne tarda point à venir. Il eut peine à croire ce qu'on lui apprit d'abord, il fallut pour le convaincre lui faire voir ſa femme & ſa fille. Son embarras parut extrême; cependant il prit ſur le champ

ſon parti, en homme qui ſçavoit diſſimuler. Il embraſſa ſon épouſe avec une feinte joie, il lui fit des reproches de lui avoir laiſſé ignorer qu'elle étoit au monde, il rejetta ſon départ d'Italie ſur la neceſſité de ſes affaires, & il l'aſſura qu'il n'avoit jamais changé de ſentimens pour elle : Pour ce qui regardoit ſon nouveau mariage, il s'excuſa ſur l'opinion de ſa mort, & ſur le dérangement de ſa fortune, aiant perdu une partie de ſes biens au ſervice du Roi Philippe ; il lui proteſta que quelque avantage qu'il eut trouvé à épouſer une fille de condition qui lui avoit apporté un gros heritage, il alloit y renoncer, & qu'il ſe croioit aſſez riche après avoir retrouvé ſa veritable épouſe ; mais, ajoûta-t-il, comme j'ai affaire à une puiſſante famille, il faut que je la ménage, & je me garderai bien de bruſquer les

choſes ; vous vous retirerez avec ma fille dans une de mes Terres, où vous ſerez ſervies ſelon votre condition ; je vous y conduirai moi-même, & je travaillerai après cela à rompre le lien où je me ſuis engagé imprudemment, pour me mettre en état de reprendre la qualité de votre époux. Donna Pacilla étoit timide. Loin de ſe défier de la ſincerité de ſon époux, elle eut de la joie de le voir ſe porter de lui-même à ſon devoir, & elle réſolut de ſuivre exactement ſes volontez. La Comteſſe la pria inutilement de ne pas quitter ſa maiſon, elle obéit à Dom Diego, & ſe rendit avec lui & Donna Diana, dans une de ſes Terres qui eſt près de Valladolid. Il la quitta pour retourner à Madrid, après lui avoir renouvellé ſes promeſſes, & les avoir accompagné de mille ſermens. Pendant deux

mois il ne laiſſa point paſſer de ſemaines ſans lui écrire, avec une tendreſſe qui augmentoit chaque fois ſes eſperances; mais ſa credulité lui coûta cher. Elle tomba malade tout d'un coup, & elle ſe ſentit d'abord ſi mortellement atteinte, qu'elle ne put s'empêcher en expirant de faire connoître à ſa fille, qu'elle ne croioit pas ſa mort naturelle. Lorſque Dom Diego eut appris qu'elle ne vivoit plus, il ſe preſſa d'aller prendre Donna Diana, & de l'amener à Madrid. Elle y eſt depuis cinq ou ſix mois, continua le Comte de Mancenez, elle a fait connoiſſance avec ma ſœur, qui la regarde comme une intime amie; je ne la vois jamais qu'avec admiration, & je me ſerois infailliblement attaché à elle, ſi je n'euſſe eu le cœur prévenu d'une autre paſſion. Tous ceux qui la connoiſſent la trouvent auſſi ſage

que

belle. Elle a rejetté les vœux
lusieurs amans, qui se sont
ntez dans le dessein de l'é-
:r. Ce n'est pas que Dom
o lui ait défendu de penser
ıariage ; mais la triste mort
onna Pacilla, ses malheurs
z, la situation où elle se trou-
ıns biens, sous l'empire d'une
-mere qu'elle n'a pas sujet
ıer, & parmi des freres & des
s de deux lits differens : tou-
:s raisons jointes à sa douceur
relle & à l'inclination qu'elle
ur une vie tranquille, lui ont
naître le desir de quitter le
de pour embrasser la profes-
religieuse. Elle s'en est expli-
: avec son Pere, qui y donne
nains volontiers, & cette ai-
le personne se prépare à ren-
er tous ses attraits dans une
ıre solitude. Voilà, dit le
ıte en s'adressant au Mar-
, ce qu'elle raconta hier à ma

ſœur, après lui avoir fait l'aveu des ſentimens qu'elle a conçûs pour vous. Elle eſt malheureuſe, lui diſoit-elle, de vous avoir connu; elle veut hâter ſon entrée en Religion, elle ne veut plus vous voir; mais je ſuis perſuadé que l'amour ſera le plus fort, & qu'il ſçaura bien vous la ramener: vous pouvez compter du moins de dîner aujourd'hui avec elle.

Je regardois le Marquis pendant tous ce diſcours. Je ne ſçais à quoi je pourrois le comparer. Il reſſembloit à une perſonne qui s'éveille à la fin d'un ſonge triſte, dont elle a été effraiée pendant ſon ſommeil. Ses yeux étoient ouverts, mais il ne voioit rien. Il repaſſoit juſqu'aux moindres circonſtances du récit qu'il venoit d'entendre. Il ſe repréſentoit ſucceſſivement Donna Diana, à Naples dans la pauvreté, en Eſpagne chez la Comteſſe d'Orozu-

na, ou auprès de ſa mere mourante, & craignant le même ſort dans la terre de Dom Diego; Il la ſuivoit chez ſon pere à Madrid, & là dans le même tems qu'il ſe réjouiſſoit d'apprendre qu'elle étoit devenue ſenſible pour lui après avoir réſiſté aux pourſuites de pluſieurs amans; il étoit mortellement affligé de la réſolution où elle étoit de renoncer au monde; & il trembloit qu'elle n'executât celle qu'elle avoit priſe de ne plus le voir. Enfin il ſe leva, en diſant à Mancenez; Mon cher Comte, je ne ſçais dans quel deſſein vous m'avez raconté les malheurs de Donna Diana, mais je vous avoue que tout ce que je viens d'apprendre ne ſert qu'à me la faire trouver plus aimable. Je pris la parole, & je le priai de m'écouter un moment: Je puis, lui dis-je, vous parler naturelle-

ment en preſence de M. le Comte, puiſqu'il eſt ſi fort de vos amis. Votre paſſion m'a parue mériter quelque indulgence, tant que j'ai ignoré les malheurs & les deſſeins de Donna Diana, mais je ne vous cacherai point que je commence à la regarder d'un autre œil. Il eſt queſtion ici d'une affaire des plus ſérieuſes. Vous l'aimez, dites-vous, & vous voulez en être aimé : mais vous ne ſentez pas qu'il ne s'agit de rien moins que de la rendre malheureuſe, en lui inſpirant une paſſion qui va déranger plus que jamais ſa fortune. Que deviendra-t-elle ſi elle s'attache aſſez à vous pour perdre le goût du Cloitre ? Qu'êtes-vous capable de faire pour elle ? Je ne m'explique pas davantage ; mais comptez, Monſieur, ajoûtai-je d'un ton ferme, que je ne ſouffrirai pas que pour ſatisfaire une folle paſſion vous

derangiez les ſages projets d'une fille qui a du mérite, & que vous la precipitiez peutêtre dans de nouveaux malheurs. Elle juge ſagement que dans l'état où eſt ſa fortune, le Cloître eſt l'unique parti qui lui reſte à choiſir. Si vous l'aimez, ne la traitez pas en ennemie, en vous oppoſant à ſon bonheur. Il eſt encore tems de remedier au mal; croiez-moi, renoncez au plaiſir de dîner aujourd'hui avec elle; & pour ne pas perdre celui d'être avec Monſieur le Comte, prions-le de venir dîner avec nous.

Il ſeroit difficile de repréſenter l'état où mon diſcours jetta le pauvre Marquis. Il me regarda quelque tems avec des yeux où la plus vive douleur étoit peinte. Vous voulez donc ma mort, me dit-il en croiſant les bras: Vous la voulez, je le vois bien, car c'eſt m'ôter la vie ſans

menagement que de me traiter avec tant de dureté. Hé bien, Monſieur, continua-t-il, il n'eſt pas difficile de vous contenter; arrachez-moi de cette maiſon, ôtez moi les moiens de voir Donna Diana, privez-moi de ſon affection, je vous jure que je ne ſurvivrai pas vingt-quatre heures à cette perte. Mais pourquoi vouloir me déſeſperer? qu'ai-je donc fait qui vous offenſe? Oui, j'aime Donna Diana, & j'en veux être aimé; mais en veux-je à ſon honneur, à ſa fortune, à ſa Religion? Si c'eſt abſolument ſon deſſein de s'enſevelir dans un Cloître, mon amour peut-il l'en empêcher? le ſien même l'arrêtera-t-il, s'il eſt auſſi vrai que vous le dites, que je ne ſuis capable de rien faire pour elle? Je vous ai déja declaré mes vûes, les voici encore, & le Ciel m'eſt témoin que je n'en ai point d'autres; ſup-

poſé que je ſois aſſez heureux pour être aimé, je découvrirai ma naiſſance à Donna Diana, & l'obéiſſance que je dois à mon pere; je lui promettrai une fidelité à tout e épreuve, je m'aſſurerai de la ſienne, juſqu'à ce que je puiſſe obtenir de mon pere le conſentement néceſſaire pour m'unir avec elle; ſi j'ai le malheur de me le voir refuſer je lui rendrai alors ſa foi, & ſans ſonger davantage à l'épouſer, je me contenterai de l'aimer toute ma vie. Elle ſera libre alors de ſe faire Religieuſe, & moi je deviendrai tout ce que le Ciel ordonnera. Que trouvez-vous donc dans ce projet, qui bleſſe l'honneur ou la raiſon? Soiez témoin ſi vous voulez de tous les entretiens que j'aurai avec elle, vous ſçavez que je n'ai rien de caché pour vous, & je n'ai pas deſſein d'ailleurs de lui dire jamais rien

qui ne puiſſe être approuvé de tout le monde.

Le Marquis ſe tut après cette longue harangue. Je ne pus m'empêcher de rire de la maniere dont il arrangeoit tout cela, & je lui dis en badinant que j'admirois ſon amoureuſe éloquence. Le Comte ſe joignit à lui pour me perſuader qu'il avoit raiſon. Enfin je me rendis après avoir fait valoir un peu ma bonté, & je me contentai de faire promettre au Marquis qu'il ne verroit jamais Donna Diana qu'avec moi, & qu'il me communiqueroit toûjours l'état de ſon cœur avec confiance. Nous ne fîmes plus que badiner juſqu'à l'arrivée de Donna Diana. Nous la vîmes entrer ſans en être apperçûs. Toutes les Graces ſembloient avoir conſpiré à la rendre aimable. Le Marquis me prioit avec tranſport de conſiderer ſon air

& ſa démarche ; oui, lui dis-je,

Illam, quidquid agit, quoquo veſtigia vertit,
Componit furtim ſubſequiturque decor.

Il fut charmé de la délicateſſe de ces deux Vers de Tibulle & les apprit auſſitôt par cœur. Après avoir laiſſé aux deux Dames quelque tems pour s'entretenir, le Comte nous prit par la main, & leur dit en nous introduiſant, que puiſqu'elles étoient ſes amies il falloit qu'elles fuſſent auſſi les amies de ſes amis, *Las amigas de los amigos* ; qu'il n'en avoit pas de plus chers que nous, & que nous étant trouvez ſi heureuſement chez lui, ſon deſſein étoit de nous faire dîner tous enſemble. Donna Diana rougit, la ſœur du Comte répondit qu'elle nous conſideroit trop pour s'en faire un ſcrupule. On ſe mit à ta-

ble un moment après. On devine auprès de qui le Marquis ſe trouva placé, l'amour lui marqua ſa chaiſe. Il parut au commencement du repas, d'une timidité qui me ſurprit. Le Comte lui en fit malignement un reproche, il ne ſe défendit qu'avec un ſoûpir. Donna Diana qui avoit parlé auſſi peu que lui juſqu'alors, s'apperçut que le reproche du Comte pouvoit tomber auſſi ſur elle; il eſt pardonnable de ſe taire, dit-elle, quand on mange avec appetit. Cela eſt vrai, reprit le Comte, mais il me ſemble que Monſieur le Marquis parle peu & mange encore moins. Il eſt auprès d'une belle perſonne qui lui rappelle le ſouvenir de quelque Dame de France, & ſon cœur eſt peutêtre à preſent bien au-delà des Pyrenées. Le Marquis ſe voiant un peu pouſſé fut obligé de répon-

: Il ſe plaignit de la malice du
ıte d'un air ſincere & affli-
ſe vous ai avoué plus d'une
, lui dit-il, que je n'ai jamais
aimé en France, & vous
ez que je n'en ſuis encore
que pour venir en Eſpagne ;
ı'eſt donc pas au-delà des
ınées que j'aime ; mais vous
ez rire, Monſieur le Comte,
vois bien que votre cœur
ılus tranquile que le mien.
s parlez en amant heureux,
ı mangez de même, & vous
omprenez pas qu'un amour
rtain, timide, & reſpectueux
ſe ôter la parole & l'appetit.
as ! j'envie votre ſort ; mais
gnez du moins le mien. Je
s plaindrois ſans doute, re-
ua le Comte, ſi je connoiſſois
peines : mais vous ne me per-
erez pas facilement qu'un
ıme auſſi aimable que vous
fait pour en ſouffrir beau-

coup. Que je ſerois heureux ! s'écria le Marquis, ſi la charmante perſonne que j'aime pouvoit emprunter vos yeux, & prendre de moi une ſi flatteuſe idée. Donna Eliſa lui dit en l'interrompant, qu'il oublioit qu'il étoit à table, & qu'elle lui conſeilloit de remettre à parler d'amour après que nous aurions bien dîné. La converſation tomba ſur autre choſe; le Comte nous propoſa en ſortant de table d'aller faire un tour de promenade au Jardin. J'offris la main à ſa ſœur. Le Marquis conduiſoit Donna Diana. Nous marchions à peu de diſtance; de ſorte qu'aiant entendu ſes premieres aſſurances de paſſion, j'en pris occaſion de demander à Donna Eliſa ſi elle s'étoit apperçue qu'il adoroit ſon amie? Elle me répondit en ſoûriant qu'il n'étoit pas aiſé de s'y méprendre. J'ai fait ce que j'ai

pu, lui dis-je, pour délivrer Donna Diana de cette importunité, mais vous ſçavez ce que c'eſt que l'amour quand il s'eſt ſaiſi du cœur d'un jeune homme. D'ailleurs il faut convenir que Donna Diana eſt pleine de charmes, & qu'elle mérite le plus ſincere attachement. Vous ne connoiſſez qu'une partie de ſon mérite, me dit Donna Eliſa. Elle ſçait que le Marquis l'aime, & ſa ſageſſe la rend plus retenue; mais ſi vous pouviez l'approfondir comme moi, & pénétrer tout ſon caractere, vous la regarderiez comme la premiere perſonne de ſon ſexe. Je meurs de chagrin lorſque je penſe à la cruelle réſolution qu'elle a priſe de ſe dérober au monde, & je crois qu'il n'y a rien que je ne fiſſe pour Monſieur le Marquis, ſi ſon amour étoit aſſez heureux pour nous la conſerver. Comment? inter-

rompis-je avec une apparence de ſurpriſe, elle veut renoncer au monde ? Parlons ſans déguiſement, reprit Donna Eliſa, vous ne l'ignorez point ; je le dis hier à mon frere, & je ſuis ſure qu'il vous l'a redit. Il aime trop Monſieur le Marquis pour lui cacher rien de ce qui l'intereſſe. Et le dîner d'aujourd'hui, ajoûta-t-elle en riant, croiez-vous que je ne voie pas fort bien dans quelle vûe tout cela s'eſt ménagé ? mais j'y contribue de bon cœur, non ſeulement par l'eſtime que j'ai pour Monſieur le Marquis de Roſemont, mais parce que je ſuis perſuadée qu'il n'y a qu'un merite comme le ſien qui puiſſe nous empêcher de perdre Donna Diana.

Après quelques autres diſcours nous nous apperçûmes que les deux jeunes amans s'étoient éloignez de nous, & qu'ils étoient

entrez dans un cabinet à l'extrémité du Jardin. Donna Eliſa me fit ſigne auſſitôt de la ſuivre, & nous étant avancez doucement nous nous plaçâmes aux deux côtez d'une petite fenêtre qui donnoit du jour au cabinet, & d'où nous pouvions entendre aiſément leur entretien. Je jugeai par les premieres paroles que j'entendis prononcer au Marquis, qu'il avoit tiré de ſa chere maîtreſſe un aveu de ſes ſentimens: mais en lui ouvrant ſon cœur, elle ne lui avoit point accordé d'autre conſolation que l'aſſurance d'être tendrement aimé. Conſtante dans le deſſein de quitter le monde, elle rejettoit toutes les offres qui pouvoient l'en détourner, & elle proteſtoit au Marquis qu'il ne devoit rien attendre d'elle au-delà de l'aveu qu'elle avoit fait, & qu'elle traitoit de foibleſſe. Il étoit à ſes pieds, un genouil en

terre. Quoi ! lui entendîmes nous dire, à dix-ſept ans comblée de tous les dons du Ciel, adorée du plus tendre amant du monde, vous irez vous enfermer dans une ſolitude, & vous priver de tous les plaiſirs que l'amour vous promet? Ah ! je compte pour rien la mort qu'une réſolution ſi cruelle va me cauſer ; je ne prétens pas vous inſpirer de la compaſſion pour mes peines, je ne vous en demande que pour vous-même. Je ſens ce qu'il m'en coûtera, interrompit-t-elle ; car après vous avoir avoué que je vous aime, je puis bien vous découvrir la crainte où je ſuis que la tendreſſe que j'ai pour vous ne faſſe mon ſupplice : mais je ne ſuis pas née pour être heureuſe ; mon cœur eſt accoûtumé à ſouffrir, & peu importe que ſes tourmens changent, & qu'il ſoit la victime de l'amour, après l'avoir été de la douleur.

Mais

Mais pourquoi m'avoir fait connoître que je vous ſuis cher, reprit le Marquis d'un ton de deſeſpoir, ſi vous êtiez réſolue de ne rien accorder à mon amour? quel barbare deſſein aviez-vous, de m'accabler, de me déchirer, de me rendre le plus miſerable de tous les hommes? Eſt-ce ainſi qu'on traite ce que l'on aime? Hélas! moi qui vous adore, que ne ferois-je pas pour vous épargner la peine la plus legere? regreterois je la vie pour une ſi belle cauſe, & ne la trouverois-je pas trop heureuſement emploiée?

Eh bien, repliqua-t-elle, prenez-en occaſion de me haïr. Votre haine ſerviroit bien mieux à mon repos que votre amour. Conſiderez-moi du moins par tous les endroits qui doivent exciter votre indifference: je ſuis une ingrate qui ne fais point aſſez pour

vous : je ſuis une fille ſans biens, ſans eſperances, inconnue en Eſpagne, & preſque ſans appui dans la maiſon même de mon Pere : ajoûtez-y que depuis mes plus tendres années mon triſte cœur eſt en proie à la douleur : Hélas ! lui ſied-t-il bien d'aimer ? Eſt-ce au malheureux jouet de la fortune à reſſentir les tendreſſes de l'amour ? Non, regardez-moi encore comme une inſenſible, qui vous ai trompé en vous diſant que je vous trouve aimable ; gueriſſez-vous, & laiſſez-moi fuir dans la ſolitude pour y cacher mes chagrins, mon amour, & tous mes malheurs.

Elle prononça ces paroles d'une maniere ſi touchante, que Donna Eliſa ne put retenir ſes larmes. Pour moi j'attendis avec impatience la réponſe du Marquis. Il fut quelque tems à la faire, comme s'il eut medité ce qu'il devoit

dire. Enfin, il reprit ainſi, d'un ton plus tranquile que je ne l'aurois cru : Si vous m'exhortez ſérieuſement à vous haïr, ou à ceſſer de vous aimer, il faut Mademoiſelle que vous aïiez une idée bien foible de ma paſſion, & je ſuis bien malheureux d'avoir réuſſi ſi mal à vous l'exprimer. Mais vous me rendez plus de juſtice ; mon déſeſpoir s'explique aſſez, & vous ſentez bien qu'il répond à mon amour. Souffrez donc que ſans m'arrêter à cette étrange propoſition, je détruiſe les obſtacles que vous oppoſez à votre tendreſſe & à la mienne. Vous tirez les uns de vos peines paſſées, & de la triſteſſe de votre cœur : Ah chere Diana ! il n'eſt que trop vrai que vous ne m'aimez point. Si vous aviez pour moi la moindre partie de cette inclination dont vous m'avez flatté, vous éprouveriez quelque change-

ment dans votre cœur, & la triſteſſe n'y tiendroit pas long-tems contre l'amour. Aimez-moi, je ne crains rien de votre triſteſſe quand vous commencerez à m'aimer : pour l'autre obſtacle, qui conſiſte dites-vous en ce que vous êtes ſans biens & ſans appui, plût au Ciel que votre tendreſſe me fût auſſi aſſurée qu'il eſt facile à lever ! Je vais vous découvrir, belle Diana, ce que j'ai tenu caché depuis mon départ de France. Je ſuis le fils unique de Monſieur le Duc de ... ce nom vous eſt ſans doute connu : mon Pere m'aime, il tient un des premiers rangs du Roiaume, il eſt extrémement riche, ainſi je puis vous offrir une fortune aſſez brillante pour reparer le défaut de la vôtre. Que mon cœur ſeroit content de pouvoir vous rendre heureuſe par la fortune & par l'amour !

Lorſque le Marquis eut prononcé le nom de Monſieur le Duc ſon Pere, Donna Eliſa en fut ſurpriſe. Comme elle connoiſſoit cette illuſtre Maiſon, elle me fit quelques reproches d'avoir laiſſé ſon frere & elle dans une ignorance qui les avoit empêchez de rendre ce qu'elle croioit devoir au Marquis. Elle ne me dit que deux mots, mais elle ne put le faire ſi bas que ſa voix ne fut entendue de Donna Diana. Cette belle perſonne ſortit auſſitôt, & nous aiant apperçus, elle ſe plaignit en rougiſſant de cette eſpece de trahiſon. Le Marquis fut lui-même un peu déconcerté. Donna Eliſa les prit tous deux par la main, & après avoir fait quelques civilitez au Marquis ſur ce qu'elle venoit d'apprendre, elle leur dit que puiſque c'étoit une faute commiſe, & que nous avions tout entendu, il ne falloit

plus qu'ils fiſſent myſtere de rien avec nous. Le Marquis en convint. Donna Diana ſe défendoit encore, & ſembloit regreter tout ce qu'elle avoit dit de trop paſſionné ou de trop obligeant. Hé, Mademoiſelle, interrompit le jeune amant, eſt-il poſſible que vous vous repentiez de m'avoir rendu pendant un moment le plus fortuné de tous les hommes ? Ne me l'avez-vous pas déja fait paier bien cher ce moment ſi heureux, en voulant détruire l'eſperance qu'un aveu charmant m'avoit fait concevoir ? Je prens Donna Eliſa & Monſieur de Renoncour à témoins de vos difficultez, & de mes raiſons. Si vous m'honorez de quelque bonté, ſouffrez qu'ils ſoient nos juges, ils nous ont entendus ; ou plûtôt jugez ſouverainement vous même de ma deſtinée, & faites-moi la grace de me dire ſi, lorſqu'ils nous ont inter-

rompus, mes dernieres paroles avoient fait quelque impreſſion ſur votre cœur. Nous rentrâmes tous quatre dans le cabinet ; & nous étant aſſis, Donna Diana prit la parole après avoir rêvé un moment.

Je ne prétends point cacher, nous dit-elle, que les belles qualitez de Monſieur le Marquis m'ont fait naître pour lui une très-vive eſtime. A quelque état que le Ciel me reſerve, je la conſerverai toute ma vie, & je me ferai un honneur d'avoir merité ſa tendreſſe. Mais quand je ne ſerois pas réſolue de prendre le parti de la retraite, & de ſurmonter tous les ſentimens de mon cœur, je vous avoue, Monſieur, continua-t-elle en s'adreſſant au Marquis, que la connoiſſance que vous m'avez donnée de votre rang & de votre naiſſance ſuffiroit pour me confirmer dans cet-

te réſolution. Je ſçais que cela eſt fort éloigné de vos eſperances, mais voici mes raiſons, que je vous prie d'écouter. J'avois cru juſqu'à preſent que je n'étois point capable d'aimer : la fauſſe tranquilité qui paroît dans mon humeur & ſur mon viſage ne m'empêchoit point de porter au fond de l'ame un continuel ſentiment de triſteſſe, cauſée par tous les accidens d'une vie malheureuſe, par la mort violente de ma Mere, & par l'état preſent de ma fortune. Allons nous cacher dans la ſolitude, me diſois-je, c'eſt le ſeul partage qui me reſte, je ne ſuis point faite pour le commerce des hommes. J'étois dans cette réſolution, & prête à l'executer, quand j'ai commencé à vous voir; elle n'a pas changé, mais je ne ſçais comment il m'eſt arrivé en vous voiant de laiſſer entrer dans mon cœur des ſentimens qu'il ne devoit

devoit jamais connoître. Je n'ai pas même eu la force de vous les déguiſer. Qu'on eſt foible quand on aime ! Je vous avoue encore qu'il n'y avoit que vous qui puſſiez me rendre ſenſible ; & de quelque maniere que le Ciel diſpoſe de moi, je ſens bien que vous me ſerez toûjours cher. Cependant malgré cet aveu qui marque tant de foibleſſe, je ſuis aſſez forte pour vous dire que mes premieres raiſons font encore plus d'impreſſion ſur moi que toute ma tendreſſe. Je vois ce que je perds en vous abandonnant, & je ne laiſſe pas d'être perſuadée que l'interêt de mon repos demande ce ſacrifice. Vous avez cru répondre à mes difficultez en m'apprenant ce que vous êtes né, & les grandeurs que votre naiſſance vous met en état de m'offrir : mais c'eſt au contraire ce qui met le ſceau à ma réſolution. Je

ne ſçais point me flatter: un peu de beauté, & quelques foibles agrémens ne reparent point ce qui me manque du côté de la fortune. Le fils unique de Monſieur le Duc de.... n'eſt pas fait pour Diana de Velez; & quand Monſieur votre Pere fermeroit les yeux ſur cette inégalité, ce que je crois impoſſible, je ſçais ce que ma gloire & ma tendreſſe même demandent de moi; je ne troublerai point le cours de votre fortune, & les grandes alliances auſquelles votre naiſſance vous appelle. Adieu, Monſieur, ajoûta-t-elle en ſe levant, & en tachant de cacher quelques larmes qui lui échappoient; ne me voiez plus, vous n'en ſeriez pas plus heureux, & vous ne feriez qu'augmenter mes peines & précipiter le moment de ma retraite.

Le Marquis ſe jetta à ſes genoux pour l'arrêter; Donna Eliſa fit

auſſi ſes efforts pour l'engager à écouter quelques paroles ; elle ne fit attention à rien, & ſortant du cabinet elle reprit ſeule le chemin des appartemens. Donna Eliſa fut obligée de la ſuivre, après avoir dit au Marquis quelques mots de conſolation. Elle nous renvoia auſſitôt le Comte, qui s'étoit retiré exprès pour laiſſer plus de liberté à ſon ami. Il reconnut ſans peine à ſon air penſif & affligé qu'il étoit maltraité par l'amour. Il le pria de lui communiquer ſes peines. Le Marquis lui fit en ſoûpirant le recit de ce qui s'étoit paſſé ; il fit mille plaintes ameres de la réſolution de Donna Diana, il exagera ſa dureté, il la traita de cruelle & d'inhumaine, & après s'être épuiſé en ſoûpirs & en reproches, il en revint à confeſſer que c'étoit la plus aimable perſonne que le Ciel eut formée, & qu'il ne l'avoit

jamais trouvée ſi belle, ſi ingenieuſe, ſi charmante, que dans le moment même qu'elle l'avoit deſeſperé par ſes rigueurs. J'obſervois en ſilence toutes ſes agitations. J'étois bien aiſe de lui laiſſer eſſuier les tourmens de cette fâcheuſe journée, & de l'abandonner en quelque ſorte à ſon propre cœur, pour eſſaier enſuite de le dégoûter de l'amour en lui repreſentant ſes amertumes, telles qu'il les auroit éprouvées. C'eſt peut-être le plus ſûr remede contre cette fatale paſſion. On la trouve trop belle & trop flatteuſe quand on la conſidere de loin. Elle ne promet rien qui n'excite des deſirs, & qui ne faſſe naître des eſperances de bonheur; mais quand on en vient à l'experience, & qu'après avoir mis en ligne de compte les tourmens & les chagrins qu'elle fait ſentir, on vient après cela à compter ſes plaiſirs;

on en trouve quelquefois ſi peu, qu'on ſe détrompe ſans peine de la fauſſe opinion qu'on s'en étoit formée.

Le Comte qui aimoit le Marquis comme on aime une maîtreſſe, lui propoſa toutes les reſſources qu'il put s'imaginer pour faire réuſſir ſon amour ou pour l'en guérir. Voiant qu'il n'écoutoit rien pour ſa guériſon, il ſe tourna tout entier de l'autre côté ; le premier moien qu'il lui offrit de ſe ſatisfaire, fut d'aller ſecretement dans un cabinet qui étoit voiſin de la chambre de Donna Eliſa, pour y entendre les diſcours des deux Demoiſelles, & juger par ceux de Donna Diana de la véritable diſpoſition de ſon cœur. Cette offre fut acceptée avidement. Nous montâmes au cabinet par un eſcalier derobé. La porte qui communiquoit à la chambre étoit vitrée, & couver-

te d'un rideau. Nous nous en approchâmes après avoir eu la précaution de fermer doucement la fenêtre du cabinet ; de sorte qu'étant dans l'obscurité nous pouvions voir au travers du rideau & des vitres jusqu'aux moindres mouvemens des deux Demoiselles, & nous assurer que nous n'étions point apperçûs. Donna Diana avoit le coude appuié sur une table, & de la même main elle tenoit un mouchoir contre ses yeux, apparemment pour essuier ses larmes. Donna Elisa étoit assise auprès d'elle, & tenoit son autre main dans les siennes. Ce spectacle étoit touchant. On peut juger s'il parut tel au Marquis. La premiere que nous entendîmes distinctement, fut Donna Elisa. Je vois un parti, disoit-elle, qui peut vous rendre tranquille, du moins pour quelque tems : souffrez la ten-

dreſſe du Marquis, & livrez-vous à la vôtre, juſqu'à ce qu'il quitte l'Eſpagne & qu'il retourne chez ſon pere. Si ſa paſſion eſt auſſi ſincere qu'elle paroît, il ne manquera point alors de remuer ciel & terre pour obtenir de vous épouſer. S'il l'obtient, vous êtes heureuſe; ſi ſon Pere ſe montre inflexible, vous aurez du moins trouvé de la douceur à paſſer quelque tems dans cette eſperance, & vous ſerez toujours libre de vous arrêter au parti que vous voulez prendre dès aujourd'hui. C'eſt une belle chimere dont vous me flattez, répondit Donna Diana; me perſuaderez-vous qu'une perſonne du rang de Monſieur le Duc de...: conſente jamais à me voir l'épouſe de ſon fils? Une infortunée comme moi, qui n'aurai à ſes yeux pour tout merite, que ma tendreſſe, & la paſſion d'un jeune homme de dix-huit

ans? Comment voulez-vous c
une eſperance ſi folle puiſſe
vir à me rendre tranquille?
puis, ne vous ai-je pas dit qu'
conſentiroit en vain? je ne
point faite comme le comm
des femmes, je ne veux pas
voir ma fortune à l'amour. Il
droit que le Marquis me fît le
crifice de la ſienne; & quoi
ce fût la plus grande marqu
tendreſſe qu'il pût me donn
je ne ſerois point heureuſe
jouiſſant d'un bonheur qui
coûteroit ſi cher.

Mais, reprit Donna Eliſa,
riez-vous la premiere fen
dont un amant auroit fait la
tune? N'eſt-ce pas une choſe
nous voions arriver tous les jo
D'ailleurs la diſtance eſt-
donc ſi grande entre vous
Marquis? Si vous êtes ſans bi
vous avez de la naiſſance. Et c
ptez-vous pour rien les cha

de la jeuneſſe & de la beauté ? Vous auriez trop d'avantage ſur le Marquis, ſi avec tant d'attraits & de merite vous êtiez auſſi riche que lui. Ne faut-il pas qu'il paie de quelque choſe le bonheur d'être aimé de vous ? Croiez-moi, un amant riche doit être aſſez content de ſes richeſſes, lorſqu'elles ſervent à lui aſſurer la poſſeſſion d'une femme aimable ; & s'il eſt honnête homme, il doit ſentir que ce qu'il donne ne vaut pas ce qu'il obtient. Non, non, repliqua Donna Diana en ſoûpirant, vos raiſons ne me perſuadent point. Je vois trop ce que j'aurois à craindre en ſuivant le penchant de mon cœur. C'en eſt fait, je le ſurmonterai, quoi qu'il m'en coûte ; & puiſqu'il faut que je ſois malheureuſe, j'aime mieux l'être en me faiſant cette violence, qu'en m'expoſant à des peines dont le remede ſeroit en-

core plus difficile. Je ne conçois point quelles seroient ces peines, interrompit Elisa. Ah ! vous ne les concevez point, répondit la tendre Diana : Un jeune homme aussi vif que le Marquis, est-il capable d'aimer longtems ? Je veux croire que sa passion est sincere aujourd'hui, peut-être est-ce la premiere occasion qu'il ait eu d'aimer ; mais quelle apparence qu'il puisse être constant ? Supposons qu'il m'épouse, & que son Pere y consente ; sa passion s'affoiblira, il sentira qu'il aura trop fait pour moi, il me traitera avec indifference, & peut-être avec mépris ; & moi qui sçais à quel point je suis touchée, moi qui ne continuerai à le voir que pour l'aimer de plus en plus, je périrai de douleur, & je n'aurai plus que la mort pour finir mon désespoir.

Comme elle finissoit ces mots, le Marquis qui ne se possedoit

plus, ouvrit bruſquement la porte du cabinet, & ſans faire attention que ſon amante, ou du moins Donna Eliſa pouvoit être choquée de la liberté que nous avions priſe de les écouter, il fut ſe jetter à leurs genoux, & leur demanda en grace d'entendre ce qu'il avoit à leur dire. J'aurois peine à rapporter ſon diſcours, quoique j'aie toûjours eu ſoin dans nos voiages d'écrire le ſoir ce qui nous étoit arrivé d'intereſſant pendant le jour. Jamais l'amour ne s'exprima avec plus de grace & d'éloquence, ni d'une maniere plus tendre & plus touchante. Donna Diana n'y put reſiſter. Elle n'eut pas même la force de l'empêcher de prendre ſa main, qu'il tint plus d'une demie heure dans les ſiennes. Enfin la paix ſe fit, & l'on convint de s'aimer éternellement. Le Marquis promit de faire partir ſon Valet

de chambre pour aller à Paris faire part de tout à Monſieur le Duc, & le prier de conſentir à ſon bonheur. Il aſſura ſon amante qu'il en étoit trop aimé pour appréhender qu'il s'y oppoſât, ſurtout lorſqu'il lui feroit entendre que ſa vie même en dépendoit. Il tira parole de moi, que je joindrois une Lettre à la ſienne, pour rendre témoignage du merite & de la condition de Donna Diana. Je ne voulus point lui refuſer cette ſatisfaction, ſçachant de quelle maniere je m'y prendrois pour écrire. Nous paſſâmes encore une heure chez le Comte de Mancenez. Nous convînmes avec Donna Diana que nous l'y verrions tous les jours après-midi, & qu'elle s'y rendroit un peu plûtôt qu'elle n'avoit accoûtumée, afin que nous pûſſions nous entretenir avant l'arrivée des Dames qui venoient or-

dinairement paſſer l'après-dîner avec Donna Eliſa.

Le Marquis étoit ſi content de ſa bonne fortune, & ſi impatient de faire partir le Brun ſon Valet de chambre, qu'il vouloit retourner droit à notre logis, & finir d'affaires le jour même. Je le fis ſouvenir que nous avions promis la veille une viſite à Monſieur le Marquis de Leide, & que c'étoit le tems de la rendre. Il me ſuivit avec aſſez de peine. Nous ne le trouvâmes point à ſon Hôtel, mais comme nous en ſortions, nous vîmes paſſer Monſieur le Duc de Saint-Aignan Ambaſſadeur de France, qui revenoit de la campagne dans ſon caroſſe. Il nous apperçut, & nous fit l'honneur de nous ſaluer, ce qui me fit prendre la réſolution d'aller ſur le champ lui rendre nos devoirs. Il nous reçut avec beaucoup de civilité. L'intrigue

amoureuſe du Marquis fut la ſeule raiſon qui m'empêcha de nous faire connoître. Je pris le parti d'attendre qu'il fût dans une ſituation un peu plus tranquille. Nous allâmes voir de là Dom Juan de Paſtrino à qui nous devions cette viſite. Je remarquai dans la reception qu'il nous fit un air contraint, dont je ne pus ce jour-là deviner la cauſe. Nous ne la connûmes que trop quelque tems après. Nôtre derniere viſite fut chez Monſieur le Duc de Montalto, qui nous retint à ſouper. On y parla de cent choſes differentes dont je n'ai pas envie de groſſir ces Memoires.

Il fallut ceder aux inſtances du Marquis, lorſque nous fumes retournez chez Dom Porterra. Il voulut écrire à Monſieur le Duc avant que de ſe mettre au lit ; j'écrivis auſſi, & nous avertîmes le Brun de ſe diſpoſer à partir le

lendemain pour Paris. Ma Lettre n'étoit qu'un recit de ce qui nous étoit arrivé depuis que nous étions en Eſpagne. J'expoſois la paſſion du Marquis, ſon origine, ſes circonſtances, ſes excès, l'inutilité de mes ſoins pour l'empêcher de naître ou pour l'arrêter, & ſans déguiſer la mauvaiſe fortune de Donna Diana, je faiſois le portait de ſes charmes d'une maniere qui ſatisfit le Marquis. Dans le fond il étoit impoſſible de louer trop cette aimable fille, & difficile de la louer aſſez. Je finiſſois en priant Monſieur le Duc de nous faire connoître ſes volontez. Je crois, lui diſois-je, que dans l'état où eſt le Marquis, il faut du moins le traiter avec indulgence, & lui laiſſer eſperer quelque choſe. On ne le ramenera point par la rigueur. Le tems, l'abſence, & votre bonté contribueront à le guérir. Je ne

lûs point ces dernieres lignes au jeune amant.

Pour lui, ſon cœur ſe montroit tout entier dans ſa Lettre. Elle étoit courte, mais d'une vivacité qui répondoit à ſon caractere. On ne ſera pas fâché de la voir ici.

» Un fils dans la ſituation où je » me trouve craindroit tout de » la ſeverité d'un autre Pere. Mais » je ſçais le fonds que je dois faire » ſur l'indulgence du mien; & ſi le » reſpect & l'attachement que j'ai » pour lui n'ont point de bornes, » je lui dois bien ces ſentimens, » puiſque ſa tendreſſe & ſa bonté » n'en ont jamais eu pour moi. » Un Pere ſi aimable voudroit-il » la mort d'un fils ſi reſpectueux? » Oui, Monſeigneur, ma vie dé- » pend d'un mot de votre main. » J'aime avec plus de paſſion qu'... » on n'a jamais aimé. Monſieur » de Renoncour vous dira ſi le

Ciel

Ciel fit jamais rien de plus char- «
mant que ce que j'aime. Je me «
ette de cœur à vos genoux, «
our vous conjurer d'approu- «
er mon amour. A quel deſeſ- «
oir me livrez-vous, ſi vous ne «
n'écoutez-pas ? Le premier «
Courrier d'Eſpagne vous ap- «
rendroit la nouvelle de ma «
nort. J'ouvrirai en tremblant «
a réponſe dont vous m'hono- «
erez. Si j'ai le malheur de la «
rouver contraire à mes eſpe- «
ances, ce ſera en me perçant «
e cœur, que je vous prouverai «
'obéiſſance & le reſpect avec «
equel je ſuis, &c. «

Je lui dis en riant, lorſqu'il n'eut lû ſa Lettre, qu'il y avoit un peu de folie dans ſa paſſion, & qu'on ne parloit pas à tout moment de ſe donner la mort quand on avoit la raiſon bien ſaine. Que voulez-vous ? me répondit-il ; je ne ſuis plus à moi : mon ame ne

m'eſt pas plus neceſſaire pour vivre que la chere Diana. On ne connoît la force de l'amour qu'au moment qu'on l'éprouve: Et vous cher Papa, ajoûta-t-il, qui êtes ſi prodigue de morale, ne vous ai-je pas entendu dire dans l'Abbaïe de ... que vous vous ſeriez ôté mille fois la vie après la perte de votre épouſe, ſi vos amis n'euſſent retenu vos mains ? Je n'ai garde de vouloir être plus ſage que vous. Vous êtes un malin, lui dis-je après l'avoir embraſſé, qui me reprochez mes foibleſſes pour autoriſer les vôtres. Je ne croiois pas que vous vous ſouvinſſiez de ce que je racontai il y a trois mois à Monſieur le Duc, & je vois bien que c'eſt ce ſouvenir qui vous a fait compter ſur mon indulgence. Sçachez néanmoins qu'il faut mettre beaucoup de difference entre le juſte regret que cauſe la perte

d'une chere épouſe, & le déſeſpoir où vous dites que votre paſſion eſt capable de vous faire tomber. L'un pourroit être fort pardonnable, tandis que l'autre ne le ſeroit guéres. Tous les excès ſont des vices : mais s'il y a quelque choſe qui puiſſe les juſtifier, c'eſt l'innocence de leur cauſe. Or un attachement tel que le votre ceſſeroit d'être innocent, s'il s'écartoit le moins du monde des bornes de la raiſon. Voiez donc maintenant, ajoutai-je, comment il faut juger de mes excès paſſez, & de ceux dont vous vous croiez capable aujourd'hui. Les miens pouvoient être excuſez en quelque ſorte par la nature de mon affection, qui n'avoit rien que de legitime ; au lieu que les vôtres feroient connoître clairement que votre paſſion eſt criminelle, parce qu'el-

le n'en doit produire aucuns tant qu'elle ſe conſervera pure & innocente.

SUITE DES MEMOIRES DU MARQUIS DE ***

LIVRE TROISIEME.

LE départ de le Brun rendit le Marquis aſſez tranquile. J'eſperois l'être auſſi, du moins juſqu'à ſon retour. Nos exercices du matin ſe firent pendant quelque tems avec beaucoup d'ordre & d'application. Nous allions preſque immediatement après le dîner chez

le Comte de Mancenez, où nous paſſions une heure ou deux avec Donna Diana, & Donna Eliſa. Lorſqu'il leur venoit compagnie, nous les quittions ſans nous laiſſer voir, & nous paſſions le reſte du jour en viſites, ou en parties de promenades & de plaiſir. Nous eumes l'honneur de ſaluer le Roi, à la ſuite de Monſieur l'Ambaſſadeur, & quelque tems après celui de baiſer la main de la Reine avec les Seigneurs & les Dames, le jour de ſa naiſſance : On quitta le deuil ce jour-là, & toute la Cour le paſſa en rejouiſſances. Le Marquis de Leide, le Duc de Mantalto, Dom Antonio del Valle, Lieutenant Géneral, & Gouverneur de Sarragoſſe, le Marquis de Grimaldo même, & quantité d'autres Seigneurs, nous combloient de civilitez & d'amitiez, quoiqu'ils ne connûſſent le Marquis que ſur le pied d'un Gen-

tilhomme de diſtinction. En un mot nous étions contens de Madrid & de la Cour d'Eſpagne, lorſqu'une bizarre avanture nous précipita dans mille chagrins. Je ſuis obligé de reprendre la choſe d'un peu plus haut.

Quelques jours après le départ de le Brun, nous ſortions ſur les ſept heures du ſoir de chez Monſieur le Duc de Saint-Aignan où nous avions paſſé l'après-midi au jeu. Nous fumes rencontrez dans la rue par un jeune homme aſſez mal vêtu qui reconnut le Marquis & qui le ſalua par ſon veritable nom. Le Marquis ſe remit auſſi ſon viſage & ſe ſouvint de l'avoir vû au College où ils avoient été compagnons d'école. Hé bon jour mon pauvre Briſſant, lui dit-il, que faites-vous donc à Madrid? vous voilà dans un triſte état. Briſſant répondit que nous ne voïions

qu'une partie de ſa miſere ; qu'il étoit ſans un ſou, & qu'il ne faiſoit qu'arriver à Madrid dans l'eſperance d'y trouver quelque Seigneur François qui le voulût prendre à ſon ſervice pour retourner en France avec lui. Le Marquis n'avoit que Deſchamps pour le ſervir dans l'abſence de ſon Valet de chambre ; il m'expliqua en deux mots ce que c'étoit que Briſſant, & me pria de trouver bon qu'il le prît avec nous. J'y conſentis volontiers. Il nous ſuivit à notre logis, où nous retournâmes ſur le champ à cauſe de lui. Nous le fîmes revêtir d'un habit de le Brun, en attendant qu'on pût l'habiller de neuf. Il mangea comme un homme affamé, & lorſqu'il fut un peu remis de ſes fatigues, il vint nous rejoindre dans notre chambre où nous étions à ſouper. Le Marquis m'avoit raconté pendant

dant ce tems là, que quoique Briſſant fût plus âgé que lui de cinq ou ſix années, ils avoient étudié cinq ans dans les mêmes Claſſes; qu'il s'y étoit toûjours diſtingué par ſon eſprit, qu'il paſſoit même pour être d'une honnête famille, & qu'il étoit ſurprenant que nous l'euſſions trouvé en ſi mauvais ordre. Je jugeai moi-même à ſa figure, en le voiant un peu mieux mis, qu'il avoit eu de l'éducation & qu'il ne manquoit point de ſçavoir-faire. Il étoit de belle taille; le teint fort bazané, mais l'air délié, & même un peu effronté. Briſſant, lui dit le Marquis, je vous conſtitue mon Valet de chambre juſqu'au retour de le Brun; mais je veux ſçavoir auparavant par quelle avanture je vous ai trouvé ſi mal équipé dans ce païs-ci. Il nous raconta ainſi ſon hiſtoire.

Un peu de libertinage, & le deſir de connoître les voiſins de la France, m'engagerent à quitter Paris il y a ſept ou huit mois. J'appris que le Marquis de Durazzo Envoié extraordinaire de la République de Genes, avoit reçû à Verſailles ſon Audience de Congé, & qu'il ſe préparoit à partir; cette occaſion me parut favorable. Je volai mille écus à mon pere pour les frais de mon voiage, & m'étant mis fort proprement j'allai voir le Marquis de Durazzo, & je le priai de trouver bon que j'euſſe l'honneur de lui tenir compagnie juſqu'à Genes. Il me prit pour un jeune Gentilhomme qui étoit dans le deſſein de voiager, & ſa réponſe fut telle que je la deſirois. Nous partîmes. J'avois pris à Paris un Valet que le hazard m'avoit préſenté. C'étoit un Italien de bonne mine, nommé Andredi, qui

s'étoit trouvé à la porte du Marquis de Durazzo lorſque j'en ſortois, & qui apprenant que j'allois faire le voiage d'Italie s'étoit offert à mon ſervice. Il ſçavoit parfaitement les fortifications, & il deſſinoit admirablement. Mais quoique ces talens pûſſent l'aider à vivre, il ſe trouvoit obligé, comme j'ai ſçu depuis, à quitter Paris pour éviter la juſtice avec laquelle il s'étoit mis fort mal. On ne l'eût pas pris d'ailleurs pour un fripon ni pour un valet, tant il copioit naturellement l'homme d'honneur & de probité. Nous arrivâmes à Genes. J'y voulus ſoûtenir l'air de qualité que j'avois pris ſur la route; ma bourſe s'épuiſa en peu de tems. Andredi qui avoit plus d'experience que moi s'apperçut que mon humeur devenoit triſte; & comme il vit diminuer ma dépenſe, il comprit aiſément la cau-

ſe de mon mal. Il m'en fit
noître quelque choſe. Je n'
rois pas ſon adreſſe ; & j
content de ſon affection ; je
le parti de lui découvrir
ment mon embarras. Il m
manda d'abord s'il ne me r
abſolument rien. Environ
quante écus, lui dis je, m
dois davantage. Vos dette
prit-il, ſont une bagatelle.
tons Genes. Il n'eſt pas
d'avertir vos créanciers.
eſt menacée par les Turcs,
Chevaliers s'y rendent de t
parts, allons profiter du tr
& tâcher d'y faire quelque
Je lui repréſentai qu'étant
argent je n'aurois pas l'eff
rie de me mêler parmi de
ſonnes de qualité qui s'app
vroient bientôt de notre d
Il me dit là-deſſus que s'il
prehendoit de me déplaire,
propoſeroit un autre part

l'aiant preſſé de continuer, il m'aſſura que ſi je voulois lui remettre ce qui me reſtoit d'argent & lui prêter mes habits qui convenoient à peu près à ſa taille, il s'engageoit à me conduire à Malte ſans péril, & à m'y faire ſubſiſter ſans peine. Après quelque incertitude j'acceptai la propoſition par neceſſité. Nous changeâmes ainſi de condition, & je devins le Valet après avoir été le Maître. Andredi menagea adroitement notre fuite & notre embarquement. Nous abordâmes heureuſement à Malte. On s'y croioit à la veille d'être attaqué par les Turcs, ce qui faiſoit faire exactement la garde au port. Nous fumes interrogez ſur le deſſein qui nous amenoit. Andredi demanda qu'on nous conduiſiſt au grand Maître qui s'appelloit Dom Perellos de Roccafoul. J'admirai la hardieſſe avec

laquelle il lui déclara qu'il étoit Ingenieur, & qu'il s'étoit fait quelque réputation dans cet art ; qu'aiant appris le péril où Malte étoit d'être attaquée, il venoit offrir ſes ſervices à la Religion. Le Grand Maître le remercia de ſa bonne volonté, il lui parla de fortification ; & l'aiant trouvé fort intelligent, il ordonna que nous fuſſions traitez avec diſtinction. Quelques Chevaliers furent nommez pour nous montrer les nouveaux Ouvrages qu'on avoit faits autour de la Ville, ſurtout à la Valette où l'on avoit beaucoup travaillé : Andredi raiſonna ſur tout ce qu'il vit avec une capacité qui le fit admirer ; il montra quelques endroits foibles, il donna de bons avis pour les réparer : on agréa ſes ſervices, & on lui promit qu'il ſeroit content de la reconnoiſſance de l'Ordre. Nous formions tous

deux mille projets flateurs, fondez ſur l'eſtime du Grand Maître & des Chevaliers. Un jour qu'Andredi rentroit au ſoir dans l'endroit où nous étions logez, je lui trouvai un air de fraieur qui m'épouvanta. Nous ſommes perdus, me dit-il, il faut quitter Malte ſans nous arrêter un moment; je viens d'appercevoir un Chevalier que j'ai ſervi autrefois en qualité de Valet de chambre, & à qui je volai ſa montre & tout ſon argent. C'eſt fait de moi s'il me reconnoît. Son diſcours me fit pâlir. Nous ſortîmes de la Ville le ſoir même, & nous cherchâmes quelque vaiſſeau prêt à partir. Il s'en trouva heureuſement un qui alloit mettre à la voile pour tranſporter quelques marchandiſes à Napoli de Romanie, Capitale de la Morée. Nous y fumes reçûs pour peu de choſes. Andredi s'apperçut ſur la

route que le Capitaine Marchand étoit un homme brutal, dont les manieres dures faiſoient ſouvent murmurer l'équipage. Il forma là-deſſus un deſſein digne de lui. Ce fut de gagner les Matelots pour ſe rendre maître du Vaiſſeau, en leur promettant de leur abandonner une partie des marchandiſes. Il réuſſit plus promptement qu'il n'eſperoit, & lorſqu'il ſe crut aſſuré d'eux, il poignarda en plein jour le Capitaine & jetta ſon corps dans la mer. Nous allâmes debarquer dans un petit Bourg aſſez deſert, ſur la côte de la Morée. Le partage des marchandiſes ſe fit de bonne foi. Andredi propoſa enſuite aux Matelots de ſe remettre en mer, pour achever de s'enrichir en pillant. Tous y conſentirent. Il nous fit prendre le chemin de Raguſe, d'où il étoit, dans le deſſein d'y vendre nos marchandiſes, & d'y

mettre le Vaiſſeau en état d'attaquer & de ſe défendre. Tout cela fut executé heureuſement. Nous commençâmes à mener la plus malheureuſe vie du monde. Andredi connoiſſoit les côtes ; nous deſcendions la nuit au nombre de vingt-quatre, bien armez, & reſolus à tout évenement ; nous allions frapper doucement à la porte d'une maiſon qui nous paroiſſoit accommodée ; Andredi parloit ſeul & trouvoit toûjours quelque moien de ſe faire ouvrir. Nous ne prenions que l'argent, ſoit monnoié, ſoit en vaiſſelle : lorſqu'une maiſon étoit pillée, Andredi y laiſſoit trois hommes pour empêcher le bruit ou la réſiſtance, & nous en allions faire autant à cinq ou ſix autres. Nous amaſſâmes ainſi dans l'eſpace d'un mois plus de cinq cens mille livres, ſans compter une infinité de cuilleres, four-

ce qui me faiſoit craindre pour le ſuccès de mon deſſein. Mais le Ciel qui vouloit ſauver l'honneur de cette infortunée Demoiſelle, permit que le vent nous jetta en peu d'heures ſur la côte de l'Iſle de Corſe, au deſſous d'une Ville appellée la Baſtide, le rivage étoit commode. On convint de prendre terre, & les environs aiant parus deſerts, Andredi fut le premier qui nous conſeilla de paſſer la nuit dans un petit Bois qui étoit à cent pas de la mer. Nous y portâmes des vivres. L'endroit fut trouvé ſi riant, qu'on aſſigna le lendemain pour la fête du mariage. Dès le ſoir même on commença les réjouiſſances, & dans le tems que j'excitois mes camarades à boire, je me menageois adroitement pour me conſerver la tête libre. On s'endormit bien avant dans la nuit. Andredi avoit fait accommoder

une eſpece de lit pour la Demoiſelle, en lui diſant galamment qu'il l'occuperoit le lendemain avec elle, & qu'il avoit trop ſouffert depuis deux jours. Ses manieres n'étoient pas toujours d'un Corſaire, & à la reſerve de quelques libertez qu'elle étoit contrainte de ſouffrir quelquefois, il la traitoit fort reſpectueuſement. Je me gliſſai doucement auprès d'elle, lorſque je crus tous mes Compagnons endormis; je lui pris la main; ce qui ne l'effraia point, parce qu'elle m'attendoit. Elle ſe leva ſans bruit. Nous nous enfonçâmes dans le Bois, du côté oppoſé à la mer, dans la crainte d'être entendus de la ſentinelle, qui n'étoit qu'à trente ou quarante pas de nous. Le bois n'étoit pas épais, & nous en ſortîmes heureuſement, après avoir marché environ un quart d'heure. Je la preſſois ſans ceſſe d'avancer. Nous re-

prîmes ſur la gauche au long de la mer, parce que j'avois entendu dire à quelques-uns de nos gens, que la Baſtide étoit de ce côté-là, & que nous n'en étions éloignez que de quatre ou cinq lieues. A peine en eumes-nous fait une, que la Demoiſelle, qui avoit marché juſqu'alors avec courage, me dit qu'elle n'en pouvoit plus, & qu'il lui étoit impoſſible d'avancer. Il faut ſe faire effort, lui dis-je, nous ſommes expoſez à être pourſuivis, & il n'y auroit pas de ſûreté à s'arrêter ici. Helas! me répondit elle, ôtez-moi donc la vie, car je n'ai plus la force de faire un ſeul pas. Elle s'aſſit à terre, & elle trembloit d'une maniere à inſpirer la compaſſion. Je remarquai, malgré la nuit, qu'elle étoit ſans ſouliers. Andredi les lui avoit fait ôter en la faiſant coucher, & la crainte de l'éveiller l'avoit empêchée de les reprendre en ſe le-

vant. Je lui dis qu'il falloit qu'elle eût extrémement souffert en marchant dans cet état par des chemins difficiles ; elle m'assura qu'elle avoit senti des douleurs inexprimables, & qu'elle croioit avoir les pieds tout en sang. Enfin comme il étoit dangereux de demeurer là plus longtems, je lui proposai de se mettre sur mes épaules, & je la portai ainsi l'espace de plus d'une lieue. Je commençois moi-même à perdre les forces. Je lui demandai si elle ne pourroit pas me soulager un peu, en marchant quelque-tems à pied. M'aiant répondu qu'elle croioit le pouvoir, je lui fis mettre mes souliers, & je marchai moi-même pieds nuds, la tenant par dessous le bras pour la soutenir. Le jour commençoit à paroître : nous apperçûmes quelques maisons qui avoient l'apparence d'un village ; nous en prîmes le che-

min pour y trouver du ſecours. Il étoit trop tard pour ma pauvre compagne. Elle ſe laiſſa tomber tout d'un coup, & comme je voulois la relever pour la reprendre ſur mes épaules, elle me dit qu'elle ſe mouroit, & qu'elle n'eſperoit pas pouvoir aller plus loin. Hé Mademoiſelle, lui dis-je, prenez courage, il n'y a plus cinq cens pas; je perdrai la vie plûtôt que de vous abandonner. Je ſuis morte, me répondit-elle d'une voix foible: Voilà une mort bien cruelle. Helas! qu'ai-je fait au Ciel pour en être traitée avec tant de rigueur? O mon Dieu! aiez du moins pitié de mon ame. Je la pris par la main, qu'elle ſerra comme pour me remercier de mes ſervices, & elle expira un moment après. Je me ſentis ſi touché & ſi affoibli, que je crus être auſſi à ma derniere heure: mais la fraicheur du matin, & quelques mo-

mens de repos, m'aiant un peu remis, je me chargeai du corps, & je le portai juſqu'au Village, où je donnai quelque argent au Curé pour le faire enterrer. Quoique je n'euſſe pû emporter toute ma part du butin qui étoit ſur le Vaiſſeau dans des coffres communs, j'avois ſur moi vingt ducats qui me furent d'un grand ſecours. On m'apprit que je n'avois plus que trois lieues juſqu'à la Baſtide. Je m'y fis conduire ſur un Mulet par un Paiïſan. J'y arrivai à dix heures du matin. Cette ville eſt la Capitale de l'Iſle de Corſe. Il y a un Gouverneur pour la Republique de Genes à qui elle appartient. J'y demeurai quelques jours pour me repoſer, & pour attendre le départ de quelque vaiſſeau. Le premier qui mit à la voile fut un Bâtiment Majorquain chargé de marchandiſes pour Palma. Je profitai de l'occa-

sion de peur d'être obligé d'attendre plus longtems. J'étois bien aise de voir l'Espagne, assuré de retourner ensuite aisément en France. Nôtre navigation fut courte & heureuse ; mais nous étant avancez sans précaution vers Palma, nous tombâmes dans la flotte du Chevalier d'Hasfeld, qui étoit parti de Barcelone pour aller soûmettre cette Ville au Roi d'Espagne. Elle tenoit encore pour l'Archiduc Charles d'Autriche. On saisit notre vaisseau, & l'on nous obligea de suivre sa flotte. Le Chevalier d'Hasfeld avoit dessein d'abord de faire la descente sur une plage du côté de Palma, où les rebelles s'étoient retranchez ; mais le vent étant devenu contraire, on tourna vers le Nord. Le Comte de Leschereine Maréchal de Camp, eut ordre d'aller reconnoître la côte & les hauteurs, & sur le rapport qu'il

fit que les ennemis ne paroiſſoient point, le débarquement commença à cinq heures du ſoir, & fut achevé à dix ou onze heures ſans la moindre reſiſtance. La rade s'appelloit Cala Ferrera. J'obtins la permiſſion de deſcendre en qualité de paſſager François. Je me mis au ſervice parmi les volontaires du Régiment de la Marine. Nous marchâmes vers Alcudia, continua Briſſant, qui vouloit raconter auſſi ſes exploits militaires : C'eſt une Ville aſſez forte à l'Orient de l'Iſle, environ à ſept lieues de Palma. Le Chevalier d'Hasfeld prit le devant à la tête d'un détachement dont j'étois, pendant que le reſte des troupes ſuivoit en diligence. A ſon approche les habitans forcerent le Gouverneur & la Garniſon compoſée de trois ou quatre cens hommes à ſe rendre à diſcretion. Il ſe trouva dans la place cinquan-

te-deux pieces de canon, & quantité de munitions & de vivres. Nous prîmes de là le chemin de la Capitale, qui ne fit pas plus de resistance. Milord Forbes, & un Officier Allemand, en sortirent pour traiter des conditions: mais ils en proposerent de si peu raisonnables, qu'elles ne furent point acceptées. On fit avancer l'artillerie qui avoit débarqué à la Baye de Porras: Lorsqu'on eut tout disposé pour l'attaque, Dom Rubi, Colonel Espagnol, qui commandoit dans la place, offrit de capituler. Avant qu'on eut pu lui faire réponse, un corps de troupes sorti de la Ville attaqua la Brigade Françoise de Beauvaisis, mais il fut repoussé vigoureusement & avec perte. Le Chevalier d'Hasfeld envoia aussitôt un Trompette dans la Place pour la sommer de se rendre, si elle ne vouloit être exposée aux der-

nieres

nieres rigueurs. Dès le ſoir Dom Rubi fit ſortir un Officier avec quelques articles de capitulation qu'il prétendoit obtenir. Le Chevalier les accorda. La garniſon compoſée de quinze cens Allemands fut tranſportée en Sardaigne, & nous trouvâmes dans la Place plus de deux cens pieces d'Artillerie. Je quittai le Regiment de la Marine lorſque je vis la guerre preſque auſſitôt finie que commencée. Il me reſtoit peu d'argent. J'offris mes ſervices à un Officier Eſpagnol qui s'embarquoit pour Cadis. Il me promit des gages conſiderables, mais n'en aiant pû tirer un ſou dans l'eſpace de deux ou trois mois que j'ai paſſez à Cadis avec lui, j'ai pris la réſolution de venir à Madrid où vous avez eu la bonté de me recevoir.

Briſſant, tel qu'on vient de le connoître par ſon hiſtoire, devint

bientôt l'homme de confiance du Marquis. Il le chargeoit de toutes ſes commiſſions, & rien ne lui paroiſſoit bien fait s'il ne venoit de ſa main. C'eſt un uſage en Eſpagne que les Amans donnent pendant la nuit des ſerenades à leurs Maîtreſſes. Les rues de Madrid retentiſſent du ſon de guitarres & d'autres pareils inſtrumens. Le Marquis ſe crut obligé de faire cette galanterie à Donna Diana pour ſe conformer au goût Eſpagnol. S'il m'en eût parlé, peutêtre aurois-je eu la complaiſance de lui accorder quelquefois cette ſatisfaction mais il craignit de m'y trouver oppoſé, & Briſſant fut ſeul honoré de ſa confidence. Il couchoit à la place de le Brun dans un cabinet qui touchoit à la chambre du Marquis. Tous les ſoirs ils ſortoient enſemble lorſque j'étois endormi, & s'en alloient

passer deux ou trois heures sur le pavé de Madrid avec une bande de joueurs d'instrumens. Ils rentroient avec tant d'adresse & de précaution, que ni Dom Porcerra ni moi, n'en apperçûmes jamais rien. Donna Diana ignoroit elle-même de qui lui venoit cette melodie, car sage comme elle étoit & pleine de tendresse pour son jeune amant, elle eût desapprouvé cette folie qui l'exposoit à de mauvaises rencontres, & qui pouvoit alterer sa santé. Une nuit, après avoir joué longtems devant la fenêtre de Donna Diana, le Marquis se mit dans la tête d'aller donner le même plaisir à Donna Elisa sa bonne amie. J'ai déja dit que Dom Juan de Pastrino en étoit amoureux; peut-être que n'ignorant pas que nous passions tous les jours quelques heures chez le Comte de Mancenez, nos visites l'avoient ren-

que je vous traiterai d'une maniere qui vous rendra ſage toute votre vie. Il commença par me proteſter avec mille ſermens qu'il n'avoit point eu d'autre part à la conduite du Marquis, que celle qu'il avoit été forcé d'y prendre par obéiſſance, & qu'il avoit fait tous ſes efforts pour le détourner de ſortir la nuit : Il me raconta enſuite, avec une apparence de ſincerité qui me ſatisfit, l'hiſtoire des ſerenades, la querelle arrivée à l'occaſion de Donna Eliſa, & la mort de Dom Juan de Paſtrino. Je me fis bien expliquer le détail de ce dernier malheur, & lorſque j'eus appris que Dom Juan n'étoit pas ſeul, & que ſon ami s'étoit ſauvé ſans bleſſure, je commençai à craindre que le Marquis n'eût été reconnu, & que cette affaire n'eût des ſuites fâcheuſes. Je conſultai Dom Porterra qui connoiſſoit

mieux que moi les uſages d'Eſpagne. Il me répondit d'une maniere qui augmenta ma crainte. Je pris le parti d'aller trouver Monſieur le Duc de Montalto ſur l'amitié duquel je faiſois beaucoup de fonds. Je le fis éveiller quoiqu'il fût à peine quatre heures du matin, & je lui expoſai mon embarras. Il fut extrémement ſurpris de la mort de Dom Juan de Paſtrino ; mais aiant appris de quelle maniere la choſe étoit arrivée, il convint qu'il étoit puni juſtement. Cependant, me dit-il, il eſt d'une famille diſtinguée & qui trouvera des protections puiſſantes. Il ſeroit fâcheux que le Marquis fût arrêté dans l'état où il eſt, & s'il ne ſe met à couvert il ſera difficile de l'empêcher. Je lui offre une retraite chez moi ſi vous croiez pouvoir l'y tranſporter ſans être apperçû ; ou ſi vous connoiſſez quelque

endroit plus sûr, je lui conseillé de s'y retirer. Il me promit avec cela tout son crédit & celui de ses amis pour arrêter les poursuites de la Justice. Je retournai chez moi après l'avoir remercié.

Le dessein que je pris fut de conduire le Marquis dans une litiere chez le Comte de ..., Maréchal de Camp, Gouverneur de..... & petit neveu de mon grandpere comme je l'étois du sien. Quoique je ne l'eusse pas vû depuis notre arrivée en Espagne, je ne doutois nullement que nous n'en fussions bien reçûs, & que sa Terre ne fût un lieu de sureté pour nous. Mais étant entré dans la chambre du Marquis, je le trouvai si foible qu'il ne me parut point capable de souffrir le mouvement de la litiere pendant un voiage de vingt lieues. J'avois de la confiance pour Dom Porterra. Je lui communiquai ma

peine. Il me dit qu'il y avoit déja penſé, & que ſans aller ſi loin nous pourrions être encore plus ſûrement à Buen-retiro chez le Seigneur Inigo; qu'on ne pourroit nous y inquieter ſans un ordre exprès de Sa Majeſté, & qu'il nous ſeroit aiſé d'aller au devant par le crédit de nos amis: ſans compter qu'on ignoreroit peut-être toûjours où nous ſerions, parce qu'il nous répondoit de la diſcretion d'Inigo. Partons donc, lui dis-je, ſans differer. Il écrivit ſur le champ deux mots au Seigneur Inigo, pour le diſpoſer à nous recevoir. J'envoiai querir de mon côté une litiere où je fis mettre le Marquis; & ſous la conduite de Dom Porterra qui connoiſſoit les chemins detournez, nous nous rendîmes à Buen-retiro.

Le bon Inigo nous reçût avec des careſſes infinies. Au moment

que le billet de Dom Porterra lui avoit été remis, il avoit eu l'attention d'éloigner sa femme, ses deux filles & sa servante, afin que lui & son valet fussent seuls dans notre secret si nous l'eussions voulu. Mais je fis reflexion qu'il étoit impossible que nous demeurâssions cachez longtems à ces quatre femmes, & que venant à découvrir nos affaires malgré nous, elles se croiroient moins obligées au silence que si nous les leur communiquions volontairement : je dis à Inigo, qu'il n'étoit pas besoin de leur en faire un mystere, & qu'il suffisoit de leur recommander la discretion. Le Marquis fut mis dans une chambre à l'écart, dans les grands appartemens, de sorte qu'il auroit été difficile de le trouver sans connoître parfaitement les lieux. Je lui laissai le seul Scoti, & je retournai à la

Ville avec Dom Porterra. Mon premier ſoin fut d'envoier chercher le plus habile des Chirurgiens qui lui avoit mis le premier appareil, & de l'engager pour une groſſe ſomme à ſe rendre à Buen-retiro, & à y demeurer caché dans ſa chambre juſqu'à ſon entiere guériſon. Le Chirurgien partit après s'être fourni des drogues néceſſaires. J'allois ſortir auſſi pour prévenir en notre faveur nos amis les plus puiſſans & les mettre dans nos interêts; mais je fus retenu par l'arrivée du Comte de Mancenez. Me voiant ſeul, il me demanda où étoit ſon cher Marquis. Il eſt aſſez mal, lui dis-je, & je ne crois pas que vous ignoriez ſon malheur. Je ſçais, me répondit-il, ce que tout Madrid ſçait comme moi: je viens l'aider à ſe défendre, ou l'exhorter à ſe cacher. L'affaire eſt des plus

ſérieuſes, ajoûta-t-il, & je crois qu'il eſt à propos qu'il faſſe connoître ſa naiſſance pour arrêter l'ardeur des pourſuites. Les parens de Paſtrino ſollicitent tous les Tribunaux ; il eſt vrai que tous vos amis & les miens vous ſervent avec zele, mais le Roi n'arrêtera pas le cours de la Juſtice s'il n'en a quelque forte raiſon, telle que ſeroit la connoiſſance du nom du Marquis. Je repréſentai au Comte que c'étoit moins que jamais le tems de nous faire connoître. Quoique ces ſortes d'avantures, lui dis-je, n'aient rien qui deshonore, je ſerois fâché que le Marquis eût beſoin de ſon nom pour ſe tirer d'intrigue. Contentons-nous d'emploier nos amis ; & ſi vous l'aimez, faites agir tous les vôtres. Il eſt dans un lieu ſûr, & ſa bleſſure eſt ce qui m'inquiete le plus. Le Comte qui ne ſçavoit

pas qu'il fut bleſſé fut extrémement ſurpris ; il me preſſa de lui apprendre le lieu de ſa retraite pour l'aller voir ſur le champ. Je le priai d'emploier le reſte du jour à le ſervir auprès de ſes amis, comme j'allois faire de mon côté, & je l'aſſurai que nous l'irions voir enſemble, & paſſer la nuit avec lui, s'il vouloit me faire l'honneur de me venir prendre le ſoir.

J'allai droit chez Monſieur le Duc de Montalto. J'aurois pû me diſpenſer d'aller plus loin, car ce Seigneur qui étoit plein d'eſtime & d'amitié pour nous, m'aſſura dabord que nous pouvions être tranquiles, & que notre affaire étoit finie. Il en avoit parlé à l'Abbé N.... qui étoit dès-lors toutpuiſſant auprès du Roi. Cet Abbé aimoit les François. Peutêtre croioit-il devoir cette reconnoiſſance à la mémoire de

Monſieur le Duc de... Il prevint ſi favorablement Sa Majeſté en lui faiſant une relation exacte de la querelle, que pluſieurs Seigneurs, parens de Dom Paſtrino, étant allez lui demander juſtice, elle répondit nettement qu'il avoit merité ſon malheur, & que ſon intention étoit qu'un Etranger fût en ſureté la nuit dans les rues de Madrid. Je ne laiſſai pas de voir par bienſeance Monſieur le Marquis de Leide, Monſieur le Marquis de Grimaldo, & quelques-autres perſonnes de diſtinction qui m'aſſurerent que je pouvois me repoſer ſur leur credit & ſur leurs bons offices. Le ſoir étant de retour au Logis, j'appris qu'il y étoit venu douze Gardes pour ſe ſaiſir de la perſonne du Marquis, mais je n'en fis que rire, parce que je regardai cette démarche comme une cérémonie inutile.

Le

Le Comte de Mancenez vint me rejoindre un moment après. Je me mis dans ſon caroſſe, & nous étant fait conduire juſqu'au Prado, nous renvoiâmes l'équipage pour aller ſeuls à Buen-retiro. La preſence du Comte combla le Marquis de joie. Nous trouvâmes dans ſa chambre l'épouſe d'Inigo avec ſes deux filles. La petite Donna Pradina, dont j'ai déja eu l'occaſion de parler, n'étoit pas la moins contente de ſe voir auprès de lui. Elles ſe retirerent pourtant à nôtre arrivée. Nous ſoupâmes le Comte & moi auprès du lit du malade. Il fallut parler de la chere Donna Diana, dont l'abſence affligeoit bien plus le Marquis que ſa bleſſure. Il demanda au Comte, ſi elle n'avoit pas donné quelque marque de compaſſion en apprenant le péril où il étoit. Elle en a donné de déſeſpoir, lui dit le Comte, & ſi

je ne l'avois consolée tantôt après avoir vû Monsieur de Renoncour, je ne sçais de quoi sa douleur ne l'auroit pas rendue capable. Cependant elle ignoroit encore que vous fussiez blessé ; j'ai eu besoin de mille précautions pour lui apprendre cette fâcheuse nouvelle. Je lui ai persuadé que votre blessure est legere, & que vous serez en état de la revoir dans quelques jours. Je l'espere, répondit le Marquis, & ce sera toûjours fort tard pour mon impatience ; mais je serai demain assez bien pour lui écrire, & je prierai mon cher Papa de lui porter lui-même ma Lettre. Je le lui promis. Il demanda ensuite au Comte si Donna Elisa n'étoit pas bien irritée contre lui, & bien affligée de la mort de son amant. Elle en est aussi affligée que moi, lui dit le Comte, c'est-à-dire, qu'elle regrete un jeune homme qui, si l'on

excepte ſa fureur jalouſe qui l'a rendu digne de ſon ſort, avoit de l'eſprit & du merite; mais comme elle n'a jamais eu d'inclination pour lui, ſa douleur ne paſſe point les bornes, & ne l'empêchera pas d'être toûjours votre amie.

Dans le tems que nous nous entretenions ainſi avec cette douce familiarité qui fait le charme de l'amitié, Inigo vint tout éperdu nous dire que nous étions trahis, que deux Seigneurs de la Cour étoient à la porte qui demandoient à me parler, qu'il les reconnoiſſoit pour Monſieur le Duc de Montalto, & pour Monſieur l'Abbé N... & qu'ils étoient-là ſans doute par ordre du Roi pour nous arrêter. Je me mis à rire en entendant le nom de Monſieur le Duc de Montalto, & j'exhortai le bon Inigo à ſe raſſurer. J'allai auſſitôt au-devant de ces deux Meſſieurs, ne doutant pas que ce

de l'état de mon malade, &
en avoit parlé ſi avantageuſe
à Monſieur l'Abbé N... qu
avoit fait naître l'envie d'y
dans le même caroſſe. Au
ajoûta-t il tout bas, je n'ai
moi que mon Cocher & u
quais qui ſont deux homm
confiance. Je lui marquai to
reconnoiſſance que je devoi
une faveur ſi extraordinair
entrerent tous deux dans la
bre du Marquis. Monſieur l
fut charmé d'y trouver le
te de Mancenez; nous liâm

toute ſa figure fort commune, mais il avoit les yeux pleins d'eſprit & de feu. Il parloit avec grace, & le tour de ſes expreſſions avoit quelque choſe qui attachoit & qui le faiſoit écouter avec plaiſir. Il nous raconta pluſieurs traits agréables de ſa familiarité avec M. L. D. D. On ſçait qu'il étoit né à Pl... d'une famille très-baſſe, & fils ſi je ne me trompe d'un Palefrenier. Le D. D. avoit goûté ſon caractere enjoué, & l'aimoit juſqu'au point de ne l'appeller que ſon cher Abbé. Il voulut l'avoir à ſa ſuite pendant la guerre d'Italie, & le fit paſſer avec lui en Eſpagne. Le Duc avoit une maîtreſſe Italienne qui le ſuivoit en habit d'homme. Ce déguiſement lui convenoit ſi bien qu'elle n'étoit connue de perſonne, à la reſerve de ceux qui étoient dans la plus étroite familiarité du D. L'Abbé N. étoit de ce nombre,

& comme il avoit l'humeur naturellement badine, il folatroit quelquefois avec elle. Le D. l'apperçut un jour qu'il lui boutonnoit un peu librement le haut de son juſt'aucorps : Pardi l'Abbé, lui dit-il, je te trouve plaiſant de careſſer ma maîtreſſe quand tu me crois bien éloigné : je veux y être, je ſçaurai du moins de quelle maniere tu t'y prens. Là-deſſus il lui ordonna de continuer. L'Abbé ſe trouva fort confus, & ne ſçavoit comment il devoit prendre la choſe. Son embarras divertiſſoit le Duc, qui lui dit enfin, le prenant par la main : L'Abbé, puiſque vous ne le voulez pas en ma préſence, gardez-vous bien d'y ſonger lorſque je n'y ſerai pas ; car ſi je venois à le ſçavoir, nous ne ſerions pas bons amis.

En ſe retirant il nous aſſura de nouveau que l'affaire du Marquis

n'auroit pas de ſuites, & qu'il ſe chargeoit du ſoin de les arrêter. Cependant, lui dit-il, n'allez à Madrid qu'avec précaution, & défiez-vous du genie Eſpagnol : ce ſont gens qui ſe vengent quelquefois par leurs propres mains. Si vous n'avez rien de preſſant qui vous retienne, je vous conſeille de quitter l'Eſpagne. Le Marquis le remercia de ſon mieux, & lui témoigna beaucoup de reſſentiment de ſes honnêtetez. Son conſeil me parut ſage. Nous euſſions évité de cruelles peines en le ſuivant : mais le moien de le faire goûter au Marquis, qui n'étoit occupé que de ſa paſſion ? Je retournai le lendemain à Madrid avec le Comte de Mancenez. Je trouvai chez Dom Porterra des Lettres de Paris. Elles en étoient parties avant le départ de le Brun, & elles ne m'apprenoient que des nouvelles de la

ſanté de Monſieur le Duc de.... & de toute ma famille. L'après-midi j'allai chez le Comte, eſperant y trouver Donna Diana, & lui remettre le Billet du Marquis. Elle n'y étoit pas venue. Je priai Donna Eliſa de s'en charger, & je repris le chemin de Buen-retiro. J'étois à pied. En paſſant par le Prado je me trouvai un peu fatigué: je m'aſſis ſur un banc pour m'y repoſer un moment. Preſque auſſitôt deux Courtiſanes vinrent me joindre, & prirent place à mes deux côtez. Elles me dirent quelques mots en Eſpagnol: voiant que je ne répondois pas, elles me demanderent en nôtre Langue ſi j'étois François. Je leur dis ſéchement oui; & comme j'étois rempli de mille penſées triſtes, je ne proferai plus un ſeul mot. Loin de ſe rebuter, elles commencerent entr'elles un entretien des plus galans & des plus ſpirituels;

ſpirituels, & ce qu'il y eut de plaiſant, c'eſt qu'étant au milieu des deux, toutes leurs paroles paſſoient devant mon viſage pour aller à leurs oreilles. Je me levai au bout d'un quart-d'heure, en riant malgré moi. Elles m'arrêterent par l'habit, & me demanderent ſi je ne voulois rien payer, du moins pour la converſation. Je trouvai le trait agréable, & je leur donnai quelques réales.

Mon eſprit n'étoit pas tranquile : je ſentois des mouvemens de triſteſſe, qui ſembloient me préſager quelque malheur. Je me promenai ſeul pendant plus d'une heure aux environs de Buen-retiro. La nuit qui commençoit à être obſcure, continuoit encore à communiquer quelque choſe de ſombre à mes penſées. Quelles reflexions ne fis-je point ? Mon Dieu ! diſois-je, vous me puniſſez d'avoir quitté ma ſolitude. Je me rap-

l'Abbaïe de... l'innocence
vie que j'y menois, mes oc
tions ſimples & tranquilles,
les comparois avec l'agit
preſque continuelle dans la
le j'avois vêcu depuis moi
part de France. Je conſidéro
le Marquis n'étoit pas encor
de danger ; qu'à peine ſe
guéri, que ſa paſſion & le r
timent de la famille de Dom
de Paſtrino m'expoſeroient
nouvelles allarmes, & que
le vivacité ſeroit toujours
moi une ſource inépuiſab
peines & d'inquiétudes : C
bien à moi, reprenois-je,
charger de la conduite d'u
ne homme de dix-huit ans,
j'ai dû prévoir tous les petit
ordres & toutes les paſſion
abandonné ma fille pour l
ſens qu'il m'eſt devenu auſ
qu'elle, & que l'honneur ne

tache pas plus à ſes intereſts que mon affection ; qu'avois-je à faire de me forger ces nouvelles chaînes, après avoir tant de fois éprouvé que je ne ſçaurois en former d'heureuſes, & que tous mes attachemens ne vont qu'à mon infortune & à ma perte ? Suis-je aſſuré ſeulement que le Marquis reſſente ce que je fais pour lui ? Peut-être me regarde-t-il comme ſon tyran, malgré la tendreſſe & l'honnêteté de mes manieres ; les jeunes gens ſont-ils ſenſibles à autre choſe qu'à ce qui les flatte ? Ainſi quel eſt le fruit de mes peines ? de me tourmenter inutilement, de me préparer par mes fatigues une vieilleſſe pénible & languiſſante, & peut-être de précipiter la fin de mes jours. Helas ! la mort n'eſt pas ce qui m'épouvante ; mais c'étoit à mes malheurs paſſez que je devois la perte de ma vie : je dois la ménager

aujourd'hui, pour me punir d'a
voir vêcu quand il falloit mouri
Je m'entretins ainſi ſeul en m
promenant à grands pas dans le
allées qui ſont autour du Châ
teau. Toutes mes anciennes dou
leurs ſe réuniſſant à l'idée de cel
les qui me menaçoient encore, j
me trouvai le cœur ſi ſerré en ren
trant chez Inigo, que j'eus beſoi
de prendre auſſitôt quelque li
queur pour me ſoûtenir. J'alla
enſuite dans la chambre du Mar
quis. Le Chirurgien me dit na
turellement que ce ſoir il trou
voit ſa bleſſure plus mauvaiſe; &
qu'il ne ſçavoit à quoi attribuer c
changement. Je demandai à Sco
ti qui ne l'avoit pas quitté, s'il lu
étoit arrivé quelque choſe d'ex
traordinaire. Il me répondit qu
Dom Porterra l'étoit venu voi
ſur la fin du jour, qu'il lui avoi
apporté une Lettre, & que l
Marquis avoit paru fort inquie

après l'avoir lûe. J'approchai de son lit ; il étoit un peu assoupi : j'apperçus à son côté le bout d'un papier qui sortoit hors des draps ; je ne doutai point que ce ne fût la Lettre, & je la tirai doucement pour la lire. Elle étoit de Donna Diana. La voici telle que je la conserve.

» Je crains bien, mon cher » Marquis, qu'il ne se prépare » contre nous quelque orage. Outre votre absence & votre blessure, qui sont déja pour moi » deux mortels sujets d'inquiétude, je viens d'en recevoir un » nouveau qui me cause la plus » juste allarme. Dom Juan d'Alvestras oncle de Pastrino, est » venu ce matin voir mon Pere : » je ne sçais comment il a été informé de nos sentimens ; mais » non seulement il lui a appris » que vous m'aimez, & que je » vous aime, il y a encore ajoûté

» mille calomnies, dont je ſuis
» prête à reſſentir les triſtes ef-
» fets. Mon Pere m'a fait appel-
» ler auſſitôt : il m'a reproché,
» dans des termes fort durs, ma
» tendreſſe, & le conſentement
» que j'ai donné, dit-il, au deſ-
» ſein que vous avez pris de m'en-
» lever. Et parceque je lui avois
» fait connoître mon inclination
» pour la retraite avant que de
» vous avoir connu, il m'a dé-
» claré qu'il faut la reprendre, &
» qu'il ne me laiſſe plus d'autre
» parti à choiſir que celui d'un
» Convent. Je lui obéirois ſans
» murmurer, mon cher Marquis,
» ſi je ne ſçavois ce que je vous
» dois, & la douleur que ma per-
» te va vous cauſer. Que ne puis-
» je reſſentir ſeule tout le poids du
» malheur qui nous menace ! Que
» ne puis-je vous rendre au dépens
» de ma vie la tranquillité qu'un
» amour trop tendre va vous

» ôter ; j'ai toûjours prévû que le
» mien feroit un jour mon ſuppli-
» ce ; & l'eſperance que j'avois de
» voir l'heureuſe fin de nôtre
» amour, étoit ſi foible & combat-
» tue par tant de raiſons de crain-
» dre, que je ne ſçaurois accuſer
» le Ciel de m'avoir trompée.
» Mais je ne prévoiois pas que
» vos peines me rendroient en-
» core plus malheureuſe que les
» miennes. Cependant ne vous
» affligez pas trop. Hâtez-vous
» de vous guérir. Je me ſervirai
» de la même voie pour vous in-
» former de mon ſort ; & quel
» qu'il puiſſe être, je vous jure
» encore une tendreſſe éternelle.

Je remis cette Lettre au même endroit, & je m'aſſis en attendant le reveil du Marquis. Il étoit près de minuit. Un moment après il s'éveilla, & m'aiant apperçu il me preſenta ſa Lettre en pouſſant un profond ſoûpir. Je la

lûs une ſeconde fois, & ſans lui donner le tems de parler, je lui dis d'un air tranquile, auquel je m'étois préparé; Hé bien, Monſieur, je ne vois rien là qui doive vous affliger beaucoup. Vos affaires ne changent point de face. Donna Diana vous aime; & quand elle entreroit dans un Couvent, elle ne ſçauroit y avoir pris d'engagement avant le retour de le Brun. Si Monſieur le Duc vous fait une réponſe favorable, comptez que ni ſon pere ni elle ne balanceront point à vous rendre heureux. Le croiez-vous? me dit-il triſtement: cela eſt ſûr, lui répondis-je, & la choſe parle d'elle-même. Vous ne devriez penſer qu'à vous rétablir, au lieu de retarder comme vous faites l'effet des remedes en vous affligeant mal-à-propos. Il me fit encore quelques objections ſur la malignité d'Alaveſtras, auſquel-

les je répondis d'une maniere qui le raſſura entierement. Le lendemain ſur les huit heures du matin le Comte de Mancenez me fit demander ſecretement à la porte. Je n'ai pas voulu paroître devant le Marquis, me dit-il, ſans vous avoir entretenu un moment. Je lui apporte des nouvelles qui le feront mourir de chagrin. Donna Diana a été enlevée ce matin en ſortant de Madrid avec ſon Pere qui la conduiſoit dans un Convent. Les raviſſeurs ſe ſont expliquez de maniere à faire entendre qu'ils agiſſoient par les ordres du Marquis; de ſorte que Dom Diego de Velez eſt dans une fureur étrange contre lui, & qu'il va tout mettre en uſage pour le faire arrêter. Il ſçait que vous êtes ici. Les parens de Dom Paſtrino l'excitent à la vengeance, & c'eſt par leur moien qu'il a appris le lieu de vôtre retraite;

car ils ont lâché de tout côté des eſpions pour vous découvrir. J'embraſſai mille fois le Comte, & je le priai de nous donner des preuves de ſa généroſité & de ſon amitié dans une conjoncture ſi délicate. J'ai pourvû à tout, reprit-il : il faut ſans perdre un moment que le Marquis ſe mette dans mon caroſſe, & nous le conduirons dans un lieu ſûr. Mais, repliquai-je, le mouvement va le tuer. Il m'aſſura que nous trouverions une litiere à demie lieue de Buen-retiro, & qu'il avoit donné des ordres pour cela avant que de ſortir de la Ville. La difficulté étoit de faire entendre au Marquis qu'il étoit neceſſaire de ſe retirer, ſans lui en découvrir la veritable raiſon. Le Comte ſe chargea de ce ſoin, & s'y prit avec beaucoup d'adreſſe. Mon cher Marquis, lui dit-il en entrant dans ſa chambre, je viens

d'apprendre que votre bleſſure empire, & je n'en ſuis pas ſurpris, je n'ai pas eu l'attention d'avertir le Chirurgien que l'air de Buenretiro eſt mortel pour les plaies. Il faut ſortir d'ici, ſi vous m'en croiez, & ſans tarder plus longrems. Le Marquis conſentit à tout. Nous le mîmes ſur le champ dans le caroſſe du Comte, & nous avec lui. Nous étions quatre en comptant le Chirurgien. Nos laquais retournerent à la Ville pour tromper les eſpions. Nous joignîmes la litiere en moins d'une demie-heure. Je conſeillai au Comte de renvoier ſon caroſſe, quoiqu'il m'eût dit qu'il nous reſtoit deux lieues à faire à pied. Il ordonna à ſon Cocher de nous venir rejoindre le ſoir avec un autre de ſes laquais, & quelques chevaux pour les proviſions. J'avois donné le même ordre à Scoti.

Nous marchâmes le plus vîte

qu'il nous fut poſſible. Je r
tretenois avec le Comte en a
après la litiere. Je lui rac
tout ce que Donna Diana
écrit la veille au Marquis
nous conclûmes enſemble
quantité de reflexions, qu'
loit que le raviſſeur fût le n
Alaveſtras qui avoit accuſé
ſement le Marquis de mé
ce mauvais coup. Un calo
teur, diſois-je au Comte, el
pable des derniers crimes. J
confirmai encore dans cette
fée, lorſqu'il m'eut appris
la mere de Dom Paſtrino
étoit ſœur de Dom d'Alava
avoit naturellement l'hu
violente, & que la mort d
fils unique l'avoit miſe au
ble de la fureur. Elle étoit
ve, & n'avoit rien de plu
che que ſon frere. Je jugea
ſe voiant hors d'eſperance d
vengée par les voies ordina

elle l'avoit ſollicité d'emploier le crime ; qu'aiant été inſtruits par leurs eſpions de l'attachement du Marquis, il avoit formé le deſſein d'enlever Diana, pour faire tomber l'accuſation ſur le jeune amant, & pour obliger par là Sa Majeſté à permettre de l'arrêter ; eſperant pouvoir alors renouveller leurs pourſuites, & l'accabler de deux côtez. Effectivement Dom Diego de Velez obtint un Ordre du Roi dès le même jour pour ſaiſir la perſonne du Marquis à Buen-retiro. Mais n'y étant allé que l'après-midi, il n'y trouva point ce qu'il eſperoit. Nous étions en ſureté à Ivicella, petit Château du Comte, ſitué à l'entrée d'une longue prairie, au bas d'une côte chargée d'un bois fort épais. Le lieu ſembloit être fait pour ſervir d'azile. Les environs n'étoient point habitez. Le Concierge étoit

tre, & ni l'un ni l'autre assez accreditez en Espagne pour avoir trouvé tout d'un coup des gens qui voulussent l'executer par nos ordres. Enfin, lui dis-je, il n'est que trop vrai que le Marquis est encore étendu dans un lit, & que son mal est assez dangereux pour m'empêcher d'être tranquile. Je viens interesser pour lui votre amitié. Il ne s'agit pas seulement d'arrêter des poursuites injustes & sans fondement, mais si vous voulez qu'il se loue éternellement de vos bontez, il faut lui faire retrouver Donna Diana de Velez, dont il ignore encore la perte, & sans laquelle je ne crois pas qu'il puisse vivre. Je fis là dessus au Duc le recit des amours du Marquis & de Donna Diana, & je ne lui cachai point les raisons que j'avois de soupçonner Dom d'Alaveſtras de l'enlévement. Cela étant, me répondit Monsieur de

Montalto,

Montalto, je crois que le plus sûr est d'aller droit chez Dom Diego de Velez, & de lui faire entendre qu'il s'est trompé. Il n'y a point de tems à perdre, allez-y vous-même. J'irai de mon côté, non pas m'opposer aux poursuites; elles tomberont d'elles-mêmes, lorsque Dom Diego cessera de les presser, mais detromper la Cour & le public qui sont fort prévenus contre vous & le Marquis. Je le quittai pour aller chez Dom Diego de Velez. Cette visite ne laissoit pas de me causer quelque émotion, & quelque facilité que j'aie toûjours eue à m'exprimer, je méditai en approchant de sa maison ce que j'avois à lui dire.

Il étoit seul. Je me fis connoître d'abord en lui disant: La démarche que je fais, Monsieur, de la part de Monsieur le Marquis de Rosemont, vous persua-

dera beaucoup mieux de ſa
rité qu'un diſcours étudié.
au deſeſpoir de l'idée que
vous formez de lui. Vous l'
ſez d'un crime dont vous
regret de l'avoir ſoupç
quand vous connoîtrez ſo
nocence. Je vous proteſte,
ſieur, que non ſeulement i
pas coupable, comme ſes en
vous l'ont fait croire, mai
votre perte ne vous affli
plus que lui, & qu'il auro
poſé ſa vie pour défendre
na Diana contre ſes ravi
Si vous doutez de la ver
mes paroles, exigez de mo
tes les preuves qui peuvent
convaincre : je ſuis prêt à
les accorder. Il m'écoutoit
tivement. Je ne ſçavois qu
gement porter de l'air de
ſage, qui me paroiſſoit tou
fois triſte, furieux, & ati
Enfin il me répondit bru

ment que l'artifice étoit groſſier ; qu'il étoit lui-même avec ſa fille, au moment qu'elle avoit été enlevée, & qu'il avoit entendu prononcer pluſieurs fois le nom du Marquis par les raviſſeurs. C'eſt juſtement, repartis-je, en quoi conſiſte la malignité de nos ennemis ; mais une malignité ſi deſtituée de vraiſemblance, qu'il eſt ſurprenant qu'elle ait pû faire impreſſion ſur vous : car je vous demande s'il eſt naturel que des gens qui euſſent voulu ſervir Monſieur le Marquis vous euſſent fait connoître ſon nom. N'avoient-ils pas toutes les raiſons du monde de le cacher, & pour leur propre interêt & pour celui de leur Maître ? Mais je ſçais, reprit-il, que le Marquis aime ma fille, & j'étois informé de ſon deſſein même avant l'execution. Ceux qui vous ont appris, repliquai-je, que Monſieur le Mar-

quis aime Donna Diana ne vous ont pas trompé en ce point, mais ils ſe ſont ſervis de cette connoiſſance pour tramer la plus noire calomnie. Je les connois comme vous ; ils brûlent de ſe venger, & cette raiſon ſeule auroit dû vous rendre leur accuſation ſuſpecte. En voulez-vous une preuve à laquelle je ne crois pas que vous puiſſiez rien oppoſer ? la voilà, continuai-je en ouvrant la lettre de Donna Diana que j'avois eue la précaution de tirer adroitement des mains du Marquis ; je puis vous montrer cette lettre, puiſque vous n'ignorez pas les ſentimens qui y ſont contenus. Il prit la lettre, & aiant reconnue l'écriture de ſa fille, il ne put s'empêcher de répandre quelques larmes, & de dire tendrement ; Helas ! ma chere fille. Je commençai à croire qu'elle lui étoit plus chere que je ne me

l'étois imaginé, & qu'elle ne le penſoit peut-être elle-même. Lorſqu'il eut achevé de lire, il me parut ſurpris; mais qui voulez-vous donc, me dit-il, qui ait enlevé ma fille. Je lui répondis que c'étoit de quoi je ne pouvois l'inſtruire certainement, mais que j'avois des raiſons ſi fortes de ſoupçonner Alaveſtras lui-même, que je le pouvois faire ſans temerité. Je le fis ſouvenir de la mort de Dom Paſtrino, de la maniere dont le Roi avoit pris la choſe, ce qui avoit ôté à Dom d'Alaveſtras tout eſpoir d'être vengé. Depuis ce tems-là, lui dis-je, il n'a ceſſé de remuer & de mettre tout en œuvre pour découvrir le lieu de notre retraite, dans le deſſein apparemment de trouver les moiens de ſatisfaire ſa fureur. Il a ſollicité tous ſes amis contre nous, il a mis en campagne des Eſpions & des gens

armez. Enfin je communiquai à Dom Diego toutes les conjectures que j'avois formées ſur le chemin d'Ivicella, & je tâchai de le perſuader, comme je l'étois moi-même, qu'Alaveſtras avoit voulu la faire ſervir à ſa vengeance. S'il m'avoit joué un tour ſi lâche, me dit-il d'un air furieux, je lui arracherois mille fois la vie. Là-deſſus il fit appeller ces trois fils, qui paroiſſoient tous gens de bonne mine & de réſolution, & il leur expliqua ce qu'il venoit d'entendre. Lorſqu'il eut fini, j'ajoûtai quantité de raiſons à ſon diſcours, telles que la bleſſure du Marquis qui étoit très-dangereuſe, ſa jeuneſſe, la dépendance où il étoit de moi; & pour achever, leur dis-je, de vous convaincre, je vous jure que quoique je ſois ici au nom du Marquis, c'eſt-à-dire pour lui rendre ſervice en vous apprenant ſon innocence,

il ignore encore l'enlevement de Donna Diana, & qu'il n'en ſera informé qu'après ſa gueriſon. Il l'aime avec tant de tendreſſe & de reſpect, que cette nouvelle jointe à ſon mal lui cauſeroit infailliblement la mort. Je vous parle avec liberté de ſes ſentimens, ajoûtai-je, parce qu'il eſt d'un rang & d'une naiſſance à faire honneur à toutes les Dames d'Eſpagne auſquelles il s'attachera.

Le Pere, & les trois fils ſe regarderent quelque tems ſans parler. Enfin le Pere me dit que quoiqu'il ſe ſentît fort diſpoſé à me croire, il ne pouvoit revoquer les pourſuites qu'il avoit commencées qu'il ne vît un peu plus clair dans cette affaire; qu'il m'aſſuroit ſeulement de ne les pas preſſer, & que pendant ce tems-là il alloit faire éclairer de près Dom d'Alaveſtras. Il me pria de me

joindre à lui pour tirer des lumieres qui nous importoient à l'un & à l'autre, & il fit ſerment que ſi d'Alaveſtras étoit aſſez fourbe pour l'avoir joué d'une façon ſi indigne, il le puniroit d'une maniere qui effraieroit toute l'Eſpagne. Ses trois fils jurerent la même choſe. Le troiſiéme reſſembloit fort à Donna Diana, quoiqu'il fût né d'une mere differente, & je le trouvai le plus vif ſur les interêts de ſa ſœur. Il ſe nommoit Dom Pedro de Lera. Son âge étoit de vingt trois ou vingt quatre ans. Il promit le premier à ſon Pere qu'avant que la nuit fût paſſée, il ſçauroit ſi Dom d'Alaveſtras étoit coupable, & ce que ſa ſœur étoit devenue.

Ils me conduiſirent civilement juſqu'à la porte de leur maiſon. Je me rendis de là à celle du Comte de Mancenez pour y voir Donna Eliſa. Elle me parut fort affligée

affligée de l'enlevement de ſon amie. Je l'informai de l'état de nos affaires, & je la priai de contribuer de quelque choſe à la tranquillité du Marquis. Je crains, lui dis-je, que ne recevant point de nouvelles de Donna Diana, il ne s'afflige trop de ce ſilence, & qu'il n'en tire des conſéquences fâcheuſes : il faut que nous lui faſſions croire que ſon Pere l'a miſe dans un Couvent, & que n'aiant pas la liberté d'écrire, elle vous a prié à ſon départ de faire ſçavoir au Marquis qu'il ne doit rien appréhender pour elle, & qu'elle compte de le revoir après ſa guériſon. Donna Eliſa m'accorda ce que je demandois. Nous convînmes qu'elle envoieroit ſa Lettre à Ivicella par un laquais, afin que cela parût moins concerté, j'allai voir enſuite toutes les perſonnes de diſtinction dont nous étions connus, pour les dé-

tromper de la fauſſe opinion qu'ils avoient pû prendre ſur le bruit public. Je m'apperçus que Monſieur le Duc de Montalto avoit déja fait beaucoup, & qu'il nous avoit rendu ſervice en véritable ami. Quelque fatigué que je fuſſe d'une journée ſi pénible, je retournai le ſoir à Ivicella, avec Dom Porterra, qui voulut m'accompagner. Les nouvelles que j'apportois réjouirent le Comte de Mancenez. Cet aimable Comte me dit que puiſque j'avois ſi heureuſement commencé, il me laiſſoit le ſoin de terminer nos affaires à Madrid; qu'il ſe chargeoit de ſon côté de prendre ſoin du Marquis, & qu'il ne s'en éloigneroit pas un moment juſqu'à ce qu'il fût entierement rétabli. Le lendemain je vis arriver le laquais de Donna Eliſa. Sa Maîtreſſe qui, avoit de l'eſprit infiniment l'avoit bien inſtruit de la maniere dont il

devoit exécuter ſa commiſſion. Il demanda à parler au Marquis d'un air empreſſé, ne voulant confier ſa Lettre à perſonne. Nous nous aſſemblâmes tous dans ſa chambre en marquant une grande curioſité d'apprendre le ſujet d'un meſſage ſi preſſant. Le Marquis après avoir lû la Lettre la preſenta au Comte, & lui dit qu'il avoit des obligations infinies à Donna Eliſa. Nous la lûmes enſemble. Elle étoit tournée de la maniere la plus ingenieuſe & la plus propre à tranquilliſer un Amant. Vous devez être bien ſatisfait, lui dis-je; il ne reſte qu'à vous guérir promptement.

Cependant comme je ne perdois pas de vûe l'affaire de l'enlevement, je retournai l'après-midi à Madrid. Dom Diego de Velez n'étoit pas chez lui, mais j'y trouvai ſes trois fils qui me

firent dès mon entrée des carr
ſes extraordinaires. Je conç
uſſitôt qu'il s'étoit paſſé qu
que choſe que j'ignorois. En eff
ls m'apprirent que le raviſſe
étoit connu, que mes conjectur
voient été juſtes, & que c'étc
Dom d'Alaveſtras. Dom Ped
le Lera avoit executé ce qu
voit promis, il l'avoit déco
vert avant que la nuit fût paſſé
Il étoit allé ſur la fin du jour da
le tems que l'obſcurité comme
ce, à la porte du perfide; &
aiant paſſé quelque tems à l'a
tendre inutilement, car c'étc
à lui-même qu'il en vouloit d'
bord, il prit un autre parti;
fut d'arrêter ſon Valet de Char
bre qu'il vit revenir de la Ville
jugeant bien que ſi le Maît
étoit coupable le Valet l'aur
aidé dans ſon entrepriſe. Il l'a
rêta doucement par le bras,
lui appuia la pointe de ſon p

gnard ſur le côté, en lui diſant de le ſuivre ſans prononcer une parole ou qu'il étoit mort. Il l'amena ainſi chez ſon pere. Là, dans une chambre ſecrette & bien fermée, le pere & les trois freres le menacerent des plus cruels tourmens s'il ne declaroit ce qu'il ſçavoit de l'enlevement de Donna Diana. Il nia d'abord le fait avec opiniatreté; mais lorſqu'il vit le fer & le feu préparez, il confeſſa tout. Lui-même avoit été du nombre des raviſſeurs. Dom d'Alaveſtras étoit à la tête; mais étant maſqué comme les autres, Dom Diego n'en avoit pû reconnoître aucun. Ce miſerable déclara donc que ſon Maître après avoir enlevé Donna Diana, avoit pris d'abord le chemin d'une Terre qu'il avoit à une journée de Madrid, dans la montagne de la Sierra; mais qu'aiant fait reflexion que ſa pré-

ſence étoit néceſſaire à Madrid ; il s'étoit arrêté dans un bois d'où il avoit envoié chercher ſa ſœur, avec ſon caroſſe, & des habits d'homme ; qu'à ſon arrivée il lui avoit remis Donna Diana entre les mains, après l'avoir fait revêtir en Cavalier, avec ordre de la conduire à ſa Terre, & de la tenir ſi bien renfermée qu'elle ne fût apperçue de perſonne ; qu'étant enſuite retourné à Madrid, il avoit ordonné à tous ſes domeſtiques de répandre dans la Ville que la fille de Dom Diego de Velez avoit été enlevée par le Marquis de Roſemont Gentilhomme François, le même qui avoit tué Dom Juan de Paſtrino ; qu'il s'étoit montré le même jour à tous ſes amis, & que le ſoir il étoit parti en poſte pour ſa Terre de la Sierra.

Après cette découverte, me dit Dom Pedro de Lera, nous

déliberâmes ſur le parti que nous devions prendre. J'étois d'avis d'aſſembler ſur le champ nos amis pour aller ſurprendre Dom d'Alaveſtras à ſa terre, le percer de mille coups, & tirer ainſi ma ſœur de ſes mains. Mais mon pere a jugé plus à propos d'obtenir un ordre du Roi pour l'arrêter, & de le faire punir enſuite par les voies de la Juſtice comme un raviſſeur & un calomniateur; nous reſervant toûjours le droit de le punir par nos mains, s'il a aſſez de credit pour échaper à la Juſtice. Le Roi eſt à l'Eſcurial, continua Dom Pedro, mon pere y eſt allé pendant la nuit pour ſe trouver aujourd'hui à ſon lever. Nous attendons impatiemment ſon retour. Les trois freres me firent alors mille excuſes d'avoir ſoupçonné injuſtement le Marquis, & me témoignerent beaucoup d'envie de le connoître

pour les renouveller à lui-même. Je leur demandai ce qu'étoit devenu le Valet de chambre d'Alaveſtras. Il eſt encore entre nos mains, me dirent-ils, & nous nous garderons bien de le lâcher. Je ſouhaitai de le voir. Ce malheureux me fut amené, les chaînes aux mains & aux pieds. Je lui fis diverſes queſtions, entre autres ſi Donna Diana ſçavoit par qui elle avoit été enlevée. Il me répondit qu'il ne croioit pas qu'elle le pût ſçavoir; que ce n'étoit pas le deſſein d'Alaveſtras, qu'il avoit toûjours été maſqué, & qu'en faiſant venir ſa ſœur, il étoit bien ſûr que Donna Diana ne la connoiſſoit point. Cette réponſe me fit trembler pour la pauvre Donna Diana. Je craignis tout pour elle d'un ſcélerat tel que d'Alaveſtras, & d'une furieuſe telle que ſa ſœur. L'effet ne juſtifia que trop ma crainte.

Dom Diego me trouva encore chez lui à son retour. Il m'embrassa, en me priant d'oublier le passé, & de me joindre à lui pour hâter la punition de notre ennemi commun. Le Roi l'avoit écouté favorablement. Il s'étoit fait expliquer toutes les circonstances de l'action, & trouvant dans le dessein d'Alavestras une malignité des plus noires, il avoit déclaré sur le champ qu'il vouloit qu'il fût puni avec rigueur. Dom Diego rapportoit un ordre de le saisir vif ou mort. Il ne tarda point à faire avertir l'Alcade avec ses Alguasils. Ils se disposerent à partir à l'entrée de la nuit. Je ne pus refuser aux instances de Dom Diego & de ses fils d'être aussi du voiage ; c'étoit servir le Marquis dans la personne de Donna Diana, & j'étois bien aise d'être éclairci par mes yeux de ce qui pouvoit lui être arrivé.

J'envoiai chercher Briſſant chez Dom Porterra pour m'accompagner, & je fis dire Lvicella que j'étois obligé de m'abſenter pour deux jours.

En marchant, Dom Diego qui étoit à mon côté me découvrit familierement la ſituation de ſon cœur. Malgré la connoiſſance que j'ai donnée au Roi de mes affaires, je ne ſçais me, dit-il, ſi je pourrai m'empêcher de tuer le perfide lorſqu'il ſera en mon pouvoir. Je ſens, à meſure que j'avance, des redoublemens de haine dont je crains fort de n'être pas le maître. Ce ſeroit bien pis s'il en avoit mal uſé avec ma fille. Il n'y auroit pas de cruautez que je ne lui fiſſe éprouver. Il les mériteroit, lui répondis-je; mais s'il n'eſt pas le plus miſerable des hommes, il aura reſpecté une perſonne auſſi charmante que Donna Diana. Helas, reprit-il, cette

pauvre fille eſt bien à plaindre : dans ma maiſon même & ſous mes yeux elle a eu mille ſujets de chagrin que toute ma tendreſſe n'a pu lui faire éviter, & dans le tems que je croiois lui procurer du moins un peu de repos en la mettant dans un Couvent, elle ſe trouve expoſée au plus grand malheur qu'une fille puiſſe éprouver. Il prit de là occaſion de me raconter l'hiſtoire de ſon mariage de Naples, la naiſſance de Donna Diana, ſon arrivée en Eſpagne, la mort de ſa mere & tout ce qu'on a vû plus haut dans ces Memoires. Malheureuſement, continua-t-il, cette fâcheuſe avanture eſt venue aux oreilles de ma derniere épouſe ; elle regarde ma fille Diana comme une étrangere qui eſt venue diminuer la portion de l'heritage de ſes enfans, & elle a conçû pour elle une averſion dont elle

n'a point ceſſé juſqu'ici de lui donner des marques. Il m'eſt arrivé à moi-même de la maltraiter par une complaiſance exceſſive pour mon épouſe, le cœur m'en a ſaigné plus d'une fois, car il n'eſt pas beſoin d'avoir des yeux de pere pour trouver qu'effectivement cette pauvre fille eſt très-aimable. J'ai remarqué que mes fils l'aiment auſſi beaucoup. Il n'y a que ma femme qui eſt pour elle d'une dureté inexorable. Mais, lui dis-je, n'auriez-vous pas pû la tirer de ſes mains en la mariant? Il me répondit qu'il en avoit eu deſſein plus d'une fois, mais que Diana s'y étoit oppoſée elle-même par des raiſons qu'il ignoroit, & qu'elle lui avoit toûjours demandé avec inſtance la liberté de ſe retirer dans un Couvent. C'eſt où je la conduiſois, ajoûta-t-il, lorſque Dom d'Alaveſtras me l'a enlevée, & je vous

avoue que je fus hier ſurpris en liſant ſa lettre au Marquis ; car quoique j'euſſe appris qu'elle en étoit aimée, j'ignorois qu'elle l'aimât, & je ne lui croiois d'inclination que pour la ſolitude. Je lui expliquai là-deſſus de quelle maniere cet amour s'étoit formé ; & je l'aſſurai qu'aiant été témoin de toutes leurs entrevûes, il ne s'y étoit rien paſſé que de ſage & d'innocent. Il me demanda ſi le Marquis avoit deſſein de l'épouſer. Il le voudroit, lui dis-je, au prix de ſa vie ; mais pour m'expliquer avec franchiſe, quelque honorable que ſoit votre naiſſance, la ſienne & le rang que Monſieur ſon pere occupe ſont fort au deſſus. Il eſt d'ailleurs fils unique, & tant de grandeur l'attend en France, qu'on aura peine à conſentir qu'il prenne une épouſe en Eſpagne. Cependant je ne vous cacherai pas, con-

ſes gens, il vit d'Alaveſtras à une fenêtre, qui lui demanda fierement ce qu'il ſouhaitoit : Vous-même, lui dit l'Alcade, qui comptoit trop ſur les meſures qu'il avoit priſes pour craindre qu'il pût lui échapper : je viens par ordre du Roi m'aſſurer de votre perſonne, & tirer de vos mains Donna Diana de Velez que vous avez enlevée. On m'a donc trahi, reprit le raviſſeur d'un ton qui exprimoit ſa rage : Montez, Meſſieurs, montez, vous êtes les plus forts. Il demanda en même tems ſi Dom Diego n'étoit pas là, ou quelqu'un de ſes enfans ; & aiant ſçu que le Pere & les trois fils y étoient, il parut content, & les fit prier d'entrer auſſi pour recevoir Donna Diana de ſes mains. Nous montâmes tous enſemble à ſon appartement : il vint au devant de nous dans l'Antichambre, le piſtolet à la main. Meſſieurs, nous dit-

dit-il, je ne prétens point me défendre, mais point de violence, je vous prie, car ma vie vous coûteroit cher. Qu'on me montre l'ordre du Roi. L'Alcade qui l'avoit dans ſa poche ne fit pas difficulté de le montrer, & de le lui laiſſer lire. Bon, dit-il, en finiſſant, on n'en veut qu'à moi: on a raiſon, je ſuis ſeul coupable. Cependant, Meſſieurs, ajoûta-t-il en ſe tournant vers Dom Diego & ſes fils, voiez lequel de ces deux partis vous plaira davantage, ou de me permettre de ſortir libre de cette maiſon, & l'on vous rendra alors Donna Diana ſaine & ſauve; ou de vous reſoudre à lui voir enfoncer un poignard dans le cœur ſi vous voulez abſolument me conduire priſonnier à Madrid. Choiſiſſez.

Si Dom Diego & ſes fils euſſent ſuivi leur fureur, ils auroient poi-

gnardé ſur le champ ce ſcelerat: mais l'Alcade prévenant leur réponſe, lui dit que le parti le plus ſage qu'il pût prendre lui-même étoit d'executer ſans bruit la volonté du Roi, & d'eſperer ſon pardon de la clemence de Sa Majeſté. Vous ne me croiez donc pas, reprit-il en reculant juſques dans ſa chambre; entrez, Meſſieurs, entrez avec moi. Nous entrâmes, & le premier objet qui nous frappa, nous rendit immobiles, & glaça notre ſang juſqu'au fond de nos veines. La vieille Donna de Paſtrino étoit aſſiſe auprès d'une fenêtre; Donna Diana étoit à genoux à ſes pieds, le ſein découvert, & cette horrible femme lui tenoit la pointe d'un poignard appuié ſur la gorge. N'avancez pas, s'écria-t-elle en nous voiant, elle eſt morte ſi vous avancez. Dom Diego mortellement ſaiſi de ce ſpectacle, ſe

jetta à genoux avec ſes trois enfans. Eh ! Madame, s'écria-t-il en levant les mains au Ciel, aiez pitié d'un malheureux pere ; qu'ai-je fait qui puiſſe vous offenſer ? que vous a fait ma pauvre fille ? aiez compaſſion de ma vieilleſſe, commencez du moins par m'ôter la vie à moi-même.

Cette furie impitoiable ne paroiſſoit pas même émue. Elle lui répondit que l'unique voie de ſauver ſa fille étoit d'accorder la liberté à ſon frere : qu'il falloit le laiſſer deſcendre ſeul, le laiſſer monter à cheval & lui donner le tems de s'éloigner. Quelque forte que fût dans Dom Diego la paſſion de ſe venger, elle ceda pour un tems à la tendreſſe paternelle. Il pria l'Alcade de laiſſer évader Dom d'Alaveſtras. Ce fut un embarras pour l'Alcade, qui craignoit de manquer à ſon devoir s'il n'executoit ponctuel-

lement l'ordre du Roi. Cependant nous lui fîmes entendre que cet ordre n'aiant été donné qu'en faveur de Dom Diego, qui étoit l'offenſé, il étoit le maître en quelque ſorte d'en uſer à ſa volonté. Donna de Paſtrino n'exigea pour ſon frere qu'une demie-heure, dont elle l'exhorta de bien profiter. Nous demeurâmes tous dans ſa chambre pendant ce tems-là, éloignez d'elle de la même diſtance. Au moindre mouvement qu'elle nous voioit faire, elle redoubloit ſes menaces, & raprochoit le poignard de la gorge de Donna Diana. Cette belle & malheureuſe fille étoit tremblante aux pieds de ſa cruelle ennemie. Elle jettoit quelquefois ſur nous ſes triſtes regards, & je crus remarquer dans ſes yeux que la douleur de ſon pere & de ſes freres avoit quelque douceur pour elle, & qu'elle étoit touchée de ce té-

moignage de leur affection. Mais son malheur ne faisoit encore que commencer. La scene devoit être sanglante, & la catastrophe approchoit.

En partant de Madrid j'avois envoié, comme j'ai dit, un laquais à Ivicella pour avertir le Comte de Mancenez que je serois absent pendant deux jours. J'avois choisi malheureusement pour ce message un étourdi qui avoit appris quelque chose du dessein de mon voiage, & qui crut se faire valoir à Ivicella en publiant ce qu'il sçavoit. Il le fit si indiscretement que le bruit alla jusqu'au Marquis. Aiant entendu parler de Donna Diana enlevée, & d'un ordre de la Cour pour arrêter le raviſſeur, il voulut si absolument être instruit de tout, qu'on fut obligé de le satisfaire, & ne consultant plus alors que sa fureur & son amour, il se fit seller un che-

val malgré le Comte, & monta deſſus dans la foibleſſe où il étoit pour ſe rendre à Madrid. Le Comte, Dom Porterra, le Chirurgien, Scoti, & quelques autres Valets ſe virent dans la neceſſité de partir avec lui. Ils allerent droit chez Dom Diego de Velez, où ils s'informerent du chemin que nous avions pris, & ſans perdre un moment ils marcherent ſur nos traces. En approchant de la Sierra ils apperçurent par malheur Dom d'Alaveſtras qui fuioit à toute bride. Le Comte de Mancenez le reconnut, & s'imagina qu'il étoit important de l'arrêter. Il fut enveloppé en un moment & obligé de ſe laiſſer reconduire à ſa Terre. Il proteſta en vain qu'il fuioit de l'aveu de Dom Diego, & que ſon retour ſeroit funeſte à Donna Diana. On prit toutes ſes raiſons pour de fauſſes défaites d'un homme qui ſe ſent coupable,

& qui veut éviter le châtiment.

Nous étions dans la situation que j'ai répresentée, lorsqu'il fut ramené au Château. Un grand bruit que nous entendîmes nous auroit obligé de sortir de la chambre, si la vieille Pastrino ne nous eût retenu par ses menaces. Le Marquis s'y fit conduire. Il est impossible ici que j'assigne une distinction de momens à trois ou quatre actions cruelles qui furent executées avec plus de promptitude que je ne puis le raconter. Le Marquis entra, je me jettai devant lui pour l'empêcher d'appercevoir Donna Diana : il l'avoit déja vûe : Ah mon cher Marquis, lui dis je tout transporté, où allez-vous ? Vous venez nous perdre, au nom de Dieu sortez pour un moment. Il s'efforçoit d'avancer malgré moi, & le trouble où il étoit l'empêchoit de prononcer un seul mot. Dans le même

instant Donna de Pastrino, qui se douta bien que c'étoit le Marquis de Rosemont, & qui vit entrer après lui son frere les mains liées de plusieurs cordes, s'écria avec une fureur inexprimable ; Quoi! je vois le meurtrier de mon fils, & qui veut l'être encore de mon frere! tiens, ajoûta cette barbare en enfonçant le poignard au milieu du sein de Donna Diane, voilà pour toi qui es son amante, & elle se leva ensuite pour se jetter sur le Marquis. Mais quelque active que soit la fureur, elle n'eut pas le tems d'achever les quatre pas qu'il falloit faire pour arriver à lui: Dom Diego, & ses fils la percerent de mille coups. Ils se jetterent aussi sur Dom d'Alaveſtras, & lui arracherent la vie par une infinité de plaies.

Qu'on s'imagine si l'on peut toute l'horreur d'un tel spectacle. Trois corps étendus dans des

:s ruiſſeaux de ſang, mon cher
farquis entre mes bras ſans mou-
:ment & ſans cõnoiſſance, Dom
iego qui s'arrachoit les che-
ux auprès de ſa fille, & qui per-
it l'air de ſes cris, ſes trois fils
i tâchoient d'arrêter le ſang de
ur trop malheureuſe ſœur, &
us les autres ſpectateurs dans
i trouble qui ne leur permet-
it pas même de penſer à nous
courir. Je portai le Marquis
ns la chambre voiſine, où il
avoit heureuſement un lit. Le
omte de Mancenez & le Chi-
rgien me ſuivirent. Je pris de
lui-ci une phiole d'Elixir qu'il
'offrit, & je lui ordonnai d'aller
i ſecours de Donna Diana. Il
/ emploia avec tant de zele &
adreſſe, qu'il lui mit le pre-
ier appareil, & la fit revenir à
le avant que le Marquis eût
pris la connoiſſance. Son éva-
ouiſſement fut ſi long, que j'en

eus un moi-même, causé par la crainte & l'inquiétude. Ce n'est pas que je crusse cet accident dangereux dans un jeune homme de son âge & de son temperament, mais la fatigue qu'il avoit essuiée la nuit, & sa blessure qui n'étoit pas encore fermée tout-à-fait me causoient une très-juste allarme. Le Chirurgien étant revenu auprès de lui me consola en m'assurant positivement qu'il n'y avoit rien à craindre. Il mit un nouvel appareil à sa blessure, qui paroissoit prête à saigner. Ce n'est pas son évanouissement que j'appréhende, me dit-il en homme de bon sens, c'est l'impression que va faire sur lui la premiere idée de l'état où il a vû Donna Diana; car j'ai assez reconnu depuis que j'ai l'honneur d'être à son service qu'il l'aime éperdûment. Je crois qu'il seroit à propos, ajoûta-t-il, de le transporter dans l'autre

ambre ; il ſe trouveroit auprès
lle en revenant à lui, & il ſe-
r aſſuré du moins qu'elle n'eſt
s morte. J'approuvai ſon con.
l. Nous le portâmes ſur un ma-
as auprès du lit où ſon amante
oit couchée. La connoiſſance
da peu à lui revenir. Le Chi-
gien qui l'obſervoit ne s'ap-
rçut pas plûtôt du change-
nt, qu'il lui dit : Courage, Mon-
ur, Donna Diana eſt vivante,
voilà auprès de vous. Ce cher
n acheva de lui faire repren-
e ſes eſprits. Donna Diana
oit ſi épuiſée par la perte de
ı ſang, qu'elle n'avoit pas mê-
e remarqué juſqu'alors que le
arquis fut auprès d'elle ; mais
ſqu'elle entendit prononcer
ſi ſon nom, elle ouvrit les yeux
mme pour le chercher, & pour
ıcontrer les ſiens. Ces deux
ıdres amants ſe reconnurent ;
n ne peut être ſi touchant ni

ſi naturel, que les premiers ſentimens de l'un & de l'autre. Donna Diana tendit la main vers lui, il la prit dans les ſiennes pour la baiſer mille fois. Ah ! c'eſt moi, lui dit-il, qui vous reduis dans ce triſte état ; mais ſi vous mourez, je ne ſerai pas longtems à vous ſuivre. Il eut bientôt retrouvé aſſez de force pour ſe lever. Il s'aſſit ſans écarter un moment ſes yeux de deſſus elle, il auroit voulu pouvoir viſiter ſa bleſſure, pour juger par lui même du péril, & s'aſſurer de ce qui lui reſtoit d'eſperance. Il conjura le Chirurgien de lui dire naturellement ce qu'il en penſoit. Celui-ci lui répondit pour le flatter que ces ſortes de coups étoient rarement mortels, mais qu'il falloit laiſſer un peu de repos à la malade, & qu'on jugeroit mieux de ſon état dans quelques heures. Il vouloit demeurer auprès

d'elle en promettant de ne lui rien dire qui pût lui cauſer de l'émotion : mais le Chirurgien lui fit entendre que ſa ſeule préſence pourroit l'agiter, & que le plus profond repos lui étoit abſolument néceſſaire.

Nous retournâmes dans la chambre voiſine où je le fis mettre au lit malgré lui. Dom Diego & ſes trois fils vinrent lui rendre leurs civilitez ; la maniere dont ils s'exprimerent me fit connoître qu'ils avoient conçû beaucoup d'eſtime & d'affection pour lui, touchez peutêtre également & de ſa figure aimable, & de la tendreſſe qu'ils lui voioient pour Donna Diana. Le Comte de Mancenez qui avoit comme perdu l'uſage de la voix juſqu'alors, & qui s'étoit contenté de donner tous ſes ſoins à ſon ami en le ſuivant pas à pas, vint l'embraſſer auſſi avec tous

les témoignages d'une vive & sincere amitié. Dom Porterra fit la même chose. Les larmes me tomboient des yeux malgré moi à la vûe de tant d'objets, ou tristes, ou tendres, mais tous infiniment touchans, & je ne pouvois distinguer en particulier par quel sentiment j'étois le plus attendri. Nous tinmes conseil avec l'Alcade sur la conduite que nous devions tenir après tout ce qui s'étoit passé. Il fut résolu que Monsieur le Comte de Mancenez prendroit la peine d'aller sans délai à l'Escurial où le Roi devoit être encore quelques jours, que l'Alcade l'accompagneroit, & qu'ils feroient ensemble à Sa Majesté la rélation fidelle de cette malheureuse journée. Ils partirent sur le champ. Leur voiage ne fut pas long, l'Escurial n'étant éloigné que de quelques lieues. Nous agissions dans la maison

d'Alaveſtras avec la même liberté que ſi nous en euſſions été les maîtres. Nous nous y fîmes préparer à manger, & tout ce qui étoit néceſſaire pour le ſecours de nos malades. Je demandai en ſecret au Chirurgien s'il croioit la bleſſure de Donna Diana dangereuſe : il me répondit qu'elle pourroit vivre encore quelques jours, mais qu'il ne falloit pas eſperer qu'elle pût ſe rétablir. Je le priai de continuer à flatter le Marquis, & d'agir de concert avec moi pour le préparer inſenſiblement à cette perte. Il ſe levoit dix fois dans une heure pour aller au lit de ſon amante. Ne pouvant l'en empêcher, j'étois obligé de le ſuivre. Quelquefois il la trouvoit aſſoupie, & il revenoit content de l'avoir vûe. Lorſqu'elle pouvoit l'appercevoir, il lui diſoit quelques mots de tendreſſe, & il la prioit de ne pas

répondre, pour menager ſes forces. Il conſultoit à tous momens le Chirurgien qui le flattoit par ſes réponſes ordinaires. Elle ſe trouva dans le fond beaucoup mieux l'après-midi. Nous nous aſſîmes autour de ſon lit, pour nous y entretenir doucement. Dom Diego & ſes trois freres faiſoient au Marquis des carreſſes dont elle étoit charmée. Il ſembloit que nous ne compoſions tous qu'une même famille, unie par la plus tendre & la plus cordiale amitié.

Monſieur le Comte de Mancenez revint le ſoir avec l'Alcade. Il nous apporta des nouvelles ſi heureuſes & ſi fort au deſſus de nos eſperances, qu'elles nous cauſerent toute la joie que la triſteſſe où nous étions nous permettoit de recevoir. Le Roi déja prévenu contre le perfide Alaveſtras approuva la vengean-

ce de Dom Diego de Velez. Il ne put entendre ſans être ému la barbarie de Donna de Paſtrino. Ce n'eſt pas aſſez, dit-il au Comte, d'une mort ſi ſimple pour punir de telles horreurs; & puiſque les coupables ont échapé à l'ignominie d'un ſupplice public, il eſt une autre maniere de ſatisfaire la juſtice. Je donne à la fille de Dom de Velez tous les biens de ſon raviſſeur & de Donna de Paſtrino. Cette grace ne fut pas plûtôt accordée, que le Comte eut le credit d'en faire expedier les Lettres. Il les remit entre les mains de Donna Diana après avoir achevé ce recit. Un évènement ſi imprevû attira mille complimens au Comte de Mancenez. Dom Diego n'étoit pas le maître de ſa joie. Le Marquis n'en reſſentoit pas moins: c'étoit un acheminement au ſuccès de ſes eſperances. Don-

na Diana ne put s'empêcher elle-même d'y paroître ſenſible, & l'on voioit bien que toute ſa ſatisfaction ſe rapportoit au Marquis dont il lui ſembloit que cette nouvelle fortune la rapprochoit davantage ; car il ne s'agiſſoit de rien moins que de cinquante mille livres de rente, Dom d'Alaveſtras paſſoit pour en avoir trente-cinq, & Donna de Paſtrino quinze ou ſeize. Le lendemain Dom Diego envoia ſon fils aîné à Madrid, pour l'exécution de la grace accordée à ſa fille. Pour lui il ſe crut obligé d'aller ſe jetter aux pieds du Roi pour le remercier d'une faveur ſi ineſperée. Il en fut reçû avec une bonté dont il parut auſſi ſatisfait à ſon retour, qu'il l'avoit été du bienfait.

Cependant la bleſſure de Donna Diana empiroit ſenſiblement. Il lui prenoit de tems en tems

des foibleſſes qui faiſoient trembler le Chirurgien même. Je la crus mourante le troiſiéme jour; mais étant revenue à elle à force de ſoins, le Chirurgien me dit qu'on pouvoit eſperer quelque choſe juſqu'au neuviéme. Il promettoit bien plus au Marquis, qui le conjuroit à chaque inſtant de ne pas lui déguiſer ce qu'il y avoit à craindre. Elle peut mourir, lui diſoit-il, mais vous n'êtes pas vous-même hors de danger, ſi vous ne vous menagez davantage. J'eſpere que mes ſoins vous rendront la vie à l'un & à l'autre. Ainſi il jugeoit par ſa bleſſure de celle de ſon amante, & du péril où elle étoit par le ſien; & comme il ſe ſentoit aſſez fort pour ne pas craindre beaucoup pour lui-même, il commençoit à devenir plus tranquile par rapport à elle. Ses frequentes foibleſſes ne laiſſerent pas de l'al-

larmer. Mon Dieu ! me dit-il un jour, que deviendrois-je ſi j'allois la perdre ? je ne vivrois pas un quart d'heure après elle. Je lui répondis qu'il falloit tout eſperer de la bonté du Ciel ; que le Chirurgien comptoit ſes évanouiſſemens pour peu de choſe, & qu'il falloit faire beaucoup de fond ſur la jeuneſſe & ſur la bonté de ſon temperament. Mais après tout, continuai-je après l'avoir ainſi raſſuré, le Ciel n'eſt-il pas le maître de ſa vie, de la vôtre & de la mienne ? ſuppoſons qu'il vous la raviſſe à vous même ; ne faudroit-il pas vous ſoûmettre à ſes ordres, & lui faire ſans murmurer le ſacrifice de votre jeuneſſe, de votre rang & de toutes vos eſperances ? il peut vous enlever de même votre chere Diana, & vous lui devriez la même ſoûmiſſion en la perdant. Aimez-la, mon cher Marquis,

elle eſt ſi aimable que vous ne ſçauriez trop l'aimer ; mais ſongez que vous devez aimer Dieu plus qu'elle, & qu'un ſentiment ſi juſte eſt eſſentiel à un honnête homme. Quelque ſujet que nous aions d'eſperer qu'elle ſe rétablira, enviſagez quelquefois ſa perte, pour acquerir la force de la ſupporter ſi ſa mort trompoit nos eſperances. Mettez-vous de bonne heure à cette épreuve. C'eſt le moien de vous rendre en quelque ſorte ſuperieur à votre paſſion ; & ſans aimer moins, votre amour ſera tel alors que la ſageſſe & la Religion le demandent. Il me répondit qu'il ſentoit parfaitement la verité de mes paroles, mais que regardant la perte de Donna Diana comme le plus horrible de tous les malheurs, il lui étoit impoſſible de ſe familiariſer avec cette affreuſe idée ; qu'il s'efforçoit au contrai-

re de l'écarter de ſon eſprit ; & qu'il eſperoit ſeulement que ſi le Ciel la lui enlevoit, & vouloit qu'il vêcût après l'avoir perdue, il lui donneroit des forces qu'il n'éprouvoit point encore, & qui ne pouvoient lui venir que de la puiſſante main de Dieu. Cette réponſe qui marquoit du moins un fond de religion & de confiance en Dieu, me ſatisfit beaucoup. Je l'aſſurai que le ſecours du Ciel n'eſt jamais refuſé quand on le demande, & qu'il eſt toûjours proportionné à nos peines & à nos beſoins.

Le Château de la Sierra étant devenu une partie du bien de Donna Diana, nous ne nous preſſions point d'en ſortir. J'attendois pour cela que le Marquis pût retourner commodément à Madrid, ſans compter qu'il auroit fallu lui faire trop de violence pour l'en tirer avant qu'elle fût

hors de danger. L'état où ils étoient tous deux, la préſence de Dom Diego & la mienne ôtoient tout prétexte à la mediſance. J'étois dans l'inquiétude en attendant le neuviéme jour dont le Chirurgien m'avoit parlé comme d'un jour critique pour Donna Diana. Il arriva enfin, & à la reſerve de ſes évanouiſſemens qui lui prenoient toûjours lorſqu'on changeoit l'appareil, il ne parut point que le danger fut augmenté. Le Chirurgien en témoigna une joie extrême ; il me dit en particulier qu'il n'apprehendoit plus que le treiziéme jour, & qu'il répondoit de ſa guériſon ſi ſes forces alloient au delà.

Le ſoir de ce jour heureux, c'eſt-à dire du neuviéme, j'étois deſcendu pour prendre l'air à la porte du Château, & j'allois rentrer après y avoir demeuré un

moment : j'entendis un bruit de chevaux qui accouroient à toute bride. M'étant rétourné je reconnus le Brun qui nous apportoit des nouvelles de Paris. Il avoit paſſé par Madrid, & Dom Porterra avoit pris la poſte avec lui pour nous l'amener. Je leur dis à l'un & à l'autre de ne pas paroître dans la chambre du Marquis que je n'euſſe lû mes Lettres, & j'ouvris auſſitôt le paquet. Il y en avoit une pour le Marquis de la main de Monſieur le Duc : elle étoit ſous cachet volant. Je la lûs avant les miennes, car dans l'état où étoient les choſes, je ne regardois point l'arrivée de le Brun & la réponſe de Monſieur le Duc comme des évenemens indifférens. Elle étoit telle que je m'attendois, c'eſt-à-dire tendre & flatteuſe, & qui promettoit tout ſans rien accorder. » Il faut que vous » comptiez, diſoit-on au Marquis,

uis, que je ne vous refuſerai « amais ce qui ſera neceſſaire à « otre bonheur. Ainſi ſoiez aſ- « ıré d'épouſer Donna Diana de « 'elez, ſi votre paſſion eſt ſi « orte que vous ne la puiſſiez « aincre. Je ſuis fort content du « émoignage que Monſieur de « Lenoncour m'a rendu d'elle, « t mon ſentiment a toûjours été « ue le merite & la naiſſance doi « ent être préferez aux emplois « t aux richeſſes. Mais vous êtes « eune, & votre maîtreſſe l'eſt « uſſi : vous êtes parti de France « ans le deſſein de voiager quel- « ues années : achevez du moins « os voiages, qu'il faudroit in- « errompre ſi vous l'épouſiez dès « ujourd'hui. Vous en revien- « rez plus digne d'elle, & je vous « onne ma parole de conſentir « lors à vos deſſeins. Je vous ac- « orde beaucoup, ne me refu- « ez pas ſi peu de choſe, &c. »

Toute la Lettre étoit ainſi tournée fort adroitement, & malgré l'impatiente vivacité du Marquis, je ne doutai point qu'il n'y trouvât quelque douceur, & qu'il ne la lût avec ſatisfaction. J'ouvris enſuite celle qui étoit pour moi. Monſieur le Duc m'y laiſſoit voir le fond de ſon cœur, & s'exprimoit en véritable Pere. Il ne me cachoit point que le mariage de ſon fils avec une étrangere lui cauſeroit du chagrin, & qu'il dérangeroit toutes ſes vûes. « Mais » ſa Lettre me fait trembler, me » diſoit-il, & vif comme je » le connois, je crains ſes réſo» lutions. Si Donna Diana eſt » telle que vous le dites, je ne » regarderai point abſolument » comme un malheur qu'elle » devienne ma fille..... Je » vous laiſſe le maître de cet» te affaire, ajoûtoit-il, & je » me repoſe entierement ſur vo-

tre prudence. Tâchez de gué- «
rir mon fils, & de lui faire quit- «
ter l'Eſpagne; mais je vous re- «
commande ſur tout de le con «
duire avec bonté; ſi vous croiez «
ſa guériſon impoſſible, j'approu- «
verai tout ce que vous aurez «
fait, &c. » »

Cette lecture me fit admirer également la ſageſſe de Monſieur le Duc, & ſon affection pour le Marquis. La confiance dont il m'honoroit me toucha auſſi ſenſiblement. Je fis quelques reflexions ſur la conduite que je devois tenir, & ſur l'uſage que je ferois du plein pouvoir qui m'étoit accordé. Dans l'extrémité du péril où étoit Donna Diana, ce n'étoit pas riſquer beaucoup que de la conſoler par l'aſſurance d'être unie à ſon amant. Si elle meurt, diſois-je, elle en mourra plus contente, & ce ſera une douleur de moins pour le Mar-

quis : ſi elle ſe rétablit, nous la ferons conſentir aiſément à attendre la fin de nos voiages ; ou ſi l'impatience du Marquis le rend ſourd aux raiſons de Monſieur le Duc, nous prendrons notre parti ſelon les circonſtances. Je ne vois plus rien qui doive me faire appréhender ce mariage. Dom Diego eſt d'une ancienne Maiſon, il a ſervi ſon Roi avec honneur, & dans un emploi diſtingué ; ſa fille eſt à preſent un parti très-riche, outre ſon merite & ſa beauté qui la rendent digne d'une couronne. Après avoir pris cette réſolution je cachetai la Lettre adreſſée au Marquis, & je remontai à ſa chambre. Je viens vous apprendre, lui dis-je, que le Brun eſt de retour : voilà la Lettre que Monſieur le Duc vous écrit. Il l'ouvrit avec une ardeur ſurprenante. Mais lorſque je croiois qu'il alloit la lire,

il s'arrêta avec une eſpece de frayeur pour me demander ſi je ne ſçavois pas déja ce qu'elle contenoit. Epargnez-moi un coup mortel, me dit-il, je ne la lirai pas ſi elle m'eſt contraire. Liſez, liſez, lui dis-je, on n'a pas deſſein de vous ôter la vie. Il la lut, & comme il avoit l'eſprit très-pénétrant, il ſentit tout d'un coup ſur quel eſpoir Monſieur le Duc exigeoit des délais. Cependant il parut touché de ſa bonté, & je vis quelques larmes couler de ſes yeux. Je lui demandai s'il n'étoit pas content, & de quoi il pouvoit ſe plaindre. Non, me répondit-il, je ne me plains pas de mon Pere; il me promet ſon conſentement après nos voiages ſi je continue d'aimer, je le connois trop bien pour craindre qu'il manque à ſa promeſſe: mais pourquoi eſpere-t-il que mon amour pourra s'affoiblir, car c'eſt le but

de ſon cruel retardement ; & ſi je lui ai fait aſſez connoître que je ſuis incapable de changer, pourquoi me cauſer des tourmens inutiles en differant ſi longtems mon bonheur ? Si vous vouliez faire attention, repliquai-je, que votre mariage fixeroit tout d'un coup votre jeuneſſe, & vous priveroit de mille avantages qui ſont encore neceſſaires à votre éducation, vous conviendriez que Monſieur le Duc raiſonne avec beaucoup de ſageſſe. Mais laiſſons aujourd'hui le ſoin de l'avenir. Donna Diana n'eſt pas en état de penſer à des nôces. Bornons-nous au preſent. Allez lui faire part de la Lettre que vous venez de recevoir. Cette nouvelle qui la comblera de joie pourra contribuer à ſon rétabliſſement. Je conſens même, ſi vous voulez, que nous lui cachions qu'elle a d'autres délais à crain-

dre que ceux de ſa guériſon. Nous nous rendîmes enſemble auprès de ſon lit. Nous la trouvâmes aſſez tranquille. Elle preſenta la main au Marquis en le voiant approcher ; car il ſembloit que l'accident qui lui étoit arrivé les eût rendus plus familiers. Elle lui dit en le prévenant, d'une voix foible, mais les yeux attachez ſur lui, & toûjours pleins de cette douce vivacité que toute la force de ſon mal ne pouvoit éteindre : Cher Marquis, j'étois occupée d'une penſée bien affligeante. Je penſois que vous ne m'aimerez plus après ma maladie Je perdrai peutêtre ce peu de beauté qui vous avoit touché, & vous ne me verrez plus qu'avec indifference. Il ne médita point ſa réponſe. Quand votre maladie pourroit vous changer, lui dit-il, m'empêchera-t elle de vous voir toûjours du même œil ? N'eſt-

ce pas moi qui ai commencé à vous aimer ? Pourquoi voulez-vous que je puiſſe finir ? Non, non, quoique j'aie pris ma paſſion par les yeux, c'eſt dans le fond de mon cœur qu'elle eſt à preſent, & je ſens bien qu'elle n'en ſortira jamais. Je vous en apporte des preuves, ajoûta-t-il, heureux ſi elles pouvoient vous cauſer quelque joie. Nos cœurs s'uniront, quand vous voudrez, pour ne ſe ſéparer jamais ; mon Pere y donne les mains, & me permet de vous épouſer. Mon Valet de chambre arrive de Paris avec cette heureuſe nouvelle. Y conſentez-vous, chere Diana, continua-t-il en ſe jettant à genoux, & s'appuiant ſur ſon lit ; votre cœur n'oppoſe-t-il rien à ma félicité, & me rendra-t-il heureux ſans repugnance ? C'eſt entre vos mains qu'eſt maintenant mon ſort, je veux qu'il dépende

de de vous toute ma vie.

Que l'amour eſt une étrange paſſion ! Donna Diana malgré l'affoibliſſement où une mortelle bleſſure l'avoit réduite depuis neuf jours, me parut plus charmante que jamais après cette agréable aſſurance. Tout le ſang qu'elle avoit répandu n'empêcha pas que ſon viſage ne ſe couvrit d'une couleur vermeille, & qu'il ne ſortit de ſes yeux mille traits de flamme. Elle ne répondit que deux mots, mais qui ſuffiſoient pour exprimer tous ſes ſentimens. Je ne ſouhaite la vie que pour être à vous, lui dit elle en ſerrant ſa main, & je prierois le Ciel de me la ravir ſi vous deviez ceſſer de m'aimer. Je l'interrompis, dans la crainte que trop d'agitation ne lui devînt nuiſible. Je confirmai le diſcours du Marquis, en l'aſſurant que Monſieur le Duc de.... m'avoit écrit dans les mêmes

termes, & qu'elle ſeroit reçue à la Cour de France avec admiration. Le Chirurgien qui vint un moment après, nous avertit qu'un entretien ſi animé arrêtoit ſes remedes : il nous pria de nous retirer.

Dom Diego étoit déja inſtruit du retour de le Brun, lorſque nous lui apprimes le ſuccès de ſon voiage. Nous crûmes devoir lui découvrir en même-tems le vrai nom du Marquis. Il fut pénétré d'une vive joie, & lui rendit mille graces de l'honneur qu'il faiſoit à ſa famille. Le Marquis l'embraſſa tendrement, & le traita d'avance de ſon cher Pere. Il fit les mêmes careſſes aux trois freres de ſon amante. Tout le monde prit part à cette agréable nouvelle, & la joie paroiſſoit commune. Mais helas ! elle devoit être bien courte. C'étoit une eſpece de délaſſement pour nous

préparer à la plus vive de toutes les douleurs. De quoi ſervent toutes précautions humaines contre l'immuable diſpoſition des volontez de Dieu! Les remedes de l'art, les ſoins de l'amour, nos vœux, nos déſirs & nos larmes, rien ne put conſerver au Marquis l'aimable Donna Diana. Je voudrois pouvoir éviter ce triſte endroit de mon Hiſtoire. Je ſens qu'il me ſera difficile de repreſenter au naturel une ſcene ſi douloureuſe. On ſera ſurpris avec raiſon que j'y trouve cette difficulté, moi que tant d'évenemens triſtes dont j'ai été le ſujet ou le témoin, devroient avoir accoûtumé à parler le langage de la triſteſſe & de la douleur. N'eſt-ce pas peut-être auſſi que mon cœur en aiant fait une experience preſque continuelle, en porte le ſentiment à un excès auquel je ne trouve plus d'expreſſions qui puiſſent attein-

dre ? Quoi qu'il en ſoit, voici la plus malheureuſe avanture de nos voiages, & la plus rude épreuve où la vertu du Marquis ait été expoſée.

Nous nous étions mis au lit aſſez tard, avec une opinion très-favorable de la bleſſure de Donna Diana. Le Marquis s'étoit endormi aſſurement dans les plus douces idées du monde. Je dormois moi-même d'un profond ſommeil, lorſqu'on vint m'éveiller tout d'un coup avec violence. C'étoit le Chirurgien, qui me déclara nettement qu'il étoit trompé ſi Donna Diana avoit plus de deux heures à vivre. Que m'apprenez-vous ? lui dis-je : elle étoit hier ſi bien quand nous la quittames. Il me répondit qu'à parler juſte elle n'avoit jamais été bien, mais qu'il en avoit néanmoins eſperé quelque choſe juſqu'à cette nuit. Vous ſçavez, ajoûta-t-il,

que je couche ſur un matelas dans ſa chambre ; je me ſuis approché d'elle vers une heure, & je l'ai trouvée ſans poulx, & ſans connoiſſance. Mon elixir l'a fait revenir à elle, mais avec tant de ſignes d'une mort prochaine, que j'ai deſeſperé de ſa vie. J'ai fait avertir ſon Pere & le Curé, qui ſont actuellement dans ſa chambre. Lorſque ſes affaires ont été finies avec Dieu, elle a demandé avec empreſſement à parler à Monſieur le Marquis. Je n'oſe lui porter une ſi fâcheuſe nouvelle, & j'ai mieux aimé commencer par vous même. M'étant levé à l'inſtant, je le ſuivis à la chambre de Donna Diana. Elle me demanda lorſque je fus auprès d'elle, ſi je ne lui donnerois pas la conſolation de voir ſon cher Marquis avant que d'expirer. Je lui répondis la larme à l'œil que j'allois l'éveiller, c'eſt à-dire lui por-

ter le coup de la mort à lui-même en lui apprenant qu'il étoit prêt de la perdre. Dans le fond je me trouvai dans un extrême embarras au ſortir de la chambre. Comment lui annoncer cette nouvelle ? Comment l'expoſer à voir expirer à ſes yeux ſon amante ? Encore ſi j'euſſe pû m'aſſurer qu'il en ſeroit quitte pour des cris & des larmes. Mais qui pouvoit me répondre de ſa vie, foible encore comme il étoit, frappé d'un coup ſi imprevû, tranſporté de douleur & d'amour ? Quelque touché que je fuſſe de la ſituation de Donna Diana, je balançai ſi je lui accorderois cette ſatisfaction ; car enfin le Marquis me tenoit lieu de tout, & je n'avois rien de ſi précieux à conſerver. Le Ciel me ſecourut dans cette peine, en m'inſpirant tout d'un coup un deſſein, qui ſervit non ſeulement à procurer à ces deux ten-

dres amans l'unique témoignage d'amour qui leur reſtoit à eſperer l'un de l'autre ; mais encore à moderer les tranſports du Marquis avant & après la perte de ſon amante. J'allai droit à ſa chambre, qui étoit depuis quelques jours proche de la mienne. Je le trouvai éveillé. Monſieur, lui dis-je d'un ton ferme pour lui inſpirer d'abord de la force, je viens de voir Donna Diana qui m'a paru plus mal qu'hier. Je ſouhaiterois que vous la viſſiez auſſi. Vous ne ſçauriez marquer trop d'affection pour une perſonne à qui vous êtes ſi cher. Je vous dirai bien plus : Monſieur le Duc votre Pere me laiſſe la liberté dans une Lettre que je ne vous ai pas fait voir, de vous unir avec votre amante ; je veux vous accorder ce matin cette ſatisfaction : car enfin ſi le Ciel diſpoſoit d'elle, ce ſeroit pour vous un ſouvenir con-

ſolant, que celui d'avoir été ſon époux. J'ai eu ſoin qu'on fit avertir le Curé. Levez-vous, & venez ſi vous voulez avec moi. Mais quoique je ne deſapprouve point votre douleur, je vous recommande de vous rendre un peu plus maître de vous-même, & de ne pas marquer tant de foibleſſe. Songez que vous avez pour témoins des Eſpagnols, qui ſçavent eſtimer la grandeur d'ame, & qui connoiſſent maintenant votre nom. Il ne vous ſeroit pas honorable de manquer de courage en leur préſence. En un mot vous avez la gloire de Monſieur le Duc & la vôtre à conſerver: qu'un ſi grand motif vous ſoutienne, & lorſque je fais pour vous beaucoup plus peut-être que je ne dois, ſauvez-moi la honte de vous voir faire une lâcheté ſous ma conduite.

Il me parut un peu étourdi

d'une harangue ſi ſevere, mais c'étoit l'état où je voulois le mettre. Il prit ſes habits avec empreſſement. Je lui repetai pluſieurs fois en allant ; ſurtout, Monſieur, point de foibleſſe : ſongez à vous, ne vous deshonorez pas. Nous entrâmes dans la chambre. Donna Diana étoit preſque expirante ; mais comme elle conſervoit toute ſa raiſon, elle nous apperçut. Le Marquis jugeant bien par le triſte appareil dont elle étoit environnée qu'elle n'étoit pas éloignée de ſa fin, alloit ſe jetter à genoux auprès d'elle ; je l'arrêtai par la main, & le preſentant à Dom Diego qui étoit appuié contre le lit : Voilà, Monſieur, lui dis-je, le fils unique de Monſieur le Duc de... vous ſçavez de quelle tendreſſe il eſt rempli pour Donna Diana ; ſouffrez pour ſatisfaire ſa douleur & ſon amour qu'il s'uniſſe avec elle par

des liens que la mort ſeule pourra rompre. Je vous demande cette grace pour lui, au nom de Monſieur le Duc ſon Pere. Dom Diego répondit en verſant des larmes, qu'il conſentoit à ma demande, comme au plus grand honneur qu'il pût recevoir. Tous les aſſiſtans éclatoient en pleurs & en ſoupirs. Je priai le Curé de s'approcher. Donna Diana eut encore la force de tendre la main à ſon cher amant. Elle lui donna ſa foi après avoir reçû la ſienne, & le Prêtre leur accorda la bénédiction.

Je ne ſçai ſi l'on pourra lire ce recit ſans émotion, mais il eſt certain que le cœur le plus inſenſible auroit été touché d'un ſi tendre ſpectacle. Le Marquis continuoit de tenir la main de ſon amante entre les deux ſiennes. Il la regardoit défaillir ſans qu'il pût prononcer une parole. Chaque ſoupir qu'il lui voioit pouſſer

lui tiroit une goute de ſang du cœur. Pour elle on l'entendoit dire quelquefois d'une voix interrompue, & qui commençoit à s'éteindre: Adieu mon cher Marquis, ſouvenez-vous de moi : je meurs votre épouſe. De tems en tems elle faiſoit un effort pour lui ſerrer la main. Elle tourna une fois les yeux ſur moi, & elle me dit en me montrant la main de ſon amant : C'eſt à vous que j'en ai l'obligation. J'affectois de les exhorter tous deux à prendre courage, & à ſe ſoumettre aux ordres du Ciel : mais ma fermeté n'étoit que ſur mon viſage, & je me retournois ſouvent pour eſſuier des larmes que je n'étois pas le maître de retenir.

Pourquoi m'occuper ſi long-tems d'un ſi triſte objet ? Enfin l'aimable & l'infortunée Diana pouſſa un ſoupir qui fut le dernier de ſa vie. Elle eſt morte,

des efforts violens pour m'é
per, mais les forces lui man
tout d'un coup, il tomb
moi ſans connoiſſance. Sc
Briſſant m'aiderent à le po
ſa chambre, après que j'eus
reſpectueuſement la main de
na Diana que je ne devois j
revoir. Elle ne me parut pas
gée par la mort. Des trait
reguliers que les ſiens ne
voient pas être aiſément d
rez : ſi l'on excepte un peu c
leur, on l'eut pris pour une
ſonne fatiguée qui dormoi

voir ſans danger. Mais quelle apparence de l'expoſer ſitôt aux agitations d'une longue route ? quoique ſa bleſſure n'eût plus rien d'abſolument dangereux, les chairs étoient encore delicates & mal raffermies. L'ordre du Chirurgien l'obligeoit à garder un regime exact & à ſe menager beaucoup. Je reſolus donc de retourner à Madrid. En faiſant ces refléxions je travaillois à le retirer de ſon évanouiſſement. Il n'eut pas plûtôt repris la connoiſſance, qu'il jetta ſes regards autour de lui; & voiant que nous environnions ſon lit de maniere à prévenir tous ſes tranſports, il leva les yeux & les mains au Ciel avec un mouvement tout paſſionné. O Dieu ! s'écria-t-il, ne me ſera-t-il pas permis de la ſuivre ! Faut-il vivre ſans elle ! Ah, mon cher Pere ! ajoûta-t-il en s'adreſſant à moi, pourquoi

m'empêchez-vous de mourir ? Je m'assis auprès de son lit, & je pris ses deux mains dans les miennes. Hé quoi, lui dis-je, mon cher Marquis, vous perdez tout d'un coup les sentimens de courage dont je vous ai cru tantôt si rempli ! Vous regardez la mort comme le seul remede de vos maux, & vous ne pensez pas que votre raison & votre generosité peuvent suffire pour vous consoler ? Mon cher enfant, écoutez-moi ! Je ne vous demande qu'un moment de reflexion : de qui vous plaignez-vous ? Est-ce de Monsieur le Duc votre Pere, qui vous a écrit d'une maniere si tendre, & qui n'a rien refusé à vos désirs ? Est-ce de votre chere Epouse qui a paru si satisfaite d'emporter cette qualité en mourant, & qui s'afflige peutêtre maintenant de vos pleurs, parce qu'elle ne desire que de vous voir tranquile & heu-

reux ? Eſt-ce de moi, qui vous regarde comme un cher fils, qui m'eſt plus précieux que moi-même, & qui ai fait pour vous juſqu'à preſent tout ce qu'une tendreſſe extrême a pu m'inſpirer ? Il ne reſte donc que Dieu que vous puiſſiez accuſer de vos peines. Oui, c'eſt Dieu ſeul qui les cauſe, vous ne pouvez les attribuer qu'à lui. Voiez donc maintenant ſi vous prétendez reſiſter à ſes ordres, l'irriter par vos murmures, le combattre par vos tranſports, & le mépriſer même en lui refuſant votre ſoumiſſion par un deſeſpoir obſtiné qui ſemble lui reprocher de l'injuſtice. Je ne veux point vous croire capable d'un ſi terrible excès d'impieté. Vous avez de la religion, on ne peut être honnête homme ſans en avoir, voici le tems d'en faire uſage. Allons mon aimable Marquis, ajoûtai-je, en l'embraſſant

railles de Donna Diana, mais qu'auſſitôt qu'il commenceroit à devenir un peu plus tranquile, nous ne manquerions pas d'aller chez lui pour lui marquer notre reconnoiſſance, & l'aſſurer d'une éternelle amitié. Il voulut m'accompagner à la chambre du Marquis. Je le conjurai de ne pas même paroître devant lui, parce que ſa préſence ne feroit qu'irriter ſon deſeſpoir. J'y avois laiſſé ſes trois fils, & je lui dis que cela ſuffiſoit. J'y retournai pendant qu'on préparoit le caroſſe. Un moment de mon abſence y avoit cauſé bien du deſordre. A peine avois-je été dehors, que le Marquis étoit retombé dans un tranſport plus vif que jamais. Il avoit fallû des efforts infinis pour le retenir, & l'empêcher d'attenter ſur ſoi-même. Il vouloit aller à la chambre de ſon amante, pour la voir encore, & expirer auprès

d'elle. Sa douleur s'exprimoit d'une maniere ſi tendre & ſi vive, que je trouvai tous les aſſiſtans les larmes aux yeux autour de lui. Ma préſence parut le calmer un peu. Partons, lui dis-je, allons chercher un ſejour plus heureux. Je lui fis prendre malgré lui quelque nourriture pour le fortifier ; il ne prononça plus un ſeul mot juſqu'au moment du depart. Nous nous mîmes dans le caroſſe, & nous arrivâmes le ſoir chez Dom Porcerrai. On juge bien que je ne fus guéres tranquile ſur la route, & que j'eus beſoin d'une continuelle attention pour le moderer.

Quelques jours ſe paſſerent. Mes inſtances, celles du Comte de Mancenez & de tous nos amis le firent enfin renoncer au deſſein de mourir. Mais lorſque j'eus tiré de lui cette promeſſe, il me dit : je vous promets trop, &

peut être plus que je ne puis vous tenir. Je lui répondis que sa parole étoit un gage qui me rassuroit entierement, que je comptois d'ailleurs extrémement sur son courage ; qu'il falloit qu'il achevât promptement de se guérir pour quitter l'Espagne & fuir des lieux qui lui avoient été si funestes ; que je lui promettois de ne jamais combattre sa douleur tant qu'elle seroit raisonnable, & qu'il trouveroit toûjours en moi un ami tendre & fidele dans le sein duquel il pourroit verser librement ses pleurs. Il m'embrassa en m'assurant que depuis qu'il avoit perdu sa chere Diana j'étois ce qu'il avoit de plus cher au monde. Cette maniere de le consoler en entrant dans ses peines & en flattant sa tristesse, me sembla le meilleur de tous les remedes. Il me réussit mieux que n'auroit fait une morale étudiée,

& des remontrances ſeveres qu'il n'étoit point en état de goûter. Le Comte de Mancenez m'avoit propoſé pluſieurs fois d'aller voir la belle Maiſon de l'Eſcurial, où il avoit un parent Religieux parmi les Jeronimites. Je tâchai d'engager le Marquis à faire ce petit voiage. J'eſperois de le ramener de là, ſinon conſolé, du moins aſſez maître de ſon trouble pour voir nos amis, prendre congé d'eux, & nous mettre enſuite en chemin pour Liſbonne. Le Roi étoit revenu à Buen-retiro, ce qui devoit nous donner plus de liberté à l'Eſcurial. Nous partimes après que le Comte eut envoié un laquais à ſon parent pour l'avertir de notre arrivée. Il étoit Procureur du Monaſtère de Saint Laurent; c'eſt-à-dire qu'il y étoit le maître, car ces ſortes d'emplois donnent un plein pouvoir parmi les

Moines. Nous nous reſſentimes de ſon autorité par la bonne chere qu'il nous fit faire pendant trois jours. Il avoit l'humeur gaie & vive, & le tour d'eſprit agréable. Le Comte l'avoit prévenu ſur la triſteſſe du Marquis, de ſorte qu'il n'épargna rien pour le divertir & lui inſpirer de la joie. Il nous fit voir les appartemens du Roi, l'Egliſe qui eſt magnifique, & la Chappelle inferieure où ſont les Mauſolées des Rois d'Eſpagne. Il nous conduiſit auſſi dans les deux Bibliotheques, où nous vimes pluſieurs Religieux un livre à la main, qui paroiſſoient travailler avec application. L'étude eſt ici en honneur, nous dit-il, & vous trouverez peu de Religieux en Eſpagne qui aient plus d'inclination que nous pour les Lettres. Il eſt ſorti de cette Maiſon quantité de bons Ouvrages, dont l'Egliſe &

l'Etat reſſentent l'utilité, & c'eſt à nos Sçavans que nous devons l'eſtime dont le public nous honore. La Providence s'en mêle, ajoûta-t-il, car il eſt ſurprenant qu'il ſe trouve quelqu'un parmi nous qui ait le courage d'eſſuier les peines de l'étude. Je ne parle point des peines propres du métier, elles ſont douces quand l'inclination s'y trouve; je parle des manieres dures que notre Superieur General prend à l'égard de ceux qui étudient. Ni diſtinction, ni faveur. C'eſt un homme groſſier, ſans naiſſance & ſans mérite, qui s'eſt élevé je ne ſçais par quels moiens au rang qu'il occupe, & qui ne fait point de cas des Sçavans, parce qu'il ignore juſqu'aux premiers élemens des Sciences. Cela eſt vrai, répondit le Comte de Mancenez; il eſt connu ſur ce pied-là dans le public; mais votre con-

ſolation doit être qu'il eſt trop vieux pour qu'il puiſſe vivre longtems. Il faut que vous faſſiez connoître à ces Meſſieurs, continua-t-il, celui que tout le monde lui ſouhaite pour ſucceſſeur, & dont vous m'avez parlé tant de fois avec éloge. Il eſt auſſi aimable, repliqua le Procureur, que l'autre eſt bruſque & farouche. Vous verrez un homme qu'un long commerce du monde a poli, & qui a rapporté de la Cour de Rome où il a demeuré longtems une experience conſommée, & les manieres les plus civiles; ſans y avoir pris cet air double & miſterieux qu'on acquert ordinairement en Italie: de ſorte qu'il eſt tout à la fois d'un caractere aimable & ouvert dans la ſocieté, & d'un eſprit très-delié pour les affaires. Je marquai quelque curioſité de connoître un Religieux de ce mérite

rite. Elle fut ſatisfaite le ſoir. Il étoit Superieur particulier de Saint-Laurent. Il vint en cette qualité nous tenir compagnie à ſouper, nous ne trouvâmes dans ſon entretien que de nouvelles raiſons de l'eſtimer. J'ai cru devoir aux civilitez que nous reçûmes de lui le court éloge que j'ai fait de ſon mérite. Il s'appelloit le Pere Codranos. Le Procureur continua à nous parler des Religieux de cette Maiſon qui faiſoient profeſſion d'aimer l'étude. On ne ſera pas fâché de voir ici leurs noms & leurs talens, tels qu'il nous les fit connoître.

Le premier & le plus ancien ſe nommoit le Pere Benito. Il étoit homme de condition. Toute ſa vie avoit été emploiée à l'étude. L'Eſpagne eſt inondée de ſes ouvrages. C'étoit un Savant d'une érudition vaſte, & qui embraſſoit tout. Une me-

moire heureuſe, une ardeur infatigable pour le travail, ſes voiages, ſes recherches, & la multitude de ſes volumes, l'ont mis dans un rang diſtingué parmi les Auteurs Eſpagnols : Mais dans le fond il ne faut pas chercher chez lui le choix du bon, le diſcernement du meilleur, le goût du ſtyle, même dans ſa Langue naturelle, l'exactitude & la profondeur de la critique. C'étoit un homme en un mot qui ſçavoit mediocrement pluſieurs Langues, qui travailloit beaucoup, & qui a compoſé un grand nombre d'Ouvrages.

Un autre que nous vîmes dans la Bibliotheque, avoit entrepris le Recueil de tous les Hiſtoriens de la Monarchie Eſpagnole. Son nom étoit le Pere Quibetos. L'entrepriſe paſſe ſes forces, nous dit le Procureur en branlant la tête, s'il n'étoit queſtion que de nous donner le texte de chaque Au-

teur en le copiant exactement ſur les Manuſcrits ou ſur les Livres déja imprimez ; je crois qu'on pourroit attendre de lui quelque choſe d'exact: mais de bonnes diſſertations, des éclairciſſemens, un jugement ſûr du merite & de l'utilité de chaque Hiſtorien, des conciliations de tems ou de faits, c'eſt ce que perſonne ne croit qu'il puiſſe executer. Il faut pour cela de l'eſprit, du diſcernement, & une profonde connoiſſance de l'Hiſtoire. Cependant, ajoûta-t-il, il a pris avec lui un aſſocié qui eſt habile homme, & dont il pourra tirer de grandes lumieres. On l'appelle le Pere Telos.

Nous en vîmes quantité d'autres, dont le Procureur nous fit ſucceſſivement le portrait. Le Pere Ramnes, homme verſé dans la lecture des Peres, & dans l'Hiſtoire Eccleſiaſtique. On a de lui quelques Ouvrages d'une exactitude qui lui fait honneur. Le Re-

re Vedro, ancien Profeſſeur de Theologie : c'eſt-à-dire qu'il y avoit pluſieurs années qu'il l'avoit enſeignée; car il n'avoit point exercé ce métier longtems, & le Procureur nous dit qu'il y paroiſſoit bien à ſes Ouvrages. C'étoit d'ailleurs un eſprit fin & cultivé, qui étoit propre ſurtout à compoſer de petites Pieces. Le Pere Sipes Auteur d'une Hiſtoire célebre dont le nom m'a échappé : ſon Livre a fait la fortune de l'Imprimeur. C'étoit un jeune homme qui avoit beaucoup d'eſprit & de lecture, mais un peu trop prévenu de ſon merite. Nous eumes un moment de converſation avec lui. Il me montra quelques Pieces de Vers françois qu'il avoit mis, me dit-il, en muſique; il m'aſſura qu'ils étoient de ſa façon. Je les ſçavois néanmoins par cœur depuis plus de dix ans. J'admirai cette rencontre cõme une eſpece de Phenomene Litteraire.

Le Procureur nous fit remarquer deux Religieux de bonne mine qui conteſtoient enſemble au coin d'une fenêtre, apparemment ſur quelque point d'érudition. Voiez-vous, me dit-il, celui qui a le viſage plein & vermeil? il s'appelle le Pere Eraſmos. C'eſt un homme qui a beaucoup d'eſprit & de facilité pour le travail. Il s'eſt chargé d'un Ouvrage conſidérable, il eſt capable de s'en tirer avec honneur. Il a l'humeur gaie, il tourne agréablement un bon mot; il aime ſes amis, & les ſert avec zele dans l'occaſion, enfin il a mille qualitez eſtimables. D'un autre côté voulez-vous connoître un bourru fieffé, un miſanthrope, un atrabilaire, un homme qui hait le travail, & qui a l'eſprit peſant, un médiſant qui ne ménage ni ceux qu'il hait, ni ceux qu'il aime.... Ha ha, interrompis-je, vous parlez ſans doute de celui qui eſt avec le Pere

Eraſmos : voilà deux hommes d'un caractere bien different. Point du tout, me répondit-t-il, je vous parle du même homme: c'eſt le Pere Eraſmos lui-même qui réunit toutes ces contrarietez. Il n'y a qu'à le voir dans des momens differens. Tantôt il eſt tel que je vous l'ai repreſenté d'abord ; un inſtant après on ne le reconnoît plus. On diroit que cet étrange homme a deux ames qui prennent le deſſus tour à tour, & qui ſont oppoſées dans toutes leurs inclinations. Il eſt animal raiſonnable comme vous & moi, mais on ne voit jamais que la moitié de ce qu'il eſt ; quelquefois il eſt raiſonnable, & quelquefois ce n'eſt qu'un animal. L'autre Pere qui eſt avec lui ſe nomme le Pere Tilman. Il a du ſçavoir & de l'érudition ; mais comme il n'a pas la tête des plus fortes, on craint qu'à force de la charger la voiture ne ſe briſe. Le Procu-

reur nous fit ainſi paſſer en revûe la plûpart des Religieux de ſon Monaſtere. Le tour qu'il donnoit à ſes louanges ou à ſa critique nous divertit agréablement. J'eus ſoin le ſoir d'écrire tout ce que je pus rappeller de cette converſation, & je la mets ici telle que je la trouve encore ſur mes tablettes. Elle ſervira du moins à faire connoître que les ſciences ne ſont pas négligées en Eſpagne, & que le Monaſtere de Saint Laurent de l'Eſcurial renferme quantité de perſonnes de merite. Il m'en eſt échappé pluſieurs dont je n'ai pu rappeller les noms.

Le Marquis parut inſenſible à tout ce que le Pere Procureur fit pour le réjouir. Il ne prêtoit pas même l'oreille à la converſation. Son ame étoit au tombeau de Donna Diana. Je l'excitois quelquefois pour interrompre ſes triſtes rêveries : il me prioit d'être ſans inquiétude, & il m'aſſuroit

qu'il étoit tranquile; mais ſes ſoûpirs le trahiſſoient, & ſouvêt même des pleurs échappées malgré lui. Nous quittâmes l'Eſcurial après y avoir demeuré trois jours. Etant retournez à Madrid, je ne ſongeai plus qu'à hâter nos adieux pour ſortir promptement d'Eſpagne. Je balançai longtems ſi je partirois ſans avoir vû mes parens qui demeuroient en divers endroits du Roiaume, ou du moins ſans me faire connoître de l'un d'eux qui étoit ordinairement à la Cour. Je l'avois vû ſouvent, mais comme s'il n'eût été pour moi qu'un étranger. Enfin je pris la réſolution de n'en voir aucun. Peutêtre faudra-t-il, me diſois-je, non ſeulement leur apprendre mon nom, mais leur prouver ma naiſſance. Les Eſpagnols ſont fiers. Je ne ſuis point d'ailleurs en état de les voir avec plaiſir. Je donnai ordre à Scoti de ſe préparer au voiage de Liſbonne. Pour nos viſites d'adieu,

d'adieu, j'aurois ſouhaité de pouvoir nous diſpenſer de celle que nous devions à Dom Diego de Velez. Je ne prévoiois que trop la douleur qu'elle coûteroit au Marquis. Mais la bienſéance le demandoit ſi abſolument, qu'il fallut s'y réſoudre. Nous commençâmes néanmoins par M. le Duc de Montalto. Nous ne l'avions pas vû depuis qu'il étoit venu lui-même voir le Marquis à Buen-retiro. Le bruit public lui avoit appris nos malheurs. Il fit mille careſſes au Marquis, & il eut l'attention de ne lui rien dire qui pût renouveller le ſouvenir de ſa perte. Il le pria de lui donner de ſes nouvelles, à quelque éloignement qu'il pût ſe trouver de l'Eſpagne; & lorſque nous lui eumes appris que nous prenions le chemin de Liſbonne, il nous offrit des Lettres de recommandation pour divers Seigneurs de cette Cour. Nous les accepte-

mes, quoique nous en euſſions apporté de Paris, & que nous n'euſſions deſſein d'en faire uſage qu'à l'extrémité du beſoin. Le dernier adieu fut très-tendre. Cet aimable Seigneur nous embraſſa mille fois, & nous pria de le regarder toûjours comme un de nos meilleurs amis. Nous allâmes de là chez la plûpart des perſonnes de Madrid de qui nous avions reçû des marques d'amitié ou de civilité. Je remis au lendemain nos deux plus cheres viſites, je veux dire celle de Monſieur le Comte de Mancenez, & celle de Dom Diego. Allons voir nos chers amis, dis-je au Marquis; commençons par l'aimable Comte de Mancenez qui vous a marqué tant de tendreſſe, & pour qui vous ne ſçauriez avoir trop de reconnoiſſance & d'amitié. Je l'avois fait avertir par un laquais. Il ſe mit à pleurer en nous voiant. Nous fîmes la même choſe de

nôtre côté, & nous demeurâmes ainſi quelque tems ſans avoir la force d'ouvrir la bouche. Donna Eliſa accourut lorſqu'elle eut appris notre arrivée, & nous trouvant dans cette triſte ſituation, elle ſe mit à pleurer avec nous. Enfin je pris la parole pour leur marquer à quel point nous étions touchez de leurs manieres généreuſes, & de la conſtance de leur amitié. Nôtre entretien fut tel qu'on peut ſe l'imaginer. Il fallut leur promettre de dîner pour la derniere fois avec eux. On ne put s'empêcher de tomber pluſieurs fois ſur l'infortunée Diana, & les larmes recommençoient toûjours. La ſincere amitié cauſe des ſentimens auſſi tendres & preſque auſſi violens que l'amour. Nous quittâmes cette charmante ſœur & cet aimable frere avec des regrets qui ne peuvent être exprimez, & nous leur jurâmes un attachement & un ſouvenir éter-

nel. Le Comte voulut encore nous accompagner chez Dom Diego. Il nous attendoit, je l'avois fait avertir auſſi. Le Lecteur me pardonnera ſi j'évite la memoire de cette douloureuſe entrevûe. Il m'en coûte trop, lorſque je rappelle une triſteſſe que j'ai ſentie. Mon cœur s'émeut encore, & les traces de mes plus anciennes douleurs ſe renouvellent. Je ramenai le Marquis dans un état à me faire balancer ſi nous partirions le lendemain, ſuivant les ordres que j'avois donné à Scoti. Cependant la nuit le remit un peu. Toutes les meſures étoient priſes. Nous partîmes de grand matin dans nôtre chaiſe, avec des chevaux de poſte. Nos gens couroient auſſi. Ils étoient quatre ; l'illuſtre Briſſant aiant obtenu du Marquis la permiſſion de nous ſuivre.

Fin du troiſiéme Volume.

SUITE DES MEMOIRES ET AVANTURES D'UN HOMME DE QUALITÉ,

Qui s'eſt retiré du monde.

TOME QUATRIEME.

A PARIS,

Chez GABRIEL MARTIN, rue Saint Jacques, vis-à-vis la rue du Plâtre, à l'Etoile.

M. DCCXXIX.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

SUITE
DES
MEMOIRES
DU MARQUIS DE***

LIVRE QUATRIEME.

UN homme qu'on délivre tout d'un coup d'un fardeau pesant, n'est pas plus soulagé que je le fus en sortant de Madrid. Ma respiration me sembloit plus douce & plus libre, comme si l'air où nous entrions eût été moins épais,

ou comme ſi l'on m'eût ôté le poids qui me tenoit la poitrine oppreſſée. J'embraſſai le Marquis avec un mouvement de joie, que je n'avois pas ſenti depuis longtems. N'êtes-vous pas content de notre départ, lui dis-je, n'éprouvez-vous pas déja que l'éloignement pourra ſervir à rendre un peu de tranquillité à votre cœur ? Il me répondit en ſoupirant, qu'il falloit de plus grands remedes pour des maux tels que les ſiens ; qu'en vain s'éloignoit-il de Madrid pour retrouver la paix, puiſqu'il portoit une image au fond de ſon ame, qui y entretiendroit toute ſa vie le trouble & la douleur. N'eſpérez pas, continua-t-il, que je reprenne jamais l'humeur que vous m'avez connue. Je vivrai, puiſque le ciel me l'ordonne ; mais je veux vivre dans la triſteſſe ; j'y trouve de la

douceur, & tous les plaiſirs du monde en auroient moins pour moi, que les larmes que vous me voiez répandre. C'eſt un bien du moins que perſonne ne pourra m'arracher.

Il n'étoit pas encore tems de le combattre par des raiſonnemens, ni de prétendre le guérir tout-à-fait. Je me contentai de lui dire que j'eſpérois beaucoup, du tems & de ſon courage ; que je ne condamnerois jamais une douleur moderée, & qu'il étoit bien juſte qu'il conſervât toute ſa vie le ſouvenir d'une perſonne dont il avoit été aimé tendrement. Nous n'eumes point d'autre avanture en chemin, que celle qui arriva au Marquis dans un village au-delà de Plazentia, où nous nous étions arrêtez pour paſſer la nuit. Il lui prit envie de ſortir de la maiſon, tandis qu'on nous

préparoit à ſouper. Ses réveries le conduiſirent dans un Bois fort grand, qui étoit proche du lieu ; & s'y étant enfoncé imprudemment, il s'égara de telle ſorte, qu'il ne pût retrouver ſon chemin. Surpris de ne le pas voir revenir, je le fis chercher de tous côtez juſqu'à la nuit. On ne m'en apprit point d'autres nouvelles, ſinon qu'il étoit entré dans le Bois, ſans que perſonne l'en eût vû ſortir. Je tombai dans une inquiétude extrême. Je fis allumer de la paille en cent endroits, & je mis à ſa ſuite plus de vingt perſonnes du village, qui connoiſſoient tous les endroits écartez du Bois. Enfin vers minuit, c'eſt-à-dire, après que j'eus paſſé trois ou quatre heures dans une mortelle allarme, je le vis revenir à cheval avec deux jeunes Eſpagnols de ſon âge. Il me fit des excu-

ſes de ſon retardement, dont il rejetta la cauſe ſur les deux Meſſieurs qui l'accompagnoient. Il me dit que s'étant égaré dans le Bois, & cherchant le moien d'en ſortir, il les avoit rencontrez, qui venoient de la chaſſe; qu'il leur avoit appris ſon embarras en les priant de le remettre dans ſon chemin ; mais qu'au lieu de lui accorder cette grace, ils lui en avoient fait une autre en le trompant par honnêteté ; qu'ils l'avoient conduit à leur Château, qui étoit de l'autre côté du Bois ; qu'ils l'avoient forcé de ſouper avec eux, & qu'il ſe ſeroit laiſſé même engager à y prendre un lit, s'il n'avoit appréhendé que ſon abſence ne me causât trop d'inquiétude. J'étois ſi content de le revoir, que j'oubliai aiſément la peine où il m'avoit jetté. Les deux Eſpagnols étoient de

jeunes gens de condition, qui avoient été charmez de cette rencontre ; & voiant à notre figure & à notre équipage, que nous n'étions point des perſonnes du commun, ils firent leurs efforts pour nous retenir quelques jours dans leur terre. J'étois trop réſolu de quitter l'Eſpagne pour y conſentir. Cependant nous reçûmes civilement leurs honnêtetez. Ils paſſerent le reſte de la nuit avec nous, & nous raconterent pluſieurs ſingularitez curieuſes du Roiaume de Leon, où Plazentia eſt ſituée. Rien ne me parut plus extraordinaire que ce qu'ils nous apprirent des magiciens ou ſorciers ; dont ce païs eſt rempli. En rapportant ces ſortes d'hiſtoires, je n'en garantis pas la vérité ; il me ſuffit d'être fidele dans la rélation que j'en fais, & d'écrire les choſes telles que je

les ai entendues. J'étois à la chaſſe, il n'y a pas plus de deux mois, nous dit l'un des deux jeunes Eſpagnols, avec un valet qui menoit mes chiens. Après une journée aſſez heureuſe, je paſſai par le Bois où Monſieur s'eſt égaré; le tems m'aiant paru commode pour l'affut, j'ordonnai à mon valet d'aller m'attendre à la ſortie du Bois, & je montai ſur un arbre dans l'eſpérance de tuer un chevreuil ou un ſanglier. A peine y avois-je été un demi quart d'heure, que je vis courir un grand loup qui s'arrêta à vingt pas de moi; dans le moment que j'allois tirer, il ſe dépouilla de la peau dont il étoit couvert, & je n'appercus plus qu'un homme aſſis au pied d'un arbre, & qui paroiſſoit fatigué. Ma ſurpriſe fut extrême; mais elle redoubla un inſtant après, lorſque j'eus vû

venir un autre loup du côté opposé, s'asseoir avec le premier, devenir homme après s'être aussi dépouillé de sa peau, & s'entretenir avec son voisin. La peur se joignit alors à l'étonnement ; je m'imaginai que si ce n'étoit pas deux diables, c'étoit du moins deux sorciers ; & comme ces malheureux sont capables des derniers crimes, j'étois tremblant sur mon arbre, & je me cachois de quelques branches sans faire le moindre bruit. Enfin, après un entretien d'une heure, ils se leverent, reprirent leur peau, & avec elle toute la figure de deux véritables loups : ils s'acheminerent vers l'endroit où mon valet m'attendoit : mes chiens les sentirent ou les apperçurent ; j'en avois ce jour-là quatre des plus vigoureux : ils échaperent à mon valet qui les tenoit en lesse,

& ſe mirent après les deux loups. J'entendis les cris du valet, & le bruit des chiens. Je mis deux balles mordues dans mon fuſil, ne doutant point qu'ils ne repriſſent leur chemin vers moi, & je me diſpoſai à tirer; ils paſſerent effectivement à dix pas; j'en bleſſai un qui tomba, & que je crus mort. Je deſcendis de l'arbre; mes chiens l'environnoient en jappant d'une force extraordinaire, mais ils n'oſoient l'approcher. Mon valet arriva dans l'inſtant: nous allions percer ce miſerable de coups de poignards, ſans ſçavoir s'il étoit homme ou loup, & uniquement pour ma ſûreté. Mais lorſqu'il vit ſa mort inévitable, il me demanda la vie d'une voix triſte & humiliée, en m'appellant par mon nom. Je lui fis ôter ſa peau par mon valet: elle étoit attachée ſous ſon

unes avec le même détail de circonſtances, & les mêmes précautions pour exciter notre foi. Ils nous proteſterent tous deux, que rien n'étoit plus commun aux environs de Plazentia, que de voir des grêles & des tonnerres dans les jours les plus ſereins, des mortalitez d'animaux, des changemens d'hommes & de femmes en differentes eſpeces de bêtes, des enlevemens d'enfans dès le berceau, & ſous les yeux de leur mere, ſans qu'elles apperçuſſent les Raviſſeurs; des aſſemblées nocturnes, où l'on prétendoit qu'il ſe paſſoit mille choſes abominables. Qu'on enterre un mort, ajoûterent-ils; ſi c'eſt une perſonne dont la conſtitution fût bonne avant ſa maladie mortelle, on trouve ſa foſſe ouverte deux heures après l'enterrement; & le cadavre a diſparu; ſouvent même il eſt enlevé avant

que d'être enſeveli. Le Maître de l'Auberge où nous étions, qui étoit debout à nous écouter, aſſura que le corps de ſa femme avoit été emporté de cette maniere, & que trois jours après il avoit été rapporté dans la chambre où elle étoit morte ; de ſorte qu'il avoit penſé mourir de fraieur en la retrouvant nue ſur une table, au moment qu'il s'y attendoit le moins. Elle avoit, nous dit-il, le ventre & l'eſtomac ouvert, & l'on en avoit tiré le cœur, le foie, & tout ce qu'on appelle les parties nobles.

J'ai naturellement un peu d'incrédulité pour tous les événemens ſurnaturels : ainſi, quelque bonne idée que j'euſſe de nos deux Eſpagnols, je regardois leur récit comme un conte inventé pour nous divertir, & je ne pus m'empêcher de leur en témoigner quelque choſe en ba-

dinant. Ils continuerent à me proteſter qu'ils étoient ſinceres : mais ils ne m'auroient pas perſuadé davantage, ſi je n'euſſe été forcé par ce que je vis un moment après, à croire qu'il ſe paſſe effectivement des choſes étranges dans cette partie de l'Eſpagne.

Il étoit environ une heure après minuit, on frappe à la porte de l'Auberge avec violence, le Maître de la maiſon y court ; & comme il n'avoit point d'autre chambre pour ſes hôtes, que celle où nous étions, & où il y avoit pluſieurs lits, il revient pour nous prier de recevoir avec nous un Cavaliero qui venoit d'arriver. Nous lui dîmes que cela étoit juſte. Le Cavaliero entre ; c'étoit un homme de trente ans, bien mis & d'une belle taille, mais pâle & foible, au point de ne pouvoir ſe ſoûtenir : ſon valet l'aidoit à marcher : il pouſſa

un profond ſoupir après s'être aſſis ; & il demanda à l'Aubergiſte, s'il ne ſe trouveroit pas quelqu'un dans le village, qui pût le ſaigner. Il y avoit une façon de Chirurgien qu'on alla chercher ſur le champ. Pendant ce tems-là, nous fimes un compliment honnête à l'Etranger ſur ſon incommodité. Ah ! Meſſieurs, nous répondit-il, je ſuis hors de moi, mon ſang eſt encore glacé de fraieur. Ce que je viens de voir, me ſera préſent toute ma vie. Nous le priâmes de nous faire part d'une avanture dont il paroiſſoit ſi frappé. Aurai-je aſſez de force pour la raconter, reprit-il avec un ſoupir. Je viens de Talavera ; je vais voir l'Evêque de Plazentia qui eſt mon oncle. Cette nuit ſur les dix heures, je traverſois le Bois qui eſt proche d'ici, dans le deſſein de gagner cette Auberge pour y de-

meurer juſqu'au jour. Je connois les chemins ; j'ai fait la même route pluſieurs fois. Etant au milieu du Bois, j'ai entendu des cris étonnans, qui ne me ſembloient pas venir de bien loin ; & croiant reconnoître que c'étoit la voix d'une femme, un mouvement de pitié m'a fait pouſſer mon cheval vers le lieu où elle étoit, pour lui donner du ſecours. Je l'ai trouvée ſeule dans un endroit découvert, & ſans arbres. Elle s'eſt avancée vers moi avec des hurlemens effroiables ; ſes cheveux étoient épars, ſes yeux égarez, & tous ſes mouvemens pleins de fureur ; l'écume lui ſortoit par la bouche. La voiant ſeule, & rien autour d'elle, qui pût la troubler, je l'ai priſe d'abord pour une folle, & j'étois prêt à retourner au chemin ; mais elle s'eſt jettée à genoux, & les mains jointes, elle m'a conjuré de ne pas

pas l'abandonner. Qu'avez vous donc ? lui ai-je dit, on ne vous fait aucun mal ; de qui vous plaignez-vous ? Ah ! Monſieur, m'a-t-elle répondu, ne me quittez pas, je ſuis perdue ſi vous me refuſez votre ſecours. Je lui ai demandé de quelle ſorte de ſecours elle avoit beſoin. Helas ! a-t-elle repris, je vous demande ſi peu de choſe, faites ſeulement un cercle autour de moi. J'ai balancé pendant quelque tems, & je me confirmois dans la penſée qu'elle étoit folle : cependant elle a redoublé ſi vivement ſes inſtances, & avec tant de marques de deſeſpoir, que regardant ce qu'elle ſouhaitoit comme une bagatelle, j'ai tiré mon épée, & ſans deſcendre de cheval, j'ai tracé un cercle autour d'elle avec la pointe. Elle a paru plus tranquille au milieu du cercle. Mais Dieux ! qu'ai-je vû tout

d'un coup ? Cinq hommes d'une ſtructure démeſurée, & d'un viſage affreux, ſont ſortis de l'épaiſſeur du Bois, plus vîte que je ne le puis dire. Ils ont ſaiſi la malheureuſe femme, & l'ont mis en pieces à mes yeux, à peine a-t-elle eu le tems de jetter quelques cris lugubres, qui m'ont pénétré d'horreur juſqu'au fond de l'ame. Ce n'eſt pas tout. Un de ces monſtres infernaux m'a frappé avec violence d'un membre ſanglant qu'il avoit entre les mains, en me diſant d'une voix terrible : Tien, voilà un reſte de la proie que tu as voulu nous arracher. Ils ont diſparu au même inſtant. Je ſuis tombé ſans connoiſſance, mon valet s'eſt évanoui de ſon côté. Heureuſement nos chevaux ne ſe ſont point éloignez. Etant revenu à moi, je me ſuis trouvé ſi affoibli, que j'ai été contraint de demeurer couché

ſur l'herbe pendant deux ou trois heures, ſans pouvoir remonter à cheval. Enfin je me ſuis ſoûtenu ſur la ſelle le mieux que j'ai pu juſqu'ici, & vous me voiez auſſi conſterné, que ſi j'avois encore cet affreux ſpectacle devant les yeux.

Toute mon incrédulité ne put tenir contre un fait ſi récent, & ſi bien circonſtancié. D'ailleurs le triſte état de l'Eſpagnol ſervoit de preuve à ſon récit. C'eſt l'unique fois de ma vie, que j'ai cru trouver des raiſons aſſez fortes pour me convaincre de la réalité des ſorciers, & de la magie. Je ne vois point comment on pourroit expliquer naturellement une avanture ſi extraordinaire, & je ſuis perſuadé avec toute l'Eſpagne, qui en a été informée, que ce fut un effet de la Juſtice de Dieu, & de la malice du démon, pour punir une miſe-

rable qui avoit merité ce châtiment par ſes crimes.

Nous arrivâmes trois jours après à Lisbonne. Cette Ville eſt grande & belle. Nous emploiâmes les premiers jours à la parcourir, & à viſiter ſes principaux ornemens. Le peuple nous y parut plus appliqué & plus laborieux qu'en Eſpagne. C'eſt le plus beau ſpectacle du monde, que cette multitude infinie de Vaiſſeaux, qu'on voit continuellement ſur le Tage, au long de la Ville, qui eſt bâtie ſur ſes bords. Elle a du moins deux lieues de longueur : ſes rues ſont belles : la plûpart des maiſons d'une ſtructure réguliere ; & le Palais du Roi, quoiqu'antique, eſt vaſte, & digne d'un grand Prince. Nous n'eumes pas de peine à faire des connoiſſances : les Seigneurs Portugais ſont affables & civils. Dès le quatriéme

jours après notre arrivée, le Marquis ſe trouva en liaiſon avec le Marquis de Tordas, parent du Comte d'Ericeyra, qui eſt célebre en France par la traduction Portugaiſe, qu'il a faite de l'Art poétique de Boileau. Nous étions à nous promener ſur le bord du Tage, au bout de la Ville. Une réverie d'amour ou d'ambition y avoit conduit auſſi M. de Tordas, ſans autre ſuite qu'un laquais. Il jugea peut-être à notre air curieux, que nous étions François, & il nous aborda ſans doute auſſi par curioſité. L'amitié fut liée en moins d'une heure. Nous retournâmes enſemble à la Ville : ſon caroſſe l'attendoit à la porte ; & comme nous étions venus à pied, il nous força par ſes civilitez de monter avec lui. C'étoit l'heure de la Comédie ; nous y allâmes enſemble. Le Prince Dom M...

étoit ſur le Theatre, environné d'une foule de jeunes gens. Nous nous approchâmes de lui avec le Marquis de Tordas, qui étoit de ſa Cour. Il nous fit l'honneur de s'informer qui nous étions. Je l'entendis; & m'étant avancé aſſez tôt pour lui répondre, je lui dis que le Marquis étoit un Gentilhomme François de la premiere diſtinction, que j'avois l'honneur d'accompagner; que ne faiſant que d'arriver à Liſbonne, le tems ne nous avoit point encore permis de lui aller rendre nos reſpects; mais que c'étoit un devoir auquel nous nous étions bien propoſé de ne pas manquer. Le Marquis s'approcha en même tems, & le ſalua de la meilleure grace du monde. Toute l'aſſemblée avoit les yeux ſur nous. Le Prince nous répondit avec bonté, qu'il aimoit les François, & qu'il nous verroit

avec plaiſir. Nous demeurâmes auprès de lui pendant le ſpectacle. Il regarda preſque continuellement le Marquis ; & lorſqu'il ſe fut levé pour ſortir, il dit au Marquis de Tordas, qu'il vouloit nous voir chez lui. Nous le ſuivimes. Tous les jeunes Seigneurs qui étoient avec lui, s'empreſſoient de nous faire honneur, & nous eumes lieu d'admirer la politeſſe des Portugais. Lorſque nous fumes dans les appartemens du Prince, il fut le premier à nous appercevoir & à nous faire ſigne d'approcher. Le Marquis lui fit en peu de mots un compliment très-délicat, auquel il répondit avec beaucoup d'eſprit & de facilité d'expreſſion. Enſuite prenant un ton plus familier, il nous demanda ce que nous penſions du Portugal : ſi la France nous paroiſſoit plus belle : ſi les Dames y étoient auſſi ga-

lantes qu'on le publioit ; & cent pareilles queſtions, auſquelles nous ſatisfimes d'une maniere qui lui plût. Il nous interrogea plus particulierement ſur la perſonne de Monſeigneur le Duc d'Orleans, déclaré Régent du Roiaume, & ſur toute ſon illuſtre Maiſon. Il nous fit voir ſon portrait & celui de Madame la Ducheſſe de Berri, dans ſa chambre : elle y étoit belle, & le tableau n'étoit pas flatté. Dans le tems que Dom M..., nous faiſoit l'honneur de nous entretenir ainſi familierement, un Officier de ſa chambre vint lui dire qu'une Dame le ſupplioit de lui accorder un moment d'audience, & qu'elle demandoit cette grace avec beaucoup d'inſtance & de larmes, mais ſans vouloir déclarer ſon nom. Je n'ai jamais refuſé d'audience, répondit ce Prince, qui étoit d'un caractere très-

très-humain ; faites l'entrer dans mon cabinet. Il nous quitta avec promeſſe de nous rejoindre, & ne ſe fit ſuivre que de Dom Telles de Sylva qu'il aimoit ſingulieremēt. Un demi-quart-d'heure après, le bruit ſe répandit dans la ſalle où nous étions, que le Prince qui étoit d'une humeur ſi enjouée en nous quittant, avoit paſſé tout d'un coup dans une affreuſe triſteſſe ; qu'il s'étoit fait mettre au lit, & qu'il ne vouloit ſouffrir perſonne dans ſa chambre ; qu'on l'entendoit pouſſer à tout moment des ſoupirs, & qu'on ne pouvoit s'imaginer d'autre raiſon de ce changement, que l'audience qu'il avoit accordée à une Dame inconnue. Cette nouvelle ne ſe diſoit d'abord qu'à l'oreille ; mais lorſqu'elle fut publique, & qu'on ne pût plus en douter, nous prîmes tous le parti de nous retirer. Chacun

raiſonna diverſement ſur cette avanture, qui fut éclaircie pour nous quelques jours après, mais qui ne l'eſt peutêtre point encore en Portugal.

En ſortant de chez le Prince, nous fumes conduits par le Marquis de Tordas, & quelques autres Seigneurs du même âge, dans une aſſemblée de Dames, qui ſe tenoit chez la Comteſſe de Selſelas; nous y fumes reçus avec honneur. Il faut le dire à la gloire de la France: C'eſt un titre pour être vû de bon œil, des perſonnes de conſidération dans les Païïs étrangers, que de porter l'habit & le nom François. Je me ſuis bien trouvé en mille occaſions de cet honorable préjugé: ſoit par cette raiſon generale, ſoit parceque le Marquis parut aimable aux Dames Portugaiſes, il reçut d'elles des marques d'attention ſi ga-

lantes, que je remarquai avec plaiſir, qu'il y prenoit goût. Je le vis rire ce ſoir pour la premiere fois depuis ſon malheur ; & dès ce moment je commençai à croire que je verrois bientôt la fin de ſa triſteſſe, & qu'elle étoit prête à ceder au tems & à la nouveauté des objets. Monſieur de Tordas nous offrit à ſouper. J'engageai le Marquis à l'accepter, perſuadé que cela ſerviroit encore à hâter ſa guériſon. Nous ſommes tous faits de cette maniere ; notre cœur n'étant point capable d'un ſentiment infini, il eſt clair qu'une paſſion qui diminue tous les jours dans quelqu'une de ſes parties, tend à ſa fin, & qu'elle s'éteint bientôt tout-à-fait. Je connoiſſois d'ailleurs ſi parfaitement le caractere particulier du Marquis, que j'avois bien moins appréhendé la durée de ſa douleur, que ſa vio-

lence : mon inquiétude avoit ceſſé avec ſes premiers tranſports, & je m'étois aſſez repoſé ſur le fond de ſon humeur, & ſur ſa vivacité, du ſoin de calmer ſon cœur.

Je réſolus de recommencer le lendemain à lui tenir l'eſprit occupé, en reprenant l'étude, & nos exercices de Madrid. Sa bleſſure & ſes chagrins les avoient interrompus. Je lui fis cette propoſition, ſans y mêler rien qui pût rappeller le paſſé ; il la reçut bien : tout ce qu'il avoit appris de la Géographie & de l'Hiſtoire, fut repété exactement. Il continua à ſe remplir de nouvelles connoiſſances ; & le compte qu'il me rendoit tous les jours de ſon étude, me faiſoit admirer ſa facilité. Nos lectures communes l'attachoient beaucoup : il me témoignoit quelquefois lui-même l'utilité

qu'il en retiroit. L'étude que je fais ſeul, me diſoit-il, m'apprend mille choſes que j'ignorois, & dont je ſuis ravi de m'inſtruire : mais cela n'appartient qu'à l'eſprit. Rarement mon cœur s'échauffe en liſant des caracteres froids & inanimez, qui me repréſentent quelquefois à la vérité les plus beaux traits du monde, mais des traits ſans vie & ſans mouvement. Au lieu, continuoit-il, qu'une lecture que nous faiſons enſemble, m'excite, & me remue preſque autant que la vûe d'une action ; le ſon de la voix, ſes inflexions differentes, les reflexions que vous ajoûtez aux penſées de l'Auteur, ou que vous faites ſur chaque trait d'une hiſtoire ; les conſequences que vous en tirez contre le vice, ou pour la vertu ; enfin l'art avec lequel vous rapportez tout au plan general de mœurs & de

conduite, que vous m'avez formé : tous ces avantages joints enſemble me font trouver une ſatisfaction infinie à lire en commun, & j'eſpere que le fruit ira de pair avec le plaiſir. Je ne lui marquois pas toute la joie que j'avois de l'entendre ainſi raiſonner : mais étant ſi aſſuré de ſon goût pour le bon & pour le vrai, je ne perdois pas une occaſion de lui inſpirer quelque nouveau principe de Morale ; & j'avois ſoin qu'elle fût moins abſtraite, que ſolide ; & moins profonde, que d'une application facile & naturelle. L'avanture de Madrid ne lui avoit pas été inutile, non ſeulement elle avoit ſervi à fortifier deſormais ſon cœur contre les ſurpriſes de l'amour ; mais elle ſembloit lui avoir donné en peu de tems une expérience qui ne s'acquert ordinairement qu'avec le ſecours des années. Tou-

tes ſes actions me paroiſſoient plus reflechies, & ſon air même plus ſerieux & plus meſuré. Je lui diſois quelquefois : Votre malheur vous a rendu plus vieux de vingt ans. S'il m'a rendu plus ſage, me répondoit-il, c'eſt un bien que j'en ai tiré ; mais convenez qu'il m'a coûté bien cher. Mon premier deſſein, en écrivant cette Hiſtoire, étoit de rapporter dans l'occaſion la plûpart des diſcours que je lui tenois, ſoit ſur les mœurs, ſoit ſur les ſciences ; j'eſperois rendre ainſi mon ouvrage utile à la jeuneſſe qui auroit pu trouver des regles & des exemples de conduite dans un livre aſſez amuſant pour ſe faire lire avec quelque plaiſir. Mais pluſieurs amis que j'ai conſultez, m'ont détourné de cette methode. Le Public, m'ont-ils dit, n'aime pas l'air ſec & pédant, qui accompagne les pré-

ceptes. Voiez le ſort des Voiages de C.... Je me contenterai donc, comme j'ai fait juſqu'à preſent, de mêler à mon récit quelques ſentimens, ou quelques reflexions, telles que les conjonctures peuvent les faire naître; & je tâcherai d'éviter tout ce qui pourroit inſpirer le dégoût. Ce n'eſt point un Traité de Morale que j'écris; c'eſt une Hiſtoire. Reprenons-en le fil: j'y aurai dans la ſuite autant de part que le Marquis.

La triſteſſe du Prince Dom M.... ne diminua point les jours ſuivans: elle fut le ſujet de tous les entretiens de Lisbonne: on ſe demandoit d'où pouvoient venir les chagrins d'un Prince ſi aimable & ſi heureux. Nous nous préſentames à ſon appartement avec le Marquis de Tordas, & la plûpart des jeunes Seigneurs qui compoſoient ordinairement

ſa Cour. L'ordre étoit donné de ne laiſſer entrer perſonne, à l'exception de Dom Telles de Silva, ſecond fils de M. le Comte de Tarouca, & favori du Prince. Le Marquis de Tordas nous dit & à quelques-uns de ſes amis, avec qui nous étions, qu'il vouloit nous donner à ſouper à ſa Maiſon de campagne, qui étoit à deux petites lieues de Lisbonne, & à cinq cens pas de la mer. Chacun lui promit de s'y rendre. Pour nous qui en ignorions le chemin, & qui n'avions pas d'équipage, il nous vint prendre l'après midi dans le ſien. Nous arrivames de bonne heure à Lereda, qui étoit le nom de ſa maiſon. Nous nous promenames le reſte du jour dans les jardins & dans le Bois; & le ſoir ſur les dix heures, on vint nous avertir que le ſouper nous attendoit. Notre deſſein étoit de retourner en-

ſuite à Lisbonne ; mais ſi la Providence n'eût veillé ſur nous, nous courions riſque d'en être éloignez pour longtems, ou de nous trouver peut-être expoſez à quelque choſe de bien plus facheux. On en jugera par le malheur qui faillit à nous arriver. La nuit étoit ſi claire, qu'on eût pu ſe paſſer de la lumiere des flambeaux : nous étions à table depuis une heure ou deux, lorſque nous entendimes fermer la grande porte de la cour avec beaucoup de violence, & le bruit de ſept ou huit hommes qui ſe crioient l'un à l'autre en fermant la porte : Pouſſe, aide-moi, vîte, dépêche. Nos laquais les virent au travers de la fenêtre ; & craignant avec raiſon quelque mauvaiſe avanture dans un lieu ſi proche de la mer, ils ſe preſſerent de fermer auſſi les portes qui communiquoient du corps

de logis à la cour ; cette précaution étoit d'autant plus ſage, que les huit inconnus paroiſſoient bien armez. Nous nous levames nous-mêmes de table pour les conſiderer, & nous délibérames un moment ſur le parti que nous avions à prendre. Toutes les fenêtres des appartemens bas étoient grillées ; ce qui nous empêchoit de craindre d'être ſi facilement inſultez ; nous étions ſept, & nous avions avec nous pour le moins douze ou quinze laquais, mais nous étions ſans armes ; & le moien de reſiſter contre des piſtolets & des fuſils ! Pour augmenter notre peine & notre fraieur, Briſſant vint me dire que nous étions dans un péril extrême ; que c'étoit aſſurément des Corſaires ; qu'il les reconnoiſſoit bien à leurs armes, & qu'il étoit même fort trompé, s'il n'avoit ap-

perçu Andredi. J'avoue que le nom de ce ſcélérat me fit frémir. Quoi ! lui dis-je, cet Andredi dont vous nous avez rapporté mille choſes affreuſes ? lui même, me répondit Briſſant. La crainte que je conçus tout d'un coup pour le cher Marquis, me fit propoſer à nos Meſſieurs de nous retirer par le jardin. Il fut le premier à me répondre, qu'il y auroit de la honte à fuir, & qu'il falloit défendre la maiſon de Monſieur de Tordas. Comme il achevoit de parler, les Corſaires qui avoient eu le tems de barricader la porte, s'approcherent du corps de logis, & demanderent bruſquement, qu'on leur ouvrît l'entrée. J'ouvris la fenêtre, & paroiſſant ſeul, je leur dis fierement, qu'ils ſe gardaſſent de faire la moindre inſulte à la maiſon, & que nous étions aſſez de perſonnes pour

nous bien défendre. Andredi, car c'étoit lui même, me répondit d'un ton fort humble, que loin de vouloir nous insulter, il nous demandoit un asile, ou du moins la liberté du passage pour s'enfuir. Son embarras & la précipitation avec laquelle j'avois vû ses gens fermer la porte, me firent croire qu'ils étoient poursuivis. Cette pensée me rassura. Sauvez-vous, lui dis-je, par où vous pourrez; mais comptez que la maison ne vous sera point ouverte, & que nous en défendrons bien l'entrée A peine eus-je prononcé ces deux mots, que nous entendimes à la porte de la cour un grand bruit de chevaux, & dans un instant elle fut enfoncée à coups de haches. Trente Cavaliers entrerent, le pistolet au poing: les Corsaires se voiant sans espérance de fuir, & trop inégaux en nombre pour résister,

jetterent leurs armes à terre en demandant la vie : ils furent saisis, & chargez de chaînes. Nous ouvrimes alors la porte de la maison. L'Officier qui commandoit les Cavaliers, nous fit des excuses fort honnêtes sur l'obligation où il avoit été de causer quelque desordre dans la cour, & il nous apprit en peu de mots, qu'il étoit depuis deux jours sur la Côte à la tête de cent chevaux, pour observer un Bâtiment, qui avoit déja fait quelques descentes, & enlevé un butin considérable ; que l'aiant vû s'approcher de terre au clair de la lune, il s'étoit caché avec ses Cavaliers pour attendre le débarquement des Corsaires; qu'ils étoient sortis du Vaisseau au nombre de trente ou quarante, & qu'ils avoient pris le chemin de la maison où nous étions, dans l'espérance apparemment

de la piller ; mais qu'auſſitôt qu'ils avoient été à quelque diſtance de la mer, il s'étoit hâté de les prendre par derriere, pour leur couper le retour ; que ſe voiant ſurpris par un ſi grand nombre, & dans l'impuiſſance de regagner leur Vaiſſeau, ils avoient pris le parti de ſe ſéparer, pour fuir & s'échaper plus facilement ; que de ſon côté, il avoit diviſé ſa troupe pour les pourſuivre ; & qu'il ne doutoit pas que ſes Cavaliers n'euſſent arrêté les autres, comme il avoit fait ceux qui étoient venus nous troubler. Il ajoûta que ſon entrepriſe n'étoit encore executée qu'à demi ; qu'il alloit tâcher de ſe ſaiſir du Vaiſſeau, & qu'il avoit deſſein pour cela d'emploier l'artifice. Il pria le Marquis de Tordas de permettre que les priſonniers fuſſent gardez dans ſa cour ; il en prit ſeulement deux avec

lui ; & s'étant mis à pied, lui & vingt-cinq Cavaliers de ſa troupe, il retourna vers la mer pour executer ce qu'il avoit médité.

Nous mourions d'envie le Marquis & moi, de voir Andredi de près, & de l'entendre parler. Nous le fîmes entrer dans la ſalle ; & nous étant remis tranquilement à table, je le fis aſſeoir ſur une chaiſe, lié comme il étoit. Hé bien, brave Andredi, lui dis-je, voilà donc toutes vos courſes & tous vos exploits terminez. Vous ne vous attendiez pas de vous trouver ce ſoir en ſi bonne compagnie. Il parut ſurpris de s'entendre appeller par ſon nom. Il baiſſa les yeux ſans répondre. Où êtes-vous, Briſſant ? m'ecriai-je : Venez renouveller connoiſſance avec votre Patron le Seigneur Andredi. Briſſant qui n'avoit point encore oſé lui parler, s'approcha de moi, & ſe pla-

ça

ça vis-à-vis de lui. Andredi le reconnut. Ah ! Traitre, lui dit-il avec des yeux étincelans, c'eſt toi ſans doute, qui es cauſe aujourd'hui de ma perte. Ne l'accuſez pas, repris-je ; il ignoroit comme nous, que vous fuſſiez ſi proche de Lisbonne : mais quand il auroit contribué à vous faire arrêter, il n'auroit fait que réparer les crimes que vous l'avez forcé de commettre malgré lui. Le fier Corſaire fut picqué de ce reproche : il s'emporta en injures contre Briſſant, & l'accuſa d'avoir eu plus de part que lui aux deſordres qu'ils avoient commis enſemble. Quoi qu'il en ſoit, lui dis-je, il y a renoncé volontairement, & vous êtes un miſerable qui les avez bien multipliez depuis qu'il vous a quitté. Cependant, ajoûtai-je, ſi vous voulez nous en faire un récit fidele, je vous promets que

ces Meſſieurs voudront bien s'emploier pour faire diminuer la rigueur des peines que vous méritez. Le Marquis de Tordas & tous ſes amis l'aſſurerent qu'ils tiendroient ma promeſſe ; mais ce fut inutilement : nous ne tirâmes plus de lui un ſeul mot. Le voiant obſtiné à ſe taire, j'ordonnai à Briſſant de raconter tout ce qui lui étoit arrivé avec lui. Sa relation fut longue : il y ajoûta même des circonſtances qu'il avoit obmiſes à Madrid. Pendant que nous nous entretenions ſur ſon récit, nous entendîmes dans la cour un nouveau bruit de chevaux qui arrivoient : c'étoit le reſte des Cavaliers Portugais, qui amenoient vingt-deux autres Corſaires, ſuivant l'ordre de leur Officier qu'ils avoient rencontré. Il revint bientôt lui-même avec une nouvelle proie, qui lui coutoit moins de peine à

conduire. Il nous fit demander la permiſſion d'entrer dans la ſalle ; & nous fumes fort étonnez d'y voir entrer avec lui douze femmes aſſez mal en ordre, mais dont pluſieurs ne paroiſſoient pas des femmes du commun. Il y en avoit une entre les autres, dont la taille & la beauté attirerent tout d'un coup nos regards : elle étoit pâle & abbatue ; mais on voioit aiſément que c'étoit l'effet de ſa triſteſſe. L'Officier nous raconta que s'étant approché du Vaiſſeau, il n'avoit point eu de peine à s'en rendre le maître ; parceque le petit nombre de Corſaires qui y étoiẽt reſtez, avoient pris ſa troupe pour celle de leurs compagnons. Il avoit commencé par le viſiter exactement, & il y avoit trouvé quantité de ſacs & de tonneaux remplis d'or & d'argent. Il en avoit fait un compte exact, &

les plus fideles de ſes Cavaliers étoient demeurez pour garder ce riche butin juſqu'au jour. Pour les douze femmes, il les avoit pris d'abord pour d'infames créatures, qui s'entendoient avec les Corſaires, & qui vivoient dans le deſordre avec eux : mais elles l'avoient détrompé elles-mêmes en le priant de mettre fin à leur infortune. Ces malheureux les avoient enlevées ſur diverſes Côtes, & les faiſoient ſervir de jouet à leur brutalité. Celle dont la beauté nous avoit touchez ſe mit à pleurer amérement ; lorſque l'Officier nous parla d'elle, nous fumes encore plus émus de ſes larmes. Le Marquis de Tordas s'empreſſa de la faire aſſeoir avec ſes compagnes, & leur offrit toute ſorte de ſecours & de rafraîchiſſemens. Il étoit trop tard pour conduire les priſonniers à la Ville : ils furent gardez dans

la cour juſqu'au lendemain. Nous engageâmes l'Officier à prendre un couvert avec nous, & nous ne quittâmes point la table pendant le reſte de la nuit. La belle affligée ne toucha preſqu'à rien : mais lorſque nous eumes lié converſation, nous la fimes conſentir à nous raconter ſon malheur. Voici ce qu'elle nous dit, en verſant plus de larmes, qu'elle ne prononça de paroles.

Permettez-moi de vous cacher mon nom : je dois cette conſidération à ma triſte Famille. Je ſuis Françoiſe, & née à Ant... d'un pere très-noble & très-riche. Mon bien, ma naiſſance & mon éducation ſembloient me promettre la plus heureuſe de toutes les deſtinées. L'amour alloit rendre ma felicité parfaite par un mariage conforme à mon inclination ; enfin je touchois au

comble de mes vœux, lorſque ces monſtres abominables, continua-t-elle en nous montrant de la main les Corſaires qui étoient dans la cour, m'ont précipité dans l'infame état où vous me voiez. Mon Amant, qui devoit être mon époux deux jours après, m'engagea un ſoir à ſortir de la Ville pour faire un tour de promenade : c'eſt une liberté établie chez nous, & dont notre ſexe uſe avec ſageſſe. Nous nous éloignâmes inſenſiblement, l'eſprit & le cœur occupez de notre tendreſſe ; l'obſcurité nous fit appercevoir qu'il étoit tems de retourner ſur nos pas. Comme nous approchions de la Ville, en ſuivant toujours le grand chemin, quatre hommes armez, qui étoient couchez le ventre à terre, ſe leverent tout d'un coup à deux pas devant nous, & nous arrêterent en nous préſentant le

bout du piſtolet. Mon jeune amant qui étoit plein de courage & d'amour, ne fit point attention qu'il lui ſeroit pernicieux de me défendre : il oſa l'entreprendre ; un coup de piſtolet lui caſſa la tête à mes yeux. Trop heureuſe, ſi j'avois péri du même coup ! Helas ! je crus mourir avec lui ; mais ce n'étoit qu'un évanouiſſement que je pris en vain pour la mort. Je fus portée ou traînée juſqu'au Vaiſſeau. Quels furent mes cris, lorſqu'étant revenue à moi une heure après, je me trouvai entre les bras de l'execrable Andredi ! Cet infame n'avoit pas même attendu que j'euſſe repris la connoiſſance pour ſatisfaire ſa brutalité. Epargnez-moi un ſouvenir, qui me comble de honte & de deſeſpoir. Il eut encore la barbarie de m'inſulter, en m'aſſurant d'un air railleur, qu'il étoit mon époux. Ah ! monſtre,

lui dis-je, tu ne porteras pas ce nom longtems ; & je m'efforçai de l'étrangler, ou de lui arracher les yeux. Mais de quoi étois-je capable dans la foibleſſe où je me trouvois, & retenue par des mains accoûtumées au crime & à la violence ? Il fallut ceder à ma cruelle fortune, & me réſoudre à ſervir aux plaiſirs d'Andredi. Il y a trois mois que je ſuis réduite à cette infamie. J'ai été témoin depuis ce tems-là, de tous les deſordres que mes Raviſſeurs ont commis dans tous les endroits où leur fureur les a portez : il ne s'eſt pas paſſé de jours où je n'aie vû couler du ſang & des larmes. Andredi me traite pourtant avec reſpect : je ſuis regardée comme la Reine des ſcélérats, dont il eſt le Chef. Plus heureuſe que mes compagnes, je n'ai à répondre qu'à la paſſion d'un ſeul. Toutes les richeſſes du

Vaiſſeau

Vaiſſeau ont été remiſes à mes ſoins, & j'avois la liberté d'en diſpoſer abſolument. Mais foible conſolation dans un malheur tel que le mien ! La mort auroit eu bien plus de douceur pour moi, ſi le Ciel permettoit de ſe la procurer volontairement. Je l'ai invoquée mille fois ; & aujourd'hui que la liberté va m'être rendue, je ne veux plus faire uſage de la vie, que pour pleurer ma honte & me cacher éternellement aux yeux des hommes.

Cette hiſtoire nous attendrit beaucoup. Nous conſolâmes cette belle perſonne par nos civilitez. Le Marquis de Tordas, & les autres Seigneurs Portugais lui promirent d'emploier leur credit pour lui procurer une place dans quelque Communauté Religieuſe, où elle pourroit mener une vie douce, & oublier ſon infortune. Ses compagnes nous rappor-

terent auſſi l'une après l'autre, de quelle maniere elles étoient tombées au pouvoir des Corſaires. Leur enlévement avoit toujours été accompagné de quelque meurtre, ou de quelque incendie; de ſorte que ces ſcélérats pouvoient être regardez avec raiſon comme des monſtres d'horreur & de barbarie. Leur punition ne fut pas differée longtems: ils furent conduits le matin à Lisbonne, & deux jours après ils furent tous executez par divers ſupplices. Le Roi de Portugal offrit aux douze femmes d'emploier une partie du butin à conſtruire une eſpece de Couvent pour leur ſervir de retraite. Elles tinrent conſeil en commun ſur cette propoſition, & elles réſolurent de quitter le Portugal, & de ſe retirer chacune de ſon côté dans des païs où leur honte ne fut pas con-

nue. Le Roi y consentit, & leur fit donner libéralement de quoi se conduire.

Le bruit de cette avanture, & le péril que nous avions couru, servit à nous faire connoître de toute la Ville en moins de huit jours. Le Prince Dom M.... malgré sa tristesse voulut être informé de l'événement par nous-mêmes. Il nous fit avertir de nous rendre chez lui avec le Marquis de Tordas. Nous le trouvâmes en robe de chambre avec le seul Dom Tellès de Sylva. La douleur étoit répandue sur son visage & dans ses yeux. Lorsque le récit de notre avanture fut achevé, le Marquis de Tordas prit la liberté de lui témoigner combien il étoit touché de le voir si triste & si solitaire. Ah! mon cher Tordas, lui dit le Prince, quelles que puissent être ma solitude & ma douleur, elles

n'égaleront jamais ma perte. En fuiant la vûe des hommes, que ne puis-je auſſi me fuir moi-même ? Que ne puis-je du moins détourner de mes yeux des images funeſtes, dont la préſence ne me permettra jamais d'être heureux ! Eſt-il poſſible, mon Prince, repartit le Marquis de Tordas, qu'à l'âge où vous êtes, & dans un des premiers rangs du monde, avec tant de vertus & de rares qualitez, vous puiſſiez connoître la mauvaiſe fortune autrement que par ſon nom ? Qui s'imaginera jamais que le Prince de Portugal eſt malheureux, & qu'il craint de l'être toujours ? C'eſt une partie de mon malheur, repliqua le Prince, que d'être né ce que je ſuis : ſi j'étois moins connu, je pourrois m'affliger avec liberté, de vaines loix de bienſéance & d'honneur ne m'obligeroient pas à cacher juſqu'au ſu-

jet de mes peines. J'aurois du moins la douceur de verſer librement des larmes. Il en répandit quelques-unes en prononçant ces derniers mots, mais il les eſſuya promptement ; & ſe tournant vers le Marquis de Roſemont, il lui demanda ce qu'il penſoit de ſa foibleſſe, & ce qu'il en diroit, lorſqu'il ſeroit retourné en France ? Le Marquis lui fit une réponſe flateuſe & polie. Il ſe retira peu après dans ſon cabinet, & Dom Telès de Sylva fut le ſeul qui oſa le ſuivre.

La triſteſſe du Prince fit beaucoup d'impreſſion ſur le Marquis : je m'en apperçus le ſoir par le renouvellement de la ſienne : il parla peu en ſoupant. Ses ſoûpirs & ſon ſilence ne me firent que trop connoître que ſon cœur étoit vivement agité. Je fis ſemblant néanmoins de le

croire tranquile ; & j'affectai de ne l'entretenir que de choſes indifferentes. J'étois perſuadé, comme je l'ai déja dit, qu'on ne guérit point des maux tels que les ſiens en les combattant. Je l'excitai ſeulement à prendre un peu plus que de coûtume, d'un vin délicieux, dont le Marquis de Tordas nous avoit envoié quelques bouteilles. Il y conſentit par complaiſance ; ce qui ne l'empêcha point de ſe retirer dans ſa chambre plutôt qu'à l'ordinaire. Je me retirai immédiatement après dans la mienne. Il n'y fit point d'attention ; & croiant n'être entendu de perſonne, il ſe livra bientôt aux gémiſſemens les plus vifs & les plus tendres. Je prêtai l'oreille pour entendre plus diſtinctement ſes plaintes. Il les adreſſoit à ſa chere Diana, comme s'il eût été avec elle. J'étois ſurpris de le

voir encore ſi touché, après avoir cru ſa guériſon ſi avancée. La curioſité me porta à m'approcher de ſa porte ; je l'ouvris doucement pour obſerver ſa poſture & ſes mouvemens. Il étoit étendu ſur un fauteuil, auprès d'une table, ſur laquelle étoient deux flambeaux. Une petite caiſſe qu'il avoit apportée de Madrid, & dont je ne lui avois jamais demandé quel étoit l'uſage, étoit ouverte auprès de lui : il en tiroit ſucceſſivement pluſieurs petits meubles, qu'il tenoit appuiez un quart-d'heure ſur ſa bouche, & qu'il rangeoit enſuite ſur ſa table : c'étoit un bonnet de velours noir, brodé d'or, des bas, des ornemens de tête & de gorge, des gands, des braſſelets, & d'autres bagatelles de même nature. Mais ce qui me ſurprit davantage, fut de lui voir tirer du fond de la caiſſe

un portrait assez grand, que j'ignorois qu'il eût, & que je jugeai devoir être celui de Donna Diana. Il le tint longtems dans ses mains, en le regardant avec une attention qui arrêta quelque tems ses soûpirs ; mais ce fut pour en pousser bientôt de plus profonds & de plus violens. Je ne pouvois m'imaginer de quels moiens il s'étoit servi pour obtenir ces tristes restes de son amante, & j'en accusai d'abord M. le Comte de Mancenez. Cependant, comme cela ne s'étoit pu faire sans que ses gens en sçûssent quelque chose, je retournai à ma chambre, où je les fis appeller l'un après l'autre. Le Brun & Deschamps me protestèrent avec serment, qu'ils n'étoient instruits de rien. Brissant qui sçavoit tout, voulut dissimuler ; mais comme je le soupçonnois, je lui parlai avec tant

de fermeté, qu'il me confeſſa enfin qu'il avoit reçu ordre de ſon Maître, pendant le petit voiage que nous avions fait à l'Eſcurial, d'obtenir à quelque prix que ce fût, les derniers habits que Donna Diana avoit portez; qu'il avoit acheté de ſa femme de chambre juſqu'à ſa robe, ſes juppes & ſon linge; que depuis ce tems-là, le Marquis ne portoit point d'autres chemiſes, que celles qui avoient appartenues à ſa maîtreſſe, les aiant fait accommoder à ſon uſage; que les juppes avoient été changées en veſtes, dont il ſe ſervoit tous les jours; & la robe, en robe de chambre: enfin, qu'il étoit ſans ceſſe couvert de ce qui avoit revêtu l'infortunée Diana. Pour le portrait, il me dit que ſon Maître l'avoit eu de Donna Eliſa, qui ne s'en étoit défait qu'avec pei-

ne, pour l'obliger. Les bras me tomberent d'admiration à ce récit. Mais pourquoi, dis-je à Briſſant, vous être chargé d'une telle commiſſion, ſans m'en avertir? Ne deviez-vous pas juger que c'étoit le plus mauvais ſervice que vous puiſſiez rendre à votre Maître? Il me répondit qu'il n'avoit pu ſe refuſer à ſes inſtances, ni deſobéir à ſes ordres; que lorſqu'il lui avoit repréſenté que je deſapprouverois peutêtre cette démarche, il l'avoit aſſuré que je n'en ſçaurois jamais rien; ou que ſi je venois à l'apprendre, je ne pourrois la condamner, puiſque j'avois fait bien davantage après avoir perdu mon épouſe. De quelque façon que vous puiſſiez vous juſtifier, repris-je, c'eſt une faute que vous avez commiſe, & que je ne vous pardonnerai qu'à condition que vous la repariez promptement.

Il faut emploier toute votre adreſſe pour ôter au Marquis cet inutile équipage, ſans qu'il puiſſe en accuſer perſonne. Si vous réuſſiſſez avant huit jours, ajoûtai-je pour l'exciter, je vous promets dix Louis d'or. Briſſant accepta le marché, & me promit tous ſes ſoins; mais on verra que cette entrepriſe lui fut bien funeſte. Je fis auſſitôt du bruit auprès de la chambre du Marquis pour lui faire quitter ſa triſte occupation; & étant entré un moment après, je trouvai qu'il avoit ſerré les meubles, & fermé ſa caiſſe; & je demeurai avec lui juſqu'à ce que je le vis accablé de ſommeil.

Le lendemain qui étoit le premier jour de Novembre, à peine étions-nous levez, qu'un Gentilhomme du Prince Dom M.... vint nous dire de ſa part, qu'il ſouhaitoit de parler au Marquis

& à moi. Nous nous hâtames d'aller chez lui. On nous fit entrer auſſitôt dans ſa chambre comme des perſonnes attendues. Il étoit encore au lit. Il nous fit donner des chaiſes ; & lorſque nous fumes aſſis auprès de lui, & qu'il eût fait ſortir tout ſon monde, il nous parla ainſi : Vous ne vous attendez pas, Meſſieurs, à la propoſition que je vais vous faire ; mais, quelque étrange qu'elle puiſſe vous paroître, je m'aſſure que vous me ferez la faveur d'y conſentir. Il s'arrêta un moment ; & le Marquis en profita, pour lui répondre que nous étions auſſi incapables de manquer à lui obéir, que lui de rien exiger de nous qui ne fût juſte, & que nous ne fuſſions obligez d'executer. Ce n'eſt pas de l'obéiſſance, reprit-il avec un ſoûpir, c'eſt de l'amitié & de la compaſſion que je vous de-

mande. Vous me voiez pénétré de la plus vive douleur, & dans un état où je ne regarde plus la vie comme une faveur du Ciel, tant elle m'eſt devenue funeſte & inſupportable. Je fais des efforts inutiles pour retrouver la tranquilité que j'ai perdue. La cauſe de mes maux m'eſt ſans ceſſe préſente, & ce n'eſt point en Portugal que je puis eſpérer de l'oublier; mon deſſein eſt de m'en éloigner pour quelque tems. Le Comte de Tarouca eſt Ambaſſadeur du Roi en Hollande: je l'aime; & je compte ſur le zele & ſur l'attachement qu'il a pour moi. Je veux commencer par là mes voiages. Dom Tellès de Sylva ſon fils conſent de m'accompagner: c'eſt le ſeul Portugais que j'aie mis dans mon ſecret, & que j'aie chargé de prendre les meſures neceſſaires pour mon départ: ma derniere

réſoluton fut priſe hier après vous avoir vûs. Je me ſuis flaté, continua le Prince, que vous ne me refuſerez pas d'être auſſi du voiage, & de monter ſur le même Vaiſſeau avec moi. Vous m'avez dit, qu'en quittant Lisbonne, vous deviez aller en Angleterre & en Hollande ; ce ne ſera pas changer beaucoup votre deſſein, que de commencer par la Hollande, d'où vous paſſerez enſuite facilement en Angleterre. Que dites-vous de ce projet, ajoûta-t-il en nous regardant ? m'accorderez-vous ce que je vous demande ? Je vous eſtime tous deux : vous en pouvez juger par la confiance que je vous marque.

Le Marquis cherchoit dans mes yeux ce qu'il devoit répondre. Je lui fis un ſigne qu'il entendit. Il témoigna au Prince combien nous nous ſentions honorez de ſon eſtime, & avec quel-

le joie nous étions prêts de le ſuivre en quelque endroit qu'il voulût nous permettre de l'accompagner. Nous lui engageâmes notre parole de nous préparer à partir au premier ordre. Il nous donna quelques avis ſur la maniere dont nous devions nous conduire, pour tromper la curioſité de ceux qui pourroient nous obſerver ; & il nous ordonna de voir en particulier Dom Tellès de Sylva, & de lui faire part de la réſolution que nous venions de prendre. En ſortant du Palais, nous le rencontrâmes ; & lui-même nous voiant ſortir de chez le Prince, fut le premier à nous ſaluer avec beaucoup d'honnêteté. Nous lui apprimes en deux mots ce que nous avions conclu. Il en eut de la joie, & il nous pria de rentrer au Palais avec lui. Le Prince ſurpris de nous revoir ſi-tôt, lui demanda

avec empreſſement, s'il apportoit d'heureuſes nouvelles. Les plus heureuſes du monde, répondit Dom Tellès; nous ſerons en mer dans quatre jours, ſi vous le déſirez. Enſuite il lui raconta que s'étant informé exactement s'il y avoit quelque Vaiſſeau prêt à faire voile en Hollande, il ne s'en étoit point trouvé; mais qu'un Bâtiment Anglois, qui revenoit de Conſtantinople, & qui ſe repoſoit depuis quinze jours à Lisbonne, devoit partir au premier jour pour l'Angleterre; qu'il avoit parlé au Capitaine; & qu'en lui promettant une ſomme conſidérable, il l'avoit engagé à ſe charger de nous pour nous tranſporter juſqu'à la Brille. Le Prince embraſſa Dom Tellès avec de grandes marques de ſatisfaction. Ne différons pas, lui dit il, partons au premier vent. Il nous preſſa d'aller

ler faire nos préparatifs, ſans perdre un moment; & il chargea Dom Tellès de mettre ordre à tout le reſte.

Quoiqu'un départ ſi précipité ne nous laiſſât pas le tems de connoître aſſez la Cour de Portugal, je ne pouvois me repentir de l'engagement que nous avions pris avec Dom M.... Outre l'honneur d'accompagner ce Prince aimable, qui a fait admirer depuis ſon mérite à la Cour de France, je regardois comme un avantage pour le Marquis de s'éloigner tout à-fait de l'Eſpagne. Qu'auroit-ce été, ſi j'euſſe prévû le bonheur qui m'attendoit en Hollande, & que j'aurois manqué ſans doute, ſi j'euſſe fait un plus long ſéjour en Portugal? Mon Lecteur me verra bientôt dans un de ces heureux momens qui ont été ſi rares dans le cours de ma vie.

il eſt vrai que je l'ai paié enſuite bien cher ; car la fortune n'a jamais gardé de meſures dans le bien & le mal qu'elle m'a fait. Mais enfin le dernier malheur qui m'eſt arrivé, étoit un malheur neceſſaire, que je n'aurois pu éviter en quelque lieu du monde où je me fuſſe trouvé ; au lieu que le plaiſir qui l'a précédé, dépendoit de notre prompte arrivée en Hollande, & de ce Vaiſſeau Anglois, que la Providence ſembloit avoir deſtiné pour nous porter. La ſuite de mon Ouvrage éclaircira cette réfléxion.

Le ſoir du troiſiéme de Novembre, nous fumes avertis par Dom Tellès que nous nous mettrions en mer le lendemain. Pour cacher mieux notre départ, le Prince fit courir le bruit, qu'il iroit de grand matin à la chaſſe, & qu'il ne vouloit être accom-

pagné que de Dom Tellès, & de deux domeſtiques. Il ſortit en effet de la Ville en équipage de Chaſſeur ; & aiant pris le chemin de Belem, il y trouva une Chaloupe qui l'attendoit, & ſur laquelle il ſe rendit à bord du Vaiſſeau Anglois. Nous y étions dès la pointe du jour. Le vent ſe trouva favorable, & l'on tendit auſſitôt les voiles pour nous éloigner promptement. J'ai promis de raconter le malheur de Briſſant. Il n'avoit point oublié la promeſſe qu'il m'avoit faite, d'enlever adroitement au Marquis la caiſſe où étoient les bijoux de Donna Diana, & ſes habits mêmes, s'il étoit poſſible. Notre embarquement lui parut une occaſion commode : il s'entendit avec le Brun & Deſchamps pour vendre & la caiſſe & les habits à profit commun, & s'aſſurant que je ne manque-

rois pas de prendre parti pour eux, ils concerterent de répondre à leur Maître, lorſqu'il s'appercevroit du vol, qu'ils avoient enfermé les habits & la caiſſe dans une même malle, qui avoit été malheureuſement oubliée à Lisbonne. Je ne ſçais comment il arriva que le Marquis eut beſoin de ſa robe de chambre dès l'après midi du jour de notre départ. Il la demanda à Briſſant, qui ſe trouva proche de lui. Briſſant fit ſemblant de chercher la malle où elle devoit être; & après bien des ſoins inutiles, il vint faire à ſon Maître la réponſe qu'il avoit préparée. Le Marquis ſçavoit que j'avois chargé Briſſant de faire tranſporter notre équipage au Vaiſſeau, & que la perte de la malle venoit par conſequent de ſa faute; il entra dans une colere extrême, lorſqu'il eut appris que

tout lui étoit enlevé juſqu'à la caiſſe ; & ſa vivacité l'emportant ſur ſa douceur ordinaire, il ſe ſaiſit d'un inſtrument garni d'un fer pointu, qui étoit dans ſa chambre, pour en maltraiter Briſſant : il le pourſuivit juſques ſur le tillac, où ce pauvre garçon ſe hâta de monter. J'y étois aſſis ſur une chaiſe, un livre à la main. Je me levai promptement pour arrêter le Marquis ; mais voiant que je l'allois retenir, il lâcha ſur Briſſant l'eſpece de pieu qu'il tenoit à la main. Le coup fut ſi violent, que non ſeulement le pieu perça l'épaule, & demeura attaché à la partie bleſſée ; mais comme ce malheureux étoit alors ſur le bord du Vaiſſeau, ſa fraieur jointe à l'ébranlement qu'il reçut, le précipiterent dans la mer. Ce fut-là que j'eus lieu de reconnoître le cœur excellent du Marquis.

A peine eut il vû la chûte de Briſſant, que toute ſa colere ſe changea en pitié, & je puis dire même en tendreſſe & en douleur. Ah ! qu'ai-je fait, me dit-il ? le pauvre Briſſant va périr. Je ne ſais ſi ſe fiant ſur ſon adreſſe à nager, il ne ſe ſeroit pas jetté après lui pour le ſecourir. Je le priai de ne pas s'approcher tant du bord du Vaiſſeau, & j'offris dix piſtoles aux Matelots qui voudroient ſauver Briſſant : cela fut executé en un inſtant. Il en fut quitte pour garder le lit pendant trois ſemaines. Je lui donnai après ſa guériſon les dix Louis d'or que je lui avois promis, & qu'il avoit aſſez bien gagnez.

Le Prince Dom M.... s'étant trouvé plus tranquile dès qu'il fut monté ſur le Vaiſſeau, s'étoit fait mettre auſſitôt au lit ; ſoit que ce fût la joie de commencer ſi heureuſement ſes voia-

ges, & de s'éloigner de Lisbonne; ſoit que ce fût l'épuiſement que lui avoit cauſé ſa douleur, & pluſieurs nuits qu'il avoit paſſées ſans dormir, il demeura juſqu'au ſoir enſeveli dans un profond ſommeil. Dom Tellès de Sylva étoit occupé à écrire je ne ſais quoi dans ſa chambre. Pour moi j'étois, comme j'ai dit, à lire ſur le tillac avant l'avanture de Briſſant, & je retournai au même lieu, lorſque je lui eus fait donner les ſecours dont il avoit beſoin. J'emmenai le Marquis avec moi, & je lui fis une petite Morale, telle que la demandoient les circonſtances. Il étoit environ quatre heures après midi. Le tems étoit ſerein, & l'air fort doux. Nous fumes frappez tout d'un coup d'un ſpectacle auquel nous ne nous attendions pas, nous vîmes ſortir d'une petite chambre à l'autre bout du

Vaiſſeau, un Turc chargé d'un tapis, & de quelques couſſins qu'il étendit dans un lieu fort commode. Un autre Turc beaucoup mieux mis que le premier, ſortit du même endroit un moment après ; & ſe tournant vers l'écoutille, par laquelle il avoit paſſé, il préſenta la main à deux jeunes Turcs, vêtus richement, pour les ſoûtenir en montant ſur les ponts. Deux femmes Turques parurent enſuite ; & s'étant avancés tous enſemble vers le tapis, les deux jeunes gens s'aſſirent ſur les couſſins les plus propres, & les plus relevez, tandis que les quatre autres prirent place au-deſſous d'eux. Nous demeurâmes quelque tems en ſilence à les conſidérer. Cet habit que j'avois porté ſi longtems, & que j'avois tant de raiſons d'aimer, me remit en mémoire une partie de mes avantures.

tures passées, & je tombai insensiblement dans une profonde réverie. Le Marquis m'aiant dit quelques mots sans que je l'eusse entendu, il me poussa enfin par le bras. Je ne sçais, me dit-il, si c'est la vûe de ces Turcs qui vous occupe, mais vous paroissez extrémement réveur. Je lui répondis, qu'aiant demeuré plusieurs années en Turquie, il étoit naturel que je visse des Turcs avec plaisir; & je lui proposai de passer de l'autre côté du Vaisseau, pour lier connoissance avec eux. Nous traversâmes une infinité de cordages & d'instrumens de mer. A mesure que nous approchions, nous découvrions mieux la bonne mine des deux jeunes Turcs. Le plus âgé paroissoit avoir vingt ans: il étoit grand & robuste pour cet âge. L'autre sembloit en avoir à peine treize ou quatorze: les graces

les plus tendres de l'enfance étoient encore sur son visage, & tout paroissoit charmant dans sa figure. Nous jugeâmes que les deux hommes & les deux femmes étoient leurs domestiques.

Je les saluai en langage Turc, que je n'avois pas oublié tout-à-fait. Ils se leverent. Le plus âgé me répondit civilement: nous primes place auprès d'eux. Je leur demandai s'ils ne sçavoient point d'autre langue que celle de leur païis; ils me dirent que non. J'exhortai en riant le Marquis à prendre patience pendant notre entretien, & à se contenter du plaisir de les voir. Pour moi je continuai à leur faire diverses questions. Ils m'apprirent qu'ils venoient de Constantinople par ordre de leur pere; qu'ils l'alloient trouver à la Haie, où il avoit été envoié.

pour regler avec les Hollandois quelques affaires qui concernoient la Mer & le Commerce, qu'ils y passeroient avec lui tout le tems qu'il avoit encore à y demeurer, & que selon le projet qu'il leur avoit écrit, ils reviendroient ensemble par la France qu'ils avoient envie de voir, & s'embarqueroient ensuite à Marseille pour retourner en Asie. Je leur dis que je connoissois fort Constantinople, que j'y avois passé quelque tems, & qu'aiant eu un assez long commerce avec les Turcs, j'avois appris à les estimer; mais, ajoûtai-je, comment avez-vous osé entreprendre un si long voiage, sans sçavoir d'autre langue que la vôtre? L'aîné me montra son Gouverneur, qui étoit l'un des deux Turcs assis auprès de lui. Timanes, me dit il, sçait la plûpart des langues de l'Eu-

rope. Je lui demandai ce que c'étoit que les deux femmes qu'ils avoient avec eux. C'eſt, me répondit-il, la Gouvernante & la Nourrice de mon frere ; car il lui faut encore quelques années, ajoûta-t-il en riant, pour ſortir des mains des femmes. Notre entretien dura ainſi quelque tems ſur les ennuis d'une longue route, & ſur l'incommodité de la mer. Le plus jeune parloit peu ; mais ſes moindres paroles avoient de la grace, & ſa voix étoit d'une douceur dont le Marquis lui-même fut enchanté, quoiqu'il n'entendît pas la langue. Plus je regardois cet aimable enfant, plus j'étois touché de la beauté de ſes traits ; car je ne croiois pas pouvoir attribuer à une autre cauſe l'impreſſion de tendreſſe que je reſſentois. Je trouvois dans la figure de ſon frere aîné quelque choſe qui

m'intéreſſoit auſſi : enfin leur converſation me parut avoir duré trop peu, lorſque le Brun vint nous avertir que le Prince Dom M.... étoit éveillé, & qu'il demandoit à nous voir. Je les priai en les quittant de conſentir à lier avec nous quelque commerce pendant notre navigation. Ils me le promirent avec quelque apparence de ſatisfaction ; & leur aiant demandé leur nom pour les diſtinguer en leur parlant dans leur langue, qui n'a point de mot qui réponde à notre *Monſieur*, l'aîné me dit qu'il s'appelloit Muleid, & ſon frere Memiſcès. Je les embraſſai tous deux ; le Marquis fit la même choſe, & nous nous hâtames d'aller rejoindre le Prince. Son viſage nous ſembla tranquile & repoſé. Il nous remercia tendrement d'avoir avancé notre départ de Lisbonne pour

l'accompagner, & il nous fit l'honneur de nous embraſſer tous deux, en nous appellant ſes chers Amis. Vivons tous quatre, nous dit-il, comme des freres : nous mangerons enſemble, & je veux que nous agiſſions familierement. Le Capitaine lui avoit cedé la chambre de poupe, qui étoit grande & fort ornée; il y avoit deux lits, dont l'un étoit deſtiné pour Dom Tellès. Comme le Prince n'avoit pris aucune nourriture depuis le matin, il ordonna qu'on le fît ſouper de bonne heure. En attendant qu'on le ſervît, nous lui apprîmes l'agréable rencontre que nous avions faite de deux jeunes Turcs les plus aimables du monde. Le Marquis s'épuiſa ſur les louanges de Memiſcès; il en parla avec tant d'affection, que le Prince nous pria de le lui faire voir le lendemain : mais

il ne put s'empêcher de rire, lorſque que je lui dis que toute l'amitié du Marquis s'étoit contractée par les yeux, & qu'il n'avoit point eu un ſeul mot de converſation avec les deux Turcs, qui ne ſçavoient que leur langue : nous lui en fimes la guerre agréablement pendant tout le ſouper. Mais vous, me dit le Prince, d'où ſçavez vous la langue Turque ? Cela me paroît ſingulier pour un François. Je lui répondis d'une maniere qui lui fit juger que je n'avois pas toujours été heureux, & que je devois cette connoiſſance à mes infortunes. Je vois bien, reprit-il, que ce n'eſt pas le hazard qui nous a réunis. Si vous avez été malheureux, vous en prendrez plus de part à mes peines ; c'eſt une conſolation que le Ciel me procure. Il faut que vous me racontiez vos avan-

tures, & je vous promets de vous faire auſſi le récit du malheureux événement qui m'oblige à m'éloigner du Portugal. Le Marquis & Dom Tellès en nous écoutant pourront s'affliger par compaſſion : car je m'imagine qu'ils n'ont jamais connu la douleur autrement. Je prévins le Marquis qui alloit répondre. Je ne ſçais, dis-je au Prince, ſi Dom Tellès n'a jamais eu rien à démêler avec la fortune ; mais je ſuis témoin que Monſieur le Marquis n'en a guéres été mieux traité que moi : ſi ſes malheurs n'ont pas duré ſi longtems que les miens, il n'y a pas été moins ſenſible, & vous pourrez tirer de lui autant de conſolation que de moi, s'il eſt vrai qu'elle en trouve quelqu'une à s'entretenir avec des malheureux. Je ne fus pas fâché d'avoir trouvé cette occa-

sion de faire connoître la naiſſance & le nom du Marquis, moins par rapport au Prince qui le traitoit déja avec aſſez de diſtinction, que par rapport à Dom Tellès qui m'avoit paru vouloir affecter quelque ſupériorité ſur lui. Je declarai donc ouvertement, que Monſieur le Duc de ... m'aiant prié de faire le voiage d'Eſpagne avec ſon fils, tous mes ſoins n'avoient pu empêcher qu'il n'eût eſſuié à Madrid un des plus funeſtes accidens du monde ; que je ne l'avois amené à Lisbonne que pour le conſoler, & que le Portugal étant même encore trop proche de l'Eſpagne, j'avois regardé l'occaſion de le quitter comme un grand avantage, outre l'honneur qu'elle nous procuroit d'accompagner un ſi grand Prince. Mon diſcours fit tout l'effet que j'avois eſpéré. Le

Prince redoubla ſes bontez pour mon cher Marquis, & Dom Telles eut l'honnêteté de lui ceder le pas dans toutes les occaſions. Lorſque nous eumes achevé de ſouper, le Prince nous remit ſur nos malheurs. La nuit eſt longue, nous dit-il, & nous ne craignons point d'être troublez ici par des importuns: je veux ſoulager mon cœur en vous faiſant le récit de mes peines; vous me ferez enſuite celui des vôtres.

Tout eſt ſi glorieux pour Dom M.... dans cette relation, que je ne fais pas difficulté de l'inſerer ici, comme un morceau d'hiſtoire qui ne ſçauroit manquer d'être bien reçu du Public.

Il y a deux ans, nous dit ce Prince, qu'il arriva à Lisbonne un Vaiſſeau du Breſil, ſur lequel Dom Joſeph de Bermudo y Aco-

ſtalas, qui avoit été douze ou quinze ans Gouverneur de cette grande Province, revenoit chargé de richeſſes, avec toute ſa famille. La joie de ſe revoir en Portugal, après une ſi longue abſence, lui fit ordonner à ſes Matelots d'orner ſon Vaiſſeau en entrant dans le Port. Les rubans, les étoffes d'argent & d'or ne furent point épargnez; de ſorte que cette entrée avoit l'air d'un petit triomphe. J'étois le même jour à la chaſſe du côté de Belem, d'où je ſuis parti ce matin: la vûe de cette magnificence me ſurprit; je ne balançai point à me mettre dans une mauvaiſe Chaloupe qui ſe trouva ſur le rivage; & je me fis conduire avec deux perſonnes de ma ſuite juſqu'au Vaiſſeau de Dom Bermudo. Il nous reçut honnêtement ſans me reconnoître; je fis ſigne à mes deux com-

pagnons de ne lui pas découvrir qui j'étois, & nous ne laissames pas de monter dans son Vaisseau avec beaucoup de liberté : nous y vîmes sa famille. Il avoit cinq enfans, quatre garçons & une fille ; la fille étoit née la quatriéme, & elle me parut âgée de seize ou dix-sept ans. Je n'ai rien vû de si beau dans ma vie. Figurez-vous toutes les qualitez qui peuvent rendre une personne de ce sexe charmante & accomplie : Donna Clara les possedoit toutes. Je m'entretins longtems avec Bermudo, mais les yeux toujours attachez sur sa fille. Je trouvai même l'occasion de lui parler en deux mots de l'impression qu'elle avoit faite sur mon cœur ; elle fit semblant de n'avoir rien entendu. Lorsque le Vaisseau fut proche du lieu où l'on devoit débarquer, je me remis dans ma Chaloupe,

après avoir promis à Bermudo, que je l'irois voir, & je rejoignis mes gens de l'autre côté du rivage. Dom Tellès étoit avec moi. Il peut ſe ſouvenir que je lui parlai avec raviſſement du mérite de Donna Clara ; je formai même ſur le champ un projet que je lui communiquai. Dom Bermudo, lui dis-je, ne m'a pas reconnu ; je veux profiter le plus longtems que je pourrai de ſon erreur, pour m'introduire chez lui, & tâcher d'obtenir quelque affection de ſa fille ſous le nom d'un Etranger. La grandeur ne ſert qu'à corrompre les plaiſirs de l'amour ; je ne veux pas devoir à mon rang le cœur de Donna Clara. Dom Tellès approuva mon deſſein, & nous formâmes ſur cette idée l'eſpérance de mille plaiſirs. Je laiſſai à peine à Dom Bermudo le tems de ſe repoſer des fatigues de la

mer : je lui rendis visite avec un équipage simple, mais propre ; & je me fis annoncer sous le nom de Comte de Montefiore, Gentilhomme Espagnol. Bermudo me fit beaucoup de civilitez. Je lui demandai la liberté de saluer son épouse & ses enfans, & de renouveller avec eux la connoissance du Vaisseau : il me l'accorda. Je demeurai une partie de l'après-midi dans cette maison ; & comme Bermudo reçut d'autres visites que la mienne, je trouvai encore le moment de parler de mon amour à sa charmante fille. Si je ne sortis pas d'auprès d'elle plus favorisé & plus heureux que la premiere fois, j'en sortis infiniment plus amoureux : je le dis à Dom Telles, qui se trouva chez moi à mon retour. Il n'y a plus de bonheur pour moi sans Donna Clara, lui repetai-je une infinité de

fois ; c'eſt fait de mon repos, & peut-être de ma vie, ſi je n'obtiens ſon amour. Dom Telès me conſoloit, & m'obligeoit d'eſperer : je me flattois effectivement que mon reſpect & mes ſervices pourroient la toucher à la fin : Un Amant ſe flatte toujours dans ſes déſirs. Cependant, quoiqu'elle eût reçu la déclaration de ma tendreſſe avec aſſez de douceur, je croiois avoir apperçu dans ſes yeux certaines marques d'indifference, ou plutôt je ne ſçais quel air de diſtraction qui me cauſoit plus d'inquiétude que n'auroit fait de la rigueur. Elle ne m'a pas maltraité, diſois-je, elle ne paroît pas diſpoſée à me haïr ; mais qu'il y a loin de cet état juſqu'à l'amour ! J'eus même dès-lors quelque preſſentiment du trop invincible obſtacle que je devois bientôt trouver à mes eſpérances ; & ce ſoupçon

confus me cauſa quelques mouvemens de triſteſſe, dont j'aurois eu peine à développer nettement la cauſe.

Dom Bermudo, après s'être repoſé pendant quelques jours, obtint une audience du Roi, dans laquelle il eut l'honneur de lui preſenter toute ſa famille. Il m'en fit demander une auſſi: jugez de mon embarras. Mon ſecret eſt ſur le point d'expirer, dis-je à Dom Tellès; il eſt impoſſible que Donna Clara & ſon pere & ſes freres ne me reconnoiſſent point, quelques meſures que je puiſſe prendre. Je fus fâché de ce contretems qui alloit détruire tous les plaiſirs que j'eſpérois dans le myſtere. Cependant après y avoir un peu penſé, je crus pouvoir encore échaper quelque tems à la connoiſſance de Dom Bermudo & de ſa fille. Je me mis au lit, feignant d'être incommodé:

incommodé : j'y demeurai pendant quelques heures ; & faisant enſuite ſemblant de me trouver mieux, quoique toûjours aſſez mal pour être obligé de garder le lit, je fis avertir Bermudo, que j'étois en état de recevoir ſa viſite. Il vint à ma chambre avec ſa famille : l'audience fut courte : je ſentois quelque honte d'être en cette ſituation devant ma maîtreſſe, moi qui aurois donné tout ce que je poſſedois pour obtenir d'être ſouffert à ſes pieds. Dès que cette chere perſonne fut ſortie de chez moi, je me fis habiller, & je me rendis chez elle dans mon équipage ordinaire. Cette viſite ſe paſſa comme les précédentes, c'eſt-à-dire, ſans que je fuſſe reconnu de perſonne. J'étois entré aſſez familierement, & j'avois eu ſoin de ne pas mettre le pied dans la ſalle

où Bermudo recevoit ſes compagnies. Je n'avois pas trouvé néanmoins Donna Clara ſeule : Outre deux de ſes freres, elle avoit avec elle quelques Braſiliens ou Portugais arrivez nouvellement du Breſil, quoique dans un Vaiſſeau different du ſien. Ce n'étoit pas d'eux que j'appréhendois d'être reconnu ; Mais helas : continua Dom M.... avec un ſoupir, je devois en appréhender quelque choſe de bien plus funeſte, dont néanmoins je ne me défiai nullement ce jour là. J'en conſidérai ſeulement un avec attention ; parce que je lui trouvai une de ces phyſionomies extraordinairement heureuſes, qui ſe font regarder malgré qu'on en ait. Je m'informai même de ſon nom. Il s'appelloit Alonſo Luis, & il étoit âgé d'environ vingt-cinq ans. Mais je ne pouſſai pas la curioſité

plus loin, & je me retirai ſans prévoir les peines qu'il devoit me cauſer.

Le lendemain étant retourné dans cette maiſon à la même heure, j'y trouvai encore Alonſo Luis, & je l'y trouvai ſeul avec Donna Clara & ſes freres. Sa préſence commença à m'inquiéter : Que ſignifie cette aſſiduité, diſois-je ? & pourquoi ce beau jeune homme ſe trouveroit-il auſſi réguliérement que moi chez Bermudo, s'il n'y étoit pas conduit par la même raiſon ? Dans le tems que j'étois occupé de cette penſée, Dom Lopez de Carvagas, ancien ami de Dom Bermudo entra librement dans la ſalle où nous étions ; & ſurpris de me voir dans une ſituation ſi familiere, il me dit avant que j'euſſe pu l'appercevoir : Eh ! mon Prince, qui s'attendroit à faire dans cette petite ſalle une

ſi honorable rencontre ? Et où eſt donc le cher Bermudo, qui ne ſe trouve point ici pour répondre à la faveur que vous lui faites? Carvagas, lui répondis-je, vous êtes un indiſcret, qui venez détruire le deſſein que j'avois d'être ici inconnu. Je ne ſçais, ajoûtai-je d'un air un peu piqué, ſi je vous pardonnerai ce mauvais tour. Le pauvre Carvagas ſe mit à me faire des excuſes, qui acheverent d'éclaircir la ſcene. Donna Clara & ſes freres plus ſurpris que je ne puis dire, m'en firent auſſi, de ne m'avoir pas rendu juſqu'alors ce qu'ils croioient me devoir. J'eus beau faire pour arrêter le bruit qui s'en répandit dans la maiſon. Dom Bermudo & ſon épouſe ſe preſſerent d'accourir, & le reſte de la viſite ſe paſſa en cérémonies. Je ne donnai point d'autre raiſon de l'*incognito* que j'avois gardé, que

l'envie d'apprendre en détail l'état du Brésil, & d'être informé des curiosités qui s'y découvrent de jour en jour. Je fis mille amitiés à Dom Bermudo & à toute sa famille ; & je leur dis que j'étois si content de leur maison, que j'y continuerois mes visites. J'avois les yeux sur Donna Clara pour observer ses mouvemens : elle ne pouvoit plus douter que je l'aimasse avec passion : je cherchois dans ses regards ce que je devois penser de son cœur après l'éclaircissement qui venoit d'arriver. J'y vis du trouble ; mais, helas ! si c'étoit moi qui l'avois causé, je ne pus me flatter longtems d'en être l'objet. Alonso Luis que je regardai en même tems, me parut aussi troublé qu'elle ; & leurs yeux qui se rencontroient quelquefois, sembloient s'exprimer autant de douleur que d'amour. Je ne dou-

lui plus qu'ils ne s'aimaſſent, & que Donna Clara ne l'eût averti des témoignages que je lui avois donnez de ma paſſion : peutêtre les avoient ils regardez comme une choſe aſſez indifférente, tant qu'ils ne m'avoient connu que ſous le nom de Montefiore ; mais ils commençoient à craindre & à s'affliger en apprenant mon rang & mon nom. Voilà ce que je me figurai ; & cette réfléxion que je fis à l'heure même, me jetta dans un véritable deſeſpoir.

Je ne vous repéterai pas mes plaintes. Je m'enfermai ſeul dans mon cabinet, où je me livrai à toute la violence de ma douleur. Je ne vis perſonne ce ſoir, & je paſſai une partie de la nuit dans la même agitation. Cependant en réfléchiſſant ſur mon malheur, il me vint à l'eſprit, que je me cauſois peutêtre des tourmens inutiles ; que mes ſoupçons

étoient précipitez, & que je devois chercher du moins des éclairciſſemens plus ſûrs pour m'affliger avec raiſon. Je gagnai ainſi ſur moi de prendre un peu de ſommeil. Le matin, Dom Bermudo & ſes fils me vinrent remercier de la conſidération que j'avois marquée pour eux. Je fis naître l'occaſion de leur demander ce que c'étoit qu'un jeune homme nõmé Alonſo Luis que j'avois vû chez eux pluſieurs fois. Bermudo me répondit ſimplement, que c'étoit un jeune Braſilien, dont le pere & la mere étoient Portugais; que ſa naiſſance étoit ordinaire, mais qu'il avoit les ſentimens d'un homme de diſtinction, & les qualitez perſonnelles, telles que j'avois pu les reconnoître; qu'un ſervice de la derniere importance, qu'il avoit rendu avec beaucoup de courage & de bonheur à ſa fille Donna-

Clara, l'avoit rendu cher à toute sa famille ; & qu'étant venu se promener en Portugal, il le voioit volontiers dans sa maison. Ce discours me remit entiérement. Je me reprochai l'injustice que j'avois eue, de soupçonner Donna Clara d'un attachement indigne d'elle. Alonso, dis-je, a du mérite ; mais Donna Clara sçait trop ce qu'elle doit à son sang & à soi-même, pour s'abaisser jusqu'à lui. Je repris mes espérances, & je dis à Bermudo, que j'irois à sa maison l'après-midi. Une partie de la Cour qui m'étoit attachée, s'y rendit avec moi ; de sorte que l'assemblée y fut nombreuse & brillante. Donna Clara y parut avec tous ses charmes. Alonso Luis n'avoit garde de se trouver là, & d'ailleurs il ne me donnoit plus d'inquiétude. On joua, on rit, on s'entretint de mille choses agréables.

agréables. Je m'enflammai plus que jamais auprès de la charmante Clara, & j'avertis en ſortant de l'aſſemblée, que je me rendrois tous les jours à la même heure chez Dom Bermudo. Je ne ſçais ſi l'on s'apperçut de ma paſſion ; je ne pris pas la peine de m'en informer.

Cependant je n'étois pas ſatisfait d'être réduit à des témoignages ſi genereux de mon amour. J'inventai des fêtes pour trouver l'occaſion d'entretenir Donna Clara en particulier : elle s'y trouva toûjours, & elle en faiſoit le principal ornement. Je lui renouvellois chaque fois les aſſurances d'un attachement éternel, & je tâchois de lui faire connoître que tout étoit entrepris pour lui plaire. Elle écoutoit mes proteſtations d'amour avec complaiſance ; mais je ne m'appercevois que trop qu'elles

ne faiſoient nulle impreſſion ſur ſon cœur, & que mon bonheur n'en étoit pas plus avancé. Je lui reprochois quelquefois ſon inſenſibilité ; elle me répondoit d'une maniere qui auroit ſatisfait tout autre qu'un amant ; mais c'étoit de la tendreſſe que je demandois d'elle, & j'étois deſeſperé de ne pouvoir en obtenir. Aiant peine à me perſuader qu'une réſiſtance ſi conſtante à mes ſoins fût naturelle, je fis gagner ſa femme de chambre ; & j'emploiai tant de gens à l'obſerver, que je fus informé enfin de ce que je voudrois avoir ignoré toute ma vie. Malheureux éclairciſſement, dont les funeſtes ſuites ont empoiſonné tout mon repos ! J'appris donc que j'avois été juſqu'alors la dupe d'une fauſſe inſenſibilité ; que Donna Clara bruloit de la plus vive paſſion ; & que cemême Alonſo

Luis que je croiois avoir ſoupçonné injuſtement, en étoit l'objet. Il eſt impoſſible que je vous exprime mon dépit & ma fureur. Quoi ! l'ingrate me préfere un Alonſo à moi, diſois-je, qui l'aime ſi tendrement, & qui lui ai donné tant de preuves de mon amour ! Ah ! ſon indigne amant périra : je veux qu'il expire à ſes yeux. Peutêtre en effet l'aurois-je tué de ma main, s'il ſe fût préſenté à ma colere dans ce premier moment : mais la nuit aiant un peu calmé mes tranſports, je me contentai le lendemain de faire dire à Alonſo Luis, de retourner au Breſil ſur le premier Vaiſſeau, qui devoit partir deux jours après. Son amante & lui n'eurent pas de peine à juger qu'ils étoient trahis, & que ma jalouſie étoit la cauſe de cet ordre. Alonſo ne parut plus. Je le crus parti, & l'eſpoir reprit de

nouvelles forces dans mon cœur.

Donna Clara eut assez de pouvoir sur elle-même pour déguiser sa douleur ; mais elle n'accorda rien davantage à mon amour. Au contraire ses manieres me parurent plus reservées & plus respectueuses. C'étoit me punir rigoureusement du chagrin que je lui avois causé. Je ne pus tenir longtems contre tant de dureté. Un jour que je lui donnois la main à la promenade, je laissai échaper des plaintes, & je l'accusai d'injustice dans la préférence qu'elle accordoit sur moi à Alonso. Mes termes étoient néanmoins si tendres & si respectueux, qu'elle ne pouvoit raisonnablement s'en offenser. Elle parut déconcertée, & je la vis chercher quelque tems sa réponse. Enfin elle prit le parti de déguiser son amour sous le nom de reconnoissance ; elle m'assura

qu'elle n'avoit pour Alonſo que les ſentimens qu'elle devoit aux ſervices qu'elle avoit reçus de lui ; & elle me dit en affectant de me faire connoître, qu'elle regardoit mes reproches comme un badinage ; qu'elle avoit raiſon de ſe plaindre à ſon tour de l'opinion que j'avois d'elle. Eh ! belle Clara, repris-je, quel fruit eſperez-vous en trompant un Prince qui vous adore, & qui ſent trop malgré le penchant qu'il a à vous croire, que vous lui deguiſez vos ſentimens ? dites-moi bien plutôt, que vous êtes prévenue d'une paſſion dont vous n'avez pu vous défendre : dites-moi qu'Aſonſo Luis a ſur votre cœur des droits invincibles, que ſon mérite & votre inclination lui ont acquis : enfin, dites-moi nettement, que votre tendreſſe n'eſt point un bien que je puiſſe me flatter de jamais ob-

tenir ; j'accuſerai alors le Ciel de mon malheur ; je gémirai en ſecret ; & je tâcherai de dévorer mes peines ; j'aurai même la triſte ſatisfaction de croire que les connoiſſant, vous les plaignez, & qu'il ne dépend pas de vous de me rendre plus heureux.... Donna Clara m'interrompit pour m'aſſurer qu'elle ſentoit tout le prix de la tendreſſe que j'avois pour elle, & que ma qualité de Prince n'étoit pas ce qu'elle trouvoit de plus eſtimable dans ma perſonne : mais étant naturellement ſincere, continua-t-elle avec beaucoup de douceur, je ne vous cacherai pas que je ſuis incapable d'aimer ; & que tous les ſoins dont vous m'honorez, ſont ſuperflus ; non que je ſois prévenue d'une autre paſſion, comme vous me le reprochez ; mais parceque telle eſt la diſpoſition de mon cœur.

Elle prononça ces paroles d'un air ſi naturel & ſi propre à perſuader, que je demeurai dans un embarras extrême ſur la réponſe que je lui devois faire. Heureuſement nous ceſſames bientôt d'être ſeuls. Pluſieurs perſonnes s'approcherent de nous; & la converſation étant devenue generale, je ne tardai guéres à me retirer. Seroit-il vrai qu'elle n'aime rien, diſois-je en retournant chez moi? n'a-t-elle pas deſſein de me tromper par des termes ambigus? Elle eſt incapable d'aimer: n'eſt-ce pas que ſon cœur eſt ſi rempli d'amour, qu'il n'eſt pas capable d'en recevoir davantage? D'un autre côté, ſi elle étoit ſi paſſionnée pour Alonſo, comment ſouffriroit-elle ſon abſence avec tant de tranquillité? M'aſſureroit-elle ſi naturellement qu'elle m'eſtime, moi qu'elle devroit haïr & dé-

teſter pour l'avoir ſeparée de ſon amant?

Je réſolus de terminer abſolument cette incertitude. Je fis appeller deux de mes plus fideles Officiers qui m'avoient donné les premieres nouvelles de ſon amour; je leur reprochai de s'y être mal pris pour m'éclaircir, & de s'être trompés dans leur rapport. L'un d'eux qui s'appelle Dom Vaccellos, prit la parole avec feu: Je vois bien, me dit-il, mon Prince, qu'on veut vous tromper vous-même; mais ſi vous me connoiſſez de l'honneur, fiez-vous à l'aſſurance que je vous donne, non ſeulement qu'Alonſo Luis eſt aimé de Donna Clara de Bermudo, mais qu'il eſt encore à Lisbonne malgré vos ordres; qu'il s'y tient caché; & qu'il a tous les ſoirs avec elle un entretien ſecret dans le jardin de San-Marco. Un

homme à qui l'on enfonce à l'impourvû un coup de poignard, n'eſt pas plus ſaiſi ni plus troublé, que je le fus à ce funeſte avis. La fureur ſuccéda auſſitôt à l'étonnement. Ah ! m'écriai-je, les perfides oſent me jouer ! Ils périront tous deux ; je veux les immoler ce ſoir de ma propre main. Sans délibérer davantage, j'ordonnai à Vaccellos & à ſon compagnon, de ſe préparer à me ſuivre au jardin de San-Marco, à l'heure que Donna Clara devoit s'y trouver. J'attendis ce tems avec impatience. Tous mes mouvemens étoient furieux. Enfin je partis à pied, & déguiſé, avec mes deux Officiers. Ils connoiſſoient l'endroit où les deux amans avoient coûtume de ſe rendre ; parcequ'ils les avoient obſervez pluſieurs fois. Ils me le montrerent de loin, & je leur dis de s'éloigner, & de me laiſſe ſeul. Je m'avançai vers le cabi-

net où je devois trouver ma proie ; & ma fureur s'animoit en avançant ; il me sembloit que rien ne pouvoit dérober Alonso à ma vengeance. Pour Donna Clara, sa mort n'étoit pas encore tout-à-fait décidée dans mon cœur. J'avois remis à me déterminer au moment que je la verrois. Enfin j'entrai : je les vis tous deux dans une posture qui devoit renouveller mes transports ; l'Amante assise, & Alonso à ses genoux, qui lui tenoit une de ses mains. Comment put-il éviter la mort ? Ne devois-je pas le percer de mille coups ? Il n'y avoit qu'un miracle qui pût le sauver ; mais l'amour est accoûtumé d'en faire. Donna Clara m'apperçut, un éclair ne frappe pas les yeux en moins de tems qu'elle en emploia pour se jetter vis-à-vis de moi, & pour m'arrêter en me serrant le corps de ses deux bras. Je fis quelques

efforts pour me dégager, elle me retint avec une vigueur que je n'aurois pas attendue de ſa délicateſſe; & puis de quelle réſiſtance étois-je capable contre une perſonne que j'adorois, & ſerré de cette ſorte entre ſes bras? Je me laiſſai conduire ſur un ſiege de gazon, où elle me fit aſſeoir. Ah! Mademoiſelle, lui dis-je d'une voix entrecoupée par la douleur, que l'amour vous donne de force, & qu'il m'inſpire de foibleſſe! Vous triomphez aujourd'hui de moi plus ſouverainement que vous n'aviez fait encore; j'en avois été quitte juſqu'à preſent pour mon repos, mais vous en voulez maintenant à ma vie. & je vois bien qu'il vous ſera fort indifferent que je la perde, dès que vous conſervez celle de votre heureux Amant. Et toi, continuai-je en m'adreſſant à Alonſo qui s'étoit mis un

genouil en terre, vis-à-vis de moi; Heureux Alonſo! ſens-tu maintenant ton bonheur? apprens-tu à l'eſtimer par la jalouſie qu'il me cauſe? Va, ne regarde pas mon rang avec des yeux d'envie; je le ſacrifierois à la moindre partie de ta felicité. Mais, repris-je après m'être arrêté un moment, d'où t'eſt venue l'audace de demeurer en Portugal, après l'ordre que je t'ai fait donner d'en ſortir? Il t'en coûtera la vie; ſi ce n'eſt pour venger mon amour, ce ſera du moins pour punir ta deſobéiſſance. J'allois me lever pour le ſaiſir, & appeller enſuite Vaccellos: Donna Clara tranſportée de fraieur, ſe jetta elle-même à mes genoux, & me demanda grace pour lui en verſant un torrent de larmes. Dans le trouble où j'étois, je ne pris point garde à ſa ſituation; elle y de-

meura quelque tems, en continuant de me preſſer de la maniere la plus tendre. Mais aiant ouvert les yeux tout d'un coup, & la voiant dans cette poſture humiliée, je penſai mourir de honte & de douleur. Quoi! Mademoiſelle, lui dis-je avec tranſport, vous vous réduiſez à cet état pour ſauver Alonſo, & vous croiez devoir vous y réduire pour obtenir de moi quelque choſe qui peut vous plaire! Ah! que ces deux penſées me font éprouver un cruel tourment! Qu'Alonſo eſt heureux, & que je ſuis à plaindre! Ne crains rien, Alonſo, ajoutai-je en me tournant vers lui; tu vivras, celle qui s'intéreſſe pour ta vie eſt la maîtreſſe abſolue de la mienne: Il dépend d'elle égalemẽt de me faire mourir, & de te faire vivre: mais porte ton bonheur loin de mes yeux, & ſors pour jamais de ma

préſence. Cruelle ! repris-je en m'adreſſant à Donna Clara, exigeriez-vous encore que je fuſſe témoin de la felicité d'un tel rival, & ne conſentirez-vous pas du moins à l'ordre que je lui donne de ne jamais paroître devant moi ? Elle lui fit ſigne de ſortir, & il s'éloigna auſſitôt. Je demeurai ſeul avec elle & ſa femme de chambre qu'elle amenoit toûjours au jardin, & qui étoit dans mes intérêts. Elle ne me parla plus de ſon Amant ; mais après m'avoir confeſſé qu'elle ſe ſentoit touchée de la conſtance de ma paſſion, & de tous les témoignages qu'elle en avoit reçus, elle tâcha de rejetter l'impuiſſance où elle étoit, d'y répondre, ſur la force de la deſtinée, qui regle nos penchans, & qui préſide à l'union des cœurs. Je la laiſſai dire tout ce qu'elle voulut, & je la conduiſis

vers ſon caroſſe ſans lui parler preſque autrement que par des ſoûpirs.

La nuit commençoit à être obſcure: je rentrai dans le jardin pour rejoindre mes compagnons. En marchant doucement je m'occupois de la bizarrerie de mon ſort & du tyrannique pouvoir de l'amour. Je repaſſois tout ce que ma paſſion m'avoit cauſé d'amertumes, & ce qu'elle m'en préparoit encore, étant réduit à aimer ſans la moindre eſpérance. J'eſſaiai même après mille refléxions de ſecouer le joug, & de rendre la paix à mon cœur, en rompant tout d'un coup ſes chaînes. Pourquoi troubler, me diſois-je, deux Amans qui vivroient heureux ſans moi, & qui n'ont point de compte à me rendre des ſentimens de leur cœur? Qu'Alonſo ſoit digne ou non de Donna Cla-

ra, qu'elle ait des raiſons de l'aimer, qu'elle n'en ait point, que m'importe ? Ils s'aiment enfin, & je n'ai pas le droit d'y mettre oppoſition. C'en eſt fait, qu'ils s'abandonnent à leur amour, je veux les laiſſer tranquiles : je veux le devenir moi-même.... Mais hélas ! reprenois-je un moment après, le puis-je ! Qui me donnera la force d'oublier Donna Clara, d'effacer tous ſes attraits du fond de mon ame ? S'ils y ſont gravez pour jamais, puis-je les y voir ſans ceſſe, & ceſſer de les aimer ! Elle adore Alonſo, elle en eſt aimée. Et quel tort leur cauſe mon amour ? Ai-je puni, comme je le pouvois, un Rival dont la concurrence me bleſſe ? L'ai-je maltraité ? Lui ai-je dit un mot dur ou offenſant ? Helas ! ma paſſion ne ſert peutêtre qu'à aiguiſer leur tendreſſe, & à leur faire

faire trouver plus de douceur à s'aimer. Alonſo ſent mieux le prix d'un bien qu'il ſçait que je déſire, & Clara lui fait valoir le ſacrifice d'un Amant tel que moi : je ſuis le ſeul malheureux. Ils ont tous les plaiſirs de l'amour ; & je n'en ai que les tourmens & les ſupplices. Mais enfin ces tourmens mêmes me ſont précieux ; & je conſentirois moins à les perdre, qu'à les voir augmenter.

Pendant que j'étois le plus profondément occupé de ces refléxions, j'entendis à vingt pas de moi le cliquetis de quelques épées. Comme il étoit tard, & que je n'avois vû perſonne dans le jardin, j'appréhendai que ce ne fût mes Officiers qui euſſent pris querelle. Eſt-ce vous, Vaccellos ? m'écriai-je en avançant. Je reconnus ſa voix, & je lui commandai d'arrêter. Le

coup étoit porté. M'étant approché, je vis un homme étendu, qui verſoit un ruiſſeau de ſang: c'étoit Alonſo Luis. Vaccellos me dit que venant de le rencontrer, qui ſe promenoit ſeul, & ſe ſouvenant que mon deſſein étoit de lui ôter la vie, il s'étoit imaginé qu'il avoit pu m'échapper; que pour aſſurer ma vengeance, il l'avoit attaqué à armes égales, & qu'il croioit l'avoir tué. Qu'avez-vous fait? lui dis je; je lui avois accordé la vie: Donna Clara mourra de douleur. Je voulus voir s'il étoit mort: il me répondit lui-même, qu'il ne l'étoit pas, mais qu'il étoit dangereuſement bleſſé, & il me remercia de l'intérêt que je paroiſſois prendre à ſon malheur. Je révai un moment ſur cette avanture, & je formai ſur le champ le deſſein le plus extraordinaire, & le plus

capable de vous ſurprendre. Ce fut de faire tranſporter Alonſo chez moi, & d'en prendre autant de ſoin que s'il m'eût été très-cher. L'ingrate Clara, dis-je en moi-même, ſera obligée du moins de reconnoître, que la tendreſſe que j'ai pour elle eſt extrême, en voiant que je la reſpecte juſques dans un Rival odieux, qu'elle me préfere. Mes Officiers furent ſurpris de l'ordre que je leur donnai d'arrêter le ſang d'Alonſo, & de l'aider à me ſuivre juſques chez moi. Je le fis loger proprement, & je mis auprès de lui deux de mes domeſtiques pour le ſervir juſqu'à ſa guériſon. Il ne ſçavoit lui-même ce qu'il devoit penſer de cette attention. On me dit le lendemain, qu'il avoit marqué de l'inquiétude pendant toute la nuit. Je me dérobai le matin pour l'aller voir à ſa chambre.

Sa confuſion fut extrême en me voiant entrer. Je fis retirer mes gens pour être ſeul avec lui. Eh bien, lui dis-je, heureux Amant, quelle idée avez-vous de votre Rival ? Me regardez vous encore comme votre ennemi ? L'embarras où il étoit, l'empêcha de répondre diſtinctement. J'entendis quelques mots confus, qui exprimoient ſa ſurpriſe & ſa reconnoiſſance. Je ne vous en demande point d'autre, repris je, que de rendre témoignage à votre Amante, que je n'ai point de part à votre bleſſure, & que je n'épargne aucuns ſoins pour vous rendre à elle. Je le quittai en finiſſant ces mots.

Ce projet me parut digne de moi. Je m'applaudis d'une invention ſi ſinguliere de ma généroſité & de mon amour : Alonſo ne manqua point de faire ſçavoir à Donna Clara le malheur

qui lui étoit arrivé, & le bon office que je lui avois rendu. Je Je m'en apperçus, étant allé chez elle l'après-midi. Je ménageai le moien de me trouver ſeul avec elle; & comme j'ouvrois la bouche pour lui raconter ce qui s'étoit paſſé, je la vis répandre des larmes avant que de m'avoir entendu. Ah! Prince trop généreux, me dit-elle en interrompant mes premieres paroles, n'accablez point une malheureuſe par un récit qui va me faire trop ſentir combien je ſuis indigne des bontez que vous avez pour moi. Je ſçais ce que je vous dois, & j'accuſe le Ciel qui me réduit à la néceſſité d'être ingrate. Non, non, lui répondis-je, ne craignez rien, belle Clara; je ne viens point me faire un mérite d'avoir ſauvé la vie à Alonſo, ni vous reprocher le ſervice que je lui ai rendu. Je viens vous apprendre ſeulement

que vous n'avez rien à appréhender pour ſes jours, & que ſa vie eſt en ſûreté, tant que je ſerai au monde, & qu'il ſera aimé de vous. Je veux faire bien plus; je le comblerai de biens & d'honneurs, pour le rendre digne de la qualité de votre Amant & de celle de mon Rival. Oui, Alonſo va me devenir cher, parce qu'il eſt l'objet de votre amour, & je vous rendrai ainſi dans la perſonne que vous aimez, les preuves d'une paſſion que vous rejettez lorſqu'elle s'adreſſe à vous.

Donna Clara avoit le cœur des plus généreux & des plus tendres. Mon diſcours la toucha ſi vivement, que je la vis prête à ſe jetter à mes pieds pour m'exprimer les mouvemens dont elle étoit agitée. Elle ne put s'empêcher de m'appeller ſon cher Prince, & de me dire que ſa vie étoit un bien qui m'appartenoit,

& que j'avois trop bien acquis : c'étoit ſon cœur qui s'exprimoit ; je le voiois dans ſes yeux & ſur ſes levres. Qu'elle me paroiſſoit aimable en cet état ! Que n'aurois-je pas ſacrifié pour mériter une de ces larmes qu'elle répandoit avec profuſion pour Alonſo ! Car enfin je découvrois aſſez que les plus vives marques de ſa reconnoiſſance avoient ſon Amant pour objet, & qu'elle eût été bien moins touchée de ce que je faiſois pour elle, ſi Alonſo n'en eût recueilli le fruit. Elle me confeſſa nettement, pour la premiere fois, que ce bienheureux mortel occupoit toutes ſes affections ; & elle m'aſſura que ne pouvant me donner ſon amour, elle ſeroit toujours prête à me donner tout ſon ſang. Le partage eſt bien injuſte, lui dis-je, & vous ſçavez trop bien, que ce que vous m'offrez

ne ſçauroit être accepté. Mais, Mademoiſelle, continuai-je avec un ſoûpir qui lui marquoit mon deſeſpoir, ne ſçaurai-je donc jamais ce qui vous attache ſi invinciblement à l'heureux Alonſo ? Je ſçais qu'il eſt aimable, & le cœur d'ailleurs ne rend guéres compte des raiſons qu'il a d'aimer ; mais enfin l'honneur de votre ſang vous auroit empêchée ſans doute de vous livrer à une paſſion ſi diſproportionnée, ſi vous n'en aviez eu des raiſons que vous n'avez pu vaincre. Refuſerez-vous de me les apprendre ? Avez-vous quelque intérêt à me les cacher ? Quels ſont ces ſervices importans qu'il vous a rendus, & dont vous m'avez parlé plus d'une fois ? Peutêtre cette connoiſſance ſervira-t-elle à me rendre plus tranquile. Elle me répondit, que loin de vouloir me les déguiſer ;

elle

elle, s'étonnoit d'avoir tardé ſi longtems à me faire un récit ſi court, & qui auroit pu me faire trouver ſa foibleſſe pour Alonſo plus excuſable. J'étois, me dit-elle, à..... Capitale du Breſil. Je n'y connoiſſois point l'amour. Un jour que la chaleur étoit exceſſive, je propoſai ſur le ſoir à quelques-unes de mes compagnes, de nous mettre dans un bâteau ſur la riviere, pour y prendre le frais. Nous étions ſix ou ſept du même ſexe. La fraîcheur de l'eau & la beauté des Prairies aux environs nous firent avancer plus loin que nous n'avions réſolu; & aiant apperçu un endroit de la riviere où le ſable paroiſſoit pur & ſans profondeur, nous prîmes toutes enſemble le deſſein de nous baigner pour achever de nous rafraîchir. Nous fimes gagner le bord aux Bâteliers; ils s'éloi-

gnerent par notre ordre auſſitôt que nous fumes deſcendues : déja nous commencions à nous dépouiller de nos habits, lorſque deux Leopards, ſortis d'une Forêt voiſine, prirent leur chemin vers nous en courant. Nous les vîmes ; & l'effroi qu'ils nous cauſerent, ne nous permit de ſonger qu'à la fuite. Ces animaux ſont prompts : ils nous joignirent en un inſtant ; & ſaiſirent tous deux une de mes compagnes qui couroit à mon côté. Elle jetta un cri épouvantable en tombant ; la fraieur me fit tomber moi-même avec elle ſans connoiſſance. Je ne vis point le reſte de cette cruelle avanture ; parceque je ne repris pas ſitôt mes eſprits ; mais en voici la ſuite telle que je l'ai ſçûe depuis. Les deux Leopards nous tranſporterent ma compagne & moi à quelque diſtance de la ri-

vivre, au milieu des herbes de la prairie ; & là par un bonheur dont je ne puis trop remercier le Ciel, ils commencerent par déchirer ma miserable compagne. J'aurois eu infailliblement le même sort après elle, si le Ciel n'eût veillé sur mes jours : il permit que celles de notre compagnie qui avoient fui plus heureusement que nous, rencontrerent en approchant de la Ville Alonso Luis qui chassoit dans la prairie. Elles lui apprirent notre malheur, & le presserent de nous venir secourir. Il me connoissoit, il m'aimoit même, sans que je l'eusse jamais vû. Il vola à mon secours : ce ne fut pas sans peine qu'il découvrit les monstres, dont j'allois être la pâture. Il fondit sur eux sans considérer le péril, & les tua tous deux à coups de poignard, sans en avoir rien reçu qu'une legere blessure à la

jambe. Il me rappella la connoiſſance en m'agitant un peu. Jugez quels furent mes premiers ſentimens à la vûe du péril dont j'étois heureuſement délivrée. Ma pauvre compagne, ou plutôt les reſtes de ſon corps ſanglant, & à demi dévoré, furent le premier ſpectacle qui s'offrit à mes yeux. J'étois couverte de ſon ſang qui avoit coulé juſqu'à moi. Les monſtres étoient étendus d'un autre côté à quatre pas. Alonſo m'aida à me lever, & à me ſoûtenir. Je le conſidérois ſans avoir la force de lui demander qui il étoit, & par quel miracle il m'avoit ſecouru. La douceur de ſon viſage & de ſes yeux, la beauté de ſa taille, tout cela s'inſinuoit dans mon cœur avec la reconnoiſſance. Il me preſſa enfin de prendre le chemin de la Ville, & s'offrit même à me porter. Je lui dis que les Bâteliers

qui nous avoient amenez, ne pouvoient pas être loin : nous les apperçûmes effectivement à quelque distance. La hauteur du bord de la riviere leur avoit caché notre infortune. Je rentrai dans le bâteau. Alonso me continua ses soins, mais avec un respect, un zele, une attention qui ne me parut pas pouvoir être causé par la simple pitié. Nous arrivâmes à la Ville dans le tems qu'une foule de monde en sortoit pour aller à ma défense. Je forçai Alonso qui eut la modestie de vouloir se retirer après m'avoir remise en des mains sûres, de m'accompagner jusqu'au Palais de mon pere, & je le lui présentai comme mon libérateur & l'auteur de mon salut. Un tel service lui fit trouver dans la suite auprès de moi, un accès toujours libre. L'habitude de le voir, & la connoissance qu'il

rere, lorſqu'il m'offroit de ſacrifier ſa vie pour rendre la mienne plus heureuſe. Non, lui diſois-je; cette preuve de votre affection me ſeroit inutile; vous ſeriez aimé juſques dans le tombeau. Je connois votre Amante, & je ſçais que je ne gagnerois rien à vous perdre. Pour elle, je continuois toujours de la voir, malgré mille réſolutions contraires. Elle paroiſſoit me recevoir avec plaiſir; & comme elle étoit douce & complaiſante, elle s'efforçoit par ſes manieres honnêtes & careſſantes, de me faire oublier mes peines : mais ſa bonté même & ſes careſſes étoient un nouveau poiſon, qui augmentoit mon mal, & qui rendoit mes playes incurables.

Il arriva pendant ce tems-là quelques changemens dans ſa famille, qui firent prendre une nouvelle face à ſa fortune. Une

fiévre contagieuſe lui enleva ſon pere & ſes trois freres aînez ; de ſorte qu'elle ſe trouva maîtreſſe d'elle-même, & ſeule en quelque ſorte à la tête de ſa Maiſon ; l'unique frere qui lui reſtoit, aiant tout au plus huit ou dix ans. Elle fut atteinte auſſi du même mal, & réduite à l'extrémité du danger. La crainte d'expoſer ma propre vie ne m'empêcha point de la voir aſſidument dans cette ſituation, & d'emploier pour ſa guériſon des ſoins que l'amour ſeul peut inſpirer. J'eus la ſatisfaction de reconnoître qu'elle y étoit ſenſible. Un jour qu'elle ſe croioit plus mal, & qu'on n'eſpéroit plus qu'elle pût éviter la mort, elle prit ma main qu'elle ſerra tendrement, en m'aſſurant que l'ingratitude dont elle avoit été forcée de payer une paſſion auſſi tendre & auſſi généreuſe que la

mienne l'empêchoit de regretter la vie. Mais ce qui vous paroîtra plus ſurprenant, continua le Prince, c'eſt que j'admettois alors avec moi dans ſa chambre ſon cher Alonſo Luis, & que j'avois quelquefois la force de ſupporter les aſſurances qu'ils ſe donnoient de leur tendreſſe & de leur fidelité éternelle.

Elle ſe rétablit enfin contre toute eſpérance. La Cour qui n'ignoroit plus ſes ſentimens pour Alonſo, ne douta point qu'étant libre deſormais dans ſon choix, elle ne diſpoſât de ſa main en faveur de cet heureux Amant. Les honneurs & les richeſſes dont je l'avois comblé, ſembloient avoir raccourci l'intervalle que la naiſſance avoit mis entre elle & lui. Peut-être ſe flatoit-il lui-même de cette eſpérance, quoiqu'il n'eût point encore la hardieſſe de le témoi-

gner. Cette penſée me jetta dans une triſteſſe mortelle. Je réſolus de faire un nouvel effort pour faciliter quelque ſuccès à ma paſſion, & ſans démentir la conduite généreuſe que j'avois tenue juſqu'alors. Voici celle dont je formai le plan. Je fis appeller Alonſo Luis dans mon cabinet : Alonſo, lui dis-je, je vous ai traité juſqu'ici avec des bontez qui doivent vous donner quelque attachement pour ma perſonne. Ce n'eſt pas pour vous en faire un reproche que je les rappelle, c'eſt pour vous engager à continuer de vous en rendre digne. J'ai des affaires au Breſil qui demandent la préſence d'un homme qui me ſoit affectionné ; allez-y ; je vous donnerai les inſtructions néceſſaires ; & pour vous y faire paroître avec honneur, j'obtiendrai pour vous du Roi un titre qui vous y aſſure-

ra pendant que vous y ſerez, le premier rang après le Gouverneur : vous n'y ſerez pas moins d'un an ; mais pour vous conſoler d'une ſi longue abſence, je vous promets de vous faire épouſer Donna Clara à votre retour, ſi elle conſent à vous accorder cet honneur.

Mon eſpérance étoit que l'éloignement d'Alonſo diminueroit peut-être la conſtance de ſon Amante. Supposé que ce changement arrivât, il m'auroit été facile de retenir Alonſo au Breſil ſur de nouveaux prétextes, afin qu'elle eût le tems de l'oublier tout-à-fait ; mais ſi l'amour de Donna Clara ſe trouvoit à l'épreuve d'un an d'abſence, j'étois réſolu de me faire abſolument violence, & de preſſer moi-même leur mariage, en rappellant Alonſo du Breſil ; & en ſollicitant ſa maîtreſſe de le ren-

dre entiérement heureux. Tel étoit mon projet. La fortune, comme vous allez voir, s'eſt oppoſée à l'execution. Un deſſein que je croiois devoir amener néceſſairement mon bonheur, ou celui de deux tendres Amans, n'a ſervi qu'à procurer leur perte, & à me precipiter dans le déplorable état où vous me voiez réduit.

Alonſo ſe laiſſa gagner aiſément par mes promeſſes. Le déſir de paroître dans le lieu de ſa naiſſance avec un éclat où il n'avoit jamais eſpéré de ſe voir, lui fit trouver moins dure la néceſſité de ſe ſéparer de ſon Amante, ſans compter que le prix que je lui faiſois enviſager au bout d'un an, ſuffiſoit pour lui faire entreprendre quelque choſe de plus difficile. Je le chargeai de mettre ordre aux grands biens que j'ai dans ce païs-là, & de démêler

exactement tout ce qui m'appartient. Il partit. Son voiage fut heureux ; mais à peine eut-il passé quelques jours au Bresil, qu'une maladie précipitée le mit au tombeau. La nouvelle de sa mort fut apportée en Portugal par le même Vaisseau sur lequel il étoit parti. Son Amante l'apprit aussitôt que moi. Je ne puis vous donner qu'une legere idée de ses transports & de son desespoir. Mon assiduité auprès d'elle, mes soins, & les ordres que je donnai pour son secours, empêcherent les suites funestes que ces premiers mouvemens pouvoient produire. Enfin elle consentit à souffrir la vie ; mais la regardant comme un supplice, elle prit le parti, il y a trois mois, de se retirer à la campagne dans une de ses Terres, qui est à six lieues de Lisbonne. Là elle vivoit comme oubliée des hom-

mes, dans une triſteſſe continuelle, & ſans ceſſe occupée à verſer des larmes. Je ne me laiſſois pas paſſer deux jours ſans me dérober ſecrétement pour la voir. Dom Tellès de Sylva étoit le ſeul qui m'accompagnoit. Elle ſembloit trouver quelque douceur à me voir, & recevoir volontiers les conſolations qui lui venoient de moi. Je croiois appercevoir de jour en jour l'effet de mon amour & de ma perſévérance. J'eſpérois qu'à la fin ſon cœur s'accoûtumeroit à me ſouffrir, & peutêtre enfin à m'aimer; lorſqu'un coup fatal & imprévû a détruit une ſi douce attente, & renverſé pour jamais mon bonheur & mes eſpérances. Dom M.... ne fut pas le maître en cet endroit, de retenir quelques larmes qui ſe mêlerent avec ſes ſoûpirs. Vous voiez, nous dit-il triſtement, à quel point je pa-

rois touché ; je le parois mille fois moins que je ne le ſuis. La raiſon ſeule ne ſuffiroit pas pour arrêter mon deſeſpoir après un malheur tel que le mien : il n'y a que l'honneur & la conſidération de ce que je dois à mon rang, qui puiſſe diſſiper l'envie preſſante que je ſens naître à tous momens, de me donner la mort.

Il reprit ainſi ſon récit. Je vais vous apprendre ce qui eſt encore ignoré de tout le monde à Lisbonne. Vous vous ſouvenez ſans doute de l'audience qu'on vint me demander pour une femme inconnue, dans le tems que j'étois à vous entretenir pour la premiere fois. Cette femme qui étoit inconnue en effet pour la plûpart de mes gens, ne l'étoit pas pour Dom Tellès & pour moi. Je l'avois placée moi-même auprès de Donna Clara, lorſqu'elle

lorſqu'elle eût appris la mort d'Alonſo, pour prendre ſoin d'elle, & pour arrêter l'effet de ſon deſeſpoir. C'eſt une perſonne ſage, qui s'appelle Philippa, & qui m'avoit été procurée alors par un de mes Officiers qui eſt mort depuis. Sa viſite imprévûe, & ſon air triſte m'aiant frappé tout d'un coup, je jugeai qu'elle m'apportoit quelque nouvelle fâcheuſe; & ſans lui donner le tems de parler, je la conduiſis dans mon cabinet. Ses pleurs & ſes ſanglots qu'elle avoit retenus devant mes gens, prirent là un libre cours; de ſorte qu'elle fut quelque tems ſans pouvoir former une parole. Parlez donc, Philippa, lui dis je, & tirez moi de peine: vous me faites trembler pour Donna Clara. Ah! me répondit elle, Donna Clara n'eſt plus, il n'eſt plus tems de trembler pour elle;

éloignement de Portugal ; & celle de sa mort. Folle & injurieuse opinion, après les témoignages qu'il avoit eus de ma générosité ; mais que je pardonnerois néanmoins à ce malheureux, si les suites en avoient été moins funestes. Cette idée se fortifia tellement dans son esprit, que ne doutant plus que je ne lui eusse fait donner du poison, il demanda une plume avant que de mourir, & fit une lettre pour Donna Clara ; dans laquelle en se plaignant de son sort, il lui donnoit ses injustes conjectures comme une vérité certaine. Il remit cette lettre entre les mains de son oncle, auquel il donna une somme considérable, après lui avoir fait promettre d'entreprendre exprès le voiage de Portugal, pour porter sa lettre à Donna Clara. L'oncle ne put partir aussitôt que le Vaisseau qui

apporta la premiere nouvelle de la mort d'Alonſo ; mais il prit une autre occaſion, environ trois mois après. C'eſt l'arrivée de ce miſerable qui a cauſé la triſte mort de Donna Clara; c'eſt cette fatale lettre qui lui a fait prendre la cruelle réſolution d'attenter ſur elle-même: & ce qui me cauſe le plus horrible deſeſpoir; c'eſt qu'elle s'eſt donnée la mort en me haïſſant, comme la cauſe de ſon malheur, & moins pour ſuivre ſon Amant, que pour le venger, & me punir. Philippa m'a raconté qu'après avoir lû la lettre d'Alonſo, elle perdit tout d'un coup la connoiſſance & la parole : ſes beaux yeux s'obſcurcirent ; elle demeura ſans mouvement, comme ſi ſa douleur lui eût cauſé la mort. Mais étant revenue enſuite à elle même, elle prit le Ciel à témoin de ſon état déplorable ; elle invoqua l'ombre de ſon

Amant ; elle emploia le peu de force qui lui reſtoit, à me reprocher ma barbarie, & à proferer contre moi mille imprécations : Helas, quelle injuſtice contre moi qui l'adorois ! contre moi qui ne reſpirois que pour lui plaire, & qui étois diſpoſé à me ſacrifier, non ſeulement à ſon bonheur, mais encore à celui de ſon Amant ; parceque le ſien m'y paroiſſoit attaché : Enfin laſſe d'exprimer ſes tranſports par des paroles, elle ſe leva avec un mouvement furieux, & malgré la diligence de Philippa, qui étoit ſeule auprès d'elle, & toute éperdue, elle ſe perça le cœur d'une longue éguille d'or qui lui ôta la vie.

Voilà, Meſſieurs, nous dit le triſte Dom M.... le malheur qui cauſe mes larmes ; & qui me fait fuir le Portugal. Voiez les reſtes de ce que j'ai aimé plus

que moi-même, ajoûta-t-il en tirant de ſa poche un mouchoir teint de ſang. Je conſerverai juſqu'au tombeau ce funeſte monument de mon infortune & de mon amour : je le tiens de Philippa qui s'en eſt ſervi trop inutilement pour arrêter le ſang, & la vie de la malheureuſe Clara. Vous pouvez juger par le ſoin que j'ai d'entretenir ma douleur, que mon deſſein n'eſt pas de l'oublier : cependant j'ai réſolu de ne pas remettre le pied en Portugal, que mon cœur ne ſoit aſſez tranquile pour revoir ſans émotion des lieux qui m'ont été ſi funeſtes.

Après avoir achevé ainſi ſa narration, le Prince qui ſe ſentoit trop agité pour écouter tranquilement les nôtres, parut ſouhaiter de demeurer ſeul : mais Dom Tellès de Sylva qui ſça-

voit que rien ne lui étoit plus pernicieux que la solitude, nous fit signe de ne pas l'abandonner, & de tâcher au contraire de lui tenir l'esprit occupé par nos récits. Nous passames donc la plus grande partie de la nuit à lui raconter les sujets que nous avions eu de nous plaindre aussi de la fortune, & la triste expérience que nous avions faite de ses caprices. Il étoit presque jour lorsque nous le quittâmes; de sorte que la matinée fut employée presque toute entiere à dormir. Le Marquis ne fut pas plutôt levé, que Dom Tellès entra dans notre chambre de la part du Prince, pour l'assurer de son éstime, & lui faire mille civilitez. Il nous pria d'éviter autant qu'il nous seroit possible, de faire retomber la conversation sur ses peines. Nous le promîmes: & moi surtout, d'autant

plus

plus volontiers, que c'étoit rendre en même tems ſervice au Marquis, que d'éloigner tout ce qui pouvoit renouveler ſa triſteſſe. Nous fîmes même enſemble divers projets de divertiſſemens & de plaiſirs, tels que la mer pouvoit les permettre. Le premier fut d'engager les jeunes Turcs, que nous avions vûs la veille, à ſe rendre avec nous chez le Prince pour le ſurprendre agréablement par ce ſpectacle imprévû. Je me chargeai volontiers de cette commiſſion, & j'allai ſur le champ à leur chambre. Auſſitôt que Muleid eût entendu ce que je lui propoſai, il ſe crut très-honoré d'entrer en liaiſon avec Dom M.... & il conſentit à nous ſuivre. La gouvernante du jeune Memiſcès fit quelque difficulté de le confier à mes ſoins; mais je levai ſa peine, en la priant elle-même de

nous accompagner. Ils ſe parèrent très-richement. La vûe de quantité d'habits qu'on tira de pluſieurs coffres pour Muleid, nous fit naître l'envie de nous revêtir auſſi à la Turque. Elle fut executée à l'inſtant; de ſorte qu'étant montez ſur le tillac, on fut ſurpris de voir le nombre des Turcs augmenté dans le Vaiſſeau. Dom M.... qui ne s'attendoit à rien moins qu'à une telle viſite, le fut bien davantage. Je lui fis un compliment au nom de toute l'Aſie que nous prétendions repréſenter, & qui lui venoit rendre ſes hommages. Il eſt certain qu'il eut d'abord quelque peine à nous reconnoître. Cette galanterie ne lui en parut que plus agréable. Les véritables Turcs s'approcherent pour le ſaluer à la mode du Levant. Il les reçut avec un air de bonté qui les lui attacha tout

d'un coup, & qui fit que ſans ſe faire preſſer, ils demeurerent à dîner avec nous. L'aimable Memiſcès fut le ſujet preſque continuel de notre converſation. On admiroit la délicateſſe de ſes traits, ſa blancheur vive & picquante, contre l'ordinaire des Orientaux qui ont preſque tous quelque choſe de fade dans le teint, & le feu admirable qui brilloit dans ſes yeux, que nous trouvions les plus beaux du monde. Le Marquis ne manqua point de ſe placer auprès de lui. On lui en fit quelques reproches qu'il ſoûtint agréablement. Mais ce qui nous divertit le plus, ce fut qu'étant carreſſant & enjoué, il vouloit embraſſer quelquefois ce bel enfant, qui ſe défendoit en rougiſſant, comme s'il eût eu quelque choſe à ménager. C'eſt dommage, nous dit le Prince, que nous ne puiſſions tirer d'eux

que le plaiſir de les voir ; & que nous ſoions privez de celui de les entendre. Sa refléxion en fit naître une à Dom Tellès, que nous approuvâmes tous : Qui nous empêche, ſe mit-il à dire en riant, de leur apprendre un peu de François, pendant que nous ſommes abſolument oiſifs ? Le Marquis s'écria qu'il ſe chargeoit de l'inſtruction de Memiſcès, & Dom Tellès entreprit d'inſtruire Muleid. Il y eut même entre eux une eſpece de défi & d'émulation, par rapport aux progrès, chacun ſe promettant de réuſſir le mieux & le plus promptement. Je déclarai aux deux jeunes Turcs le deſſein qui venoit d'être formé. Ils y donnerent les mains, & promirent de répondre au zele de leurs Maîtres. J'admirai dans la ſuite celui du Marquis pour Memiſcès. Tantôt les deux Turcs

étoient chez nous, tantôt c'étoit nous qui nous trouvions chez eux. Memiſcès s'apprivoiſoit avec le Marquis, & marquoit autant d'empreſſement pour recevoir ſes leçons, que lui pour les donner. Nous inventâmes une eſpece de methode, dont le ſuccès fut ſi prompt, qu'en trois ſemaines les deux freres entendoient preſque entiérement nos diſcours, & faiſoient entendre eux-mêmes aſſez nettement leurs penſées. Memiſcès l'emportoit néanmoins, & ſoit l'adreſſe du Maître, ſoit la vivacité de l'Ecolier, il avançoit beaucoup plus que ſon frere.

L'application du Marquis me ſatisfaiſoit extrémement. Je la regardois comme un nouveau remede, qui alloit achever ſa guériſon. Mais quoiqu'il ne fût capable de former pour Me-

miſcès qu'une affection pleine d'innocence, je ne laiſſai pas de trouver quelque choſe à redire à l'attachement exceſſif qu'il témoignoit pour ce jeune Turc. Mon cher Marquis, lui dis-je un jour, vous vous livrez trop à vos penchans. Tout ce qui vous flatte juſqu'à un certain point, vous attache de même ; & vous avez déja oublié que ſe former de fortes chaînes, c'eſt ſe préparer de cuiſantes douleurs, lorſqu'elles viennent à ſe rompre. Je ne vous blâme point d'être ſenſible à l'amitié, mais il ne faut pas en faire une paſſion ; & ces effets doivent être differens de ceux de l'amour. Cependant j'apperçois dans vous, non ſeulement le feu & l'ardeur, mais l'agitation même & l'inquiétude, qui ne convient qu'à la paſſion. En un mot, vous aimez trop Memiſcès, & je voudrois

que vous prissiez un peu plus d'empire sur les mouvemens de votre cœur. Il me répondit naturellement qu'il sentoit bien lui-même, qu'il en faisoit trop pour ce jeune inconnu ; & que la tendresse qu'il avoit pour lui, approchoit de la passion ; mais qu'il n'avoit point d'autre excuse à m'apporter qu'un penchant qu'il ne pouvoit vaincre, parcequ'il trouvoit une douceur infinie à le suivre ; qu'il m'avouoit que Memiscès lui étoit aussi cher que lui-même ; & que devant le quitter sans doute bien plutôt qu'il ne voudroit, il ne pensoit déja qu'en tremblant, à la nécessité de cette séparation. En effet, le vent étant des plus favorables, nous avancions promptement ; & notre voiage n'eût pas duré même un mois, si nous n'eussions retardé par un accident qui nous causa une juste

frayeur. Nous étions déja à la hauteur des côtes de France, & le plus beau tems du monde nous promettoit la plus heureuſe navigation, lorſque nous entendîmes de tous côtez dans le Navire, le cri que font les Matelots, quand ils apperçoivent un Corſaire. Nous nous rendîmes tous ſur le tillac. Le Capitaine Anglois nous dit ſans déguiſement, que nous étions pourſuivis; & que le Corſaire paroiſſant beaucoup meilleur Voilier que nous, il nous falloit un ſecours particulier du Ciel pour nous faire éviter le combat. Nous lui répondîmes que ce n'étoit point un ſi grand mal d'être obligé de ſe battre, pourvû que nous euſſions de quoi nous défendre. Il n'y avoit malheureuſement avec nous ſur le Vaiſſeau que l'équipage, & quelques paſſagers; quelques mauvaiſes

pieces de canon, très peu de poudre, & preſque nulles autres armes que nos épées. Le Prince fit lui même la revûe de tout ce qui pouvoit ſervir à notre défenſe; & voiant les choſes en ſi mauvais ordre, nous deſeſpérâmes véritablement de notre ſalut. Quelle apparence effectivement de réſiſter avec de ſimples épées à des Corſaires munis d'armes de toute eſpece, & ſans doute en beaucoup plus grand nombre que nous? La fuite ne paroiſſoit pas une voie plus ſûre, à cauſe de la peſanteur de notre Vaiſſeau. D'un autre côté, ſe rendre ſans combattre, c'eſt à quoi perſonne ne pouvoit ſe réſoudre; & notre ſort en auroit-il été plus heureux avec d'impitoiables Corſaires? Je crus notre perte certaine: mais comme ç'auroit été la précipiter, que de s'abbattre & de perdre courage,

J'affectai au dehors une confiance que je n'avois pas au fond du cœur. Je dis à Dom M... : Ménagez votre perſonne, mon Prince, & laiſſez-nous combattre. Il rejeta généreuſement mon conſeil. Pour le Marquis, je lui fis promettre de ne pas s'éloigner de moi un moment : Obéiſſez-moi, lui dis-je, peutêtre pour la derniere fois ; vous diſpoſerez de vous à votre gré, quand vous m'aurez vû périr en vous défendant. Il me répondit en m'embraſſant tendrement, que ſi je me chargeois du ſoin de ſa vie, il ſe chargeoit de la mienne, & qu'il me promettoit de ne pas quitter mon côté pour avoir du moins la conſolation de mourir auprès de moi. Muleid ſe préparoit au combat avec la même réſolution. Memiſcès fut mis avec ſes femmes dans l'endroit le moins périlleux du Vaiſſeau ;

Ce fut le Marquis qui eut cette attention, car ſon cher Mémiſcès ne lui ſortoit pas de l'eſprit. Enfin, les Corſaires étoient déja à la portée du canon, & jugeoient bien à la manœuvre de notre Vaiſſeau, qu'ils pouvoient nous regarder comme une proie aſſurée, lorſque le Ciel permit que deux Vaiſſeaux François qui alloient du Havre-de-Grace à Bayonne, & que le beau tems avoit engagé à s'éloigner des Côtes, ſe firent voir tout d'un coup devant nous à la même diſtance à peu près que les Corſaires étoient par derriere. Nous ne les eûmes pas plutôt apperçus, que nous crumes le péril paſſé. En effet, les Corſaires qui ne furent pas longtems non plus à les découvrir, perdirent l'eſpérance de nous joindre, ou du moins d'être aſſez forts pour prétendre à nos dépouilles. Ils

prirent auſſitôt une autre route ; & nous les perdimes de vûe en peu de tems. Nous ſaluâmes en paſſant les deux Vaiſſeaux François d'une décharge de notre miſerable artillerie, pour les remercier du ſervice important qu'ils nous avoient rendu. Peu de jours après, nous entrâmes dans le Canal de la Manche, & de-là nous gagnâmes bientôt la Hollande.

Le Prince Dom M.... ſans s'arrêter un moment, prit le chemin de la Haye, après nous avoir dit qu'il comptoit de nous y revoir, & qu'il alloit deſcendre & ſe loger chez M. le Comte de Tarouca. Pour les jeunes Turcs & nous, nous paſſames le reſte du jour & de la nuit à nous repoſer au lieu même de notre débarquement. Je fis prendre ſeulement les devants à Scoti, pour nous louer un appartement à la Haye, afin que rien

ne nous cauſât d'inquiétude en arrivant. Le lendemain nous nous y rendimes d'aſſez bonne heure ; nous trouvâmes Scoti qui nous attendoit à l'entrée de la Ville.

Comme il connoiſſoit les lieux, y étant venu avec moi longtems auparavant, je lui donnai ordre de conduire Muleid & ſon frere vers le Pléen, où ils m'avoient dit que leur pere leur avoit fait ſçavoir qu'il ſeroit logé. Ils nous marquerent une vive reconnoiſſance en nous quittant, & nous promirent leur premiere viſite lorſqu'ils ſeroient en état de ſortir. Le Marquis voulut embraſſer Memiſcès, qui y conſentit pour cette fois d'aſſez bonne grace. Il faudra néanmoins le quitter tout-à-fait ce cher Memiſcès, lui dis-je étant ſeul avec lui ; & nous verrons comment vous ſupporterez cette

ſéparation. Il répondit à cela, qu'il alloit me communiquer une penſée qui lui étoit venue depuis quelques jours, & qu'il n'avoit point encore oſé me découvrir. Je ne puis vous cacher, continua-t-il, que j'aime Memiſcès au delà de ce qu'on peut s'imaginer ; mon cœur a pour lui des mouvemens que je n'ai jamais ſenti que pour ma chere Diana. Je trouve le même plaiſir à le voir, & ſon abſence me cauſe la même douleur. Il eſt donc naturel que je ſouffre beaucoup, lorſqu'il faudra nous ſeparer. Mais ſi vous aviez un peu de bonté pour moi, ajoûta-t-il en me regardant d'un air tendre, vous pourriez m'épargner cette peine, ou du moins la reculer encore bien loin. Expliquez-vous plus clairement, lui dis-je, je ne pénetre pas votre ſyſtême. Le voici, reprit-il :

Au lieu d'aller en Angleterre en quittant la Hollande, nous pourrions retourner en France avec les deux jeunes Turcs & leur pere ; il eſt raiſonnable qu'étant ſi proche du mien, & devant m'en éloigner encore pour long-tems, je ſouhaite de le revoir & de l'embraſſer : ce ſeroit-là notre prétexte. Nous ferions voir la Cour de France à Memiſcès ; & ce qui ſerviroit encore mieux à mon deſſein, nous le ferions inſtruire adroitement de notre Religion pour tâcher de la lui faire embraſſer ; parcequ'il ſeroit aiſé après cela de l'engager à demeurer en France toute ſa vie. Alors, me dit le Marquis, je ſuis ſûr que j'obtiendrois aiſément de mon pere, qu'il le reçût dans notre Maiſon comme ſon fils, & j'aurois la ſatisfaction de vivre toûjours avec lui comme avec un frere.

J'écoutois le Marquis avec une ſurpriſe extrême, & je ne pouvois me laſſer d'admirer ſa fecondité pour former & pour arranger des projets. Cependant après l'avoir laiſſé s'expliquer à ſon aiſe, je lui répondis d'un ton plus ſerieux qu'il ne s'y attendoit, que je tremblois pour ſa ſageſſe; & que la chaleur avec laquelle il me parloit de Memiſcès, ne me permettoit pas de bien interpréter ſes ſentimens. Hé! quoi donc, Monſieur, lui dis-je, parleriez-vous autrement quand il ſeroit queſtion d'une maîtreſſe? Que ſignifie cette douleur, cette joie, & tous ces autres mouvemens que vous prétendez être ſemblables à ceux que vous inſpiroit Donna Diana? Je ne reconnois point là l'amitié, qui doit être un ſentiment modéré, ſage & reglé par l'honneur & la raiſon. C'eſt une

paſſion

paſſion vicieuſe, dont vous m'avez fait le portrait; il faut la réduire, s'il vous plaît, à de plus juſtes bornes. Ne trouvez donc pas mauvais que nous laiſſions partir Memiſcès ſans nous: vous pouvez, ſi vous voulez, lui donner quelques lettres, ou pour Monſieur le Duc votre pere, ou pour vos amis. Votre recommandation lui fera trouver plus d'agrément à Paris; c'eſt l'unique maniere dont vous puiſſiez à préſent lui marquer votre amitié: car de vous figurer qu'un enfant de treize ou quatorze ans puiſſe être inſtruit de notre Religion, ſans que ſon pere s'en apperçoive, ou que ſon pere le permette, s'il en a la moindre connoiſſance, c'eſt une penſée puérile & ſans fondement. Ma réponſe parut dure au Marquis, & je remarquai la violence qu'il ſe faiſoit pour ne pas marquer trop

de douleur. J'ajoûtai pour le conſoler, que je ne deſapprouvois point d'ailleurs les marques d'affection qu'il avoit données juſqu'alors à Memiſcès, qu'un ſi aimable enfant meritoit celle de tout le monde, & que je m'étois trouvé moi même diſpoſé à l'aimer, dès le premier moment que je l'avois vû. Mais j'eus beau prendre un ton plus doux; la fin de mon diſcours ne fit pas tant de plaiſir au Marquis, que le commencement lui avoit cauſé de chagrin.

La foi du Public ne manque pas de ſe revolter contre les événemens trop extraordinaires. Cette réflexion qui me naît ici tout d'un coup, eſt preſque capable d'arrêter ma plume, & de m'ôter l'envie d'achever cette premiere partie de nos voiages. J'avoue que ce qui me reſte à dire, eſt capable de ſurprendre

par ſa ſingularité ; mais c'eſt un fait dont mille perſonnes peuvent rendre encore témoignage, ſoit en Hollande où il eſt arrivé, ſoit en France où il a été connu de la part de ceux dont je ſuis connu moi-même.

Le lendemain de notre arrivée à la Haye, qui étoit, ſi ma mémoire eſt fidelle, le cinquiéme jour de Decembre, après avoir commencé nos viſites par celle du Prince Dom M.... qui nous retint à dîner, & qui nous fit des carreſſes & des amitiez dont il n'y a que ceux qui connoiſſent l'exceſſive bonté de ce Prince, qui puiſſent bien juger, nous retournâmes à notre logement, parcequ'il étoit tard pour faire voir les beautez de la Ville au Marquis. A peine avions-nous mis le pied dans notre appartement, qu'un de nos laquais vint nous avertir que le pere de

nos deux aimables Turcs étoit à la porte avec eux dans ſon caroſſe, & qu'il demandoit à nous voir. Ses enfans lui avoient parlé avec tant de reconnoiſſance de la tendreſſe que nous leur avions marquée, & des obligations qu'ils nous avoient, qu'il avoit cru ne pouvoir nous en remercier aſſez tôt. Je donnai ordre de les aller recevoir, & de les introduire, à Scoti qui étoit mis aſſez proprement pour ſervir au beſoin d'une façon de Gentilhomme ou d'Ecuier. Il nous les amena à l'inſtant. Grand Dieu! me croira-t-on dans cet endroit? Quelle fut ma ſurpriſe, ou plutôt quel fut mon tranſport, en reconnoiſſant dans cet Officier Turc le frere de ma chere Selima, le bon & généreux Amulem! Non, il n'y a point de ſentimens au monde tels que ceux qu'inſpire la nature ou la recon-

noiſſance ; mais leur excès eſt quelquefois funeſte. Si la force de mon tempérament m'empêcha de ſuccomber au premier emportement de ma joie, il en fut autrement d'Amulem. Il me reconnut à ſon tour au ſon de ma voix, & à la vivacité de mes carreſſes, car mon viſage ne dut pas lui paroître moins changé que mon habillement ; mais s'il fut auſſi frappé que moi, d'une rencontre ſi heureuſe, & ſi imprévûe, il n'eut pas tant de vigueur pour ſoûtenir l'impétuoſité de ſes mouvemens : il tomba avec plus de vîteſſe, que je n'en eus pour le ſoûtenir ; & dans le tems que nous nous efforcions de le relever, C'eſt Salem, repétoit-il d'une voix foible & tremblante ; mes enfans, c'eſt votre oncle. Ces pauvres enfans ſe jetterent tous deux à mon col en me ſerrant de toute leur force ;

& Dieu ſeul ſçait ce qui ſe paſſoit alors au fond de mon cœur. Je tenois le pere entre mes bras, & les deux enfans me tenoient, chacun entre les ſiens. Ainſi nos cœurs & nos larmes étoient réunis dans le même eſpace, & comme confondus.

Cependant je fis refléxion, malgré mon trouble, qu'Amulem que je ſoûtenois toujours, avoit beſoin d'un prompt ſecours. Il avoit perdu tout-à-fait l'uſage de la voix. Ses ſoûpirs étoient frequens, & convulſifs. Il avoit pourtant la force de ſe remuer ſur la chaiſe où nous l'avions fait aſſeoir; ce qui me fit croire que ſon mal n'étoit qu'une oppreſſion de poitrine, cauſée par la prompte révolution de ſes eſprits & de ſon ſang. On lui ouvrit la veine; & ſa voix s'étant ranimée pour un moment, il me dit en langue Turque: Seroit-il,

poſſible, mon cher Salem ; que votre vûe que j'ai deſirée avec tant d'impatience, fût capable de me cauſer la mort ? Si cet effet arrive, ce ſera par un ſentiment bien oppoſé à celui de la douleur. Mais ma chere ſœur Selima, ajoûta-t-il, le Ciel ne permettra-t-il pas que je la revoie avant que de mourir. Je jugeai par ce diſcours, qu'il ignoroit la perte de mon épouſe ; & comme il n'étoit point en état de ſupporter une pareille nouvelle, je me contentai de lui répondre que dans la joie que j'avois de le retrouver, je n'étois occupé que du deſir de lui voir reprendre ſes forces, pour jouir pleinement d'une ſi douce ſatisfaction. Ah ! reprit-il, je me ſens extrémement affoibli, & je crains tout, d'un épuiſement ſi ſubit. Je vous ai vû du moins, & vous aſſurerez Selima, que je n'emporte point

d'autre regret que de mourir ſans la voir auſſi. C'étoit l'unique objet de mon voiage, & de celui de mes enfans ; c'étoit ce qui m'avoit fait rechercher avec empreſſement depuis quelques années, la commiſſion que je ſuis venu executer en Hollande. Je vous ai vû, repéta-t-il en ſerrant ma main, c'eſt aſſez pour m'empêcher d'accuſer le Ciel de rigueur. S'il m'ôte la vie, je vous recommande mon fils & ma fille, menez-les à Selima : je ſçais entre les mains de qui je les laiſſe. Je lui dis qu'il ne falloit penſer qu'à vivre, & que j'eſperois que ſon mal ne ſeroit qu'une incommodité paſſagere, dont nous trouverions moien de le guérir aiſément. Je lui demandai enſuite où étoit ſa fille dont il me parloit. La voilà, me répondit-il en me montrant Memiſcès ; j'avois ordonné à ſa Gouvernante de cacher

cacher ſon ſexe, & de lui faire prendre un habit d'homme pour prévenir les accidens d'un long voiage ; & j'ai jugé à propos de la laiſſer ici dans ce déguiſement par la même raiſon. Je n'ai que ces deux enfans, ajoûta-t-il, c'eſt ce que j'ai de plus cher. Si vous avez quelque amitié pour moi, traitez-les avec bonté.

Il faiſoit beaucoup d'efforts pour parler. Le Médecin que j'avois envoié chercher, & qui arriva dans ce tems, le fit mettre au lit, après avoir examiné ſon mal. Il s'en expliqua d'une maniere qui me donna de la fraieur. Sa poitrine, me dit il, me fait tout craindre. La ſaignée fut redoublée : une heure après il perdit entiérement la connoiſſance & la parole. Je commençai à deſeſpérer de ſon rètour à la vie. Cependant le Médecin ſans s'étonner de la ſituation où il le

voioit, lui fit encore ouvrir la veine du pied. Ce fut ſon ſalut. En moins d'une heure la liberté d'eſprit, l'uſage de la voix, la couleur même, & la ſanté, lui revinrent. Il ne lui reſta de cet étrange accident, qu'un peu de foibleſſe, cauſée par les trois ſaignées. Je repete encore ici, que cette complication d'événemens extraordinaires, la rencontre d'Amulem, ſa maladie, ſa guériſon, & le déguiſement de ſa fille, pourront ſembler difficiles à croire; mais je ne dois point altérer la vérité, pour ménager la délicateſſe d'un Lecteur trop incrédule.

Lorſque le rétabliſſement d'Amulem nous eut permis de penſer à la joie, nous nous y livrames ſans ménagement. Ce fut alors que je recommençai à l'embraſſer mille fois, & que je ne fis pas moins de carreſſes à ſes chers

enfans. Tant de contentement & de plaiſir me paroiſſoit un ſonge. Je ne pouvois m'accoûtumer à regarder un événement ſi agréable, comme une vérité. Le Marquis avoit fait pendant ce tems-là bien des perſonnages differens. Dans la premiere ſurpriſe que nos embraſſemens & nos tranſports lui avoient cauſée, il étoit demeuré comme immobile ; s'appercevant enſuite que ce Turc que j'embraſſois ſi tendrement, étoit mon frere, il s'étoit approché pour mêler ſes carreſſes avec les miennes, & Memiſcès y avoit eu la meilleure part. Amulem ne put remarquer dans l'accès de ſon mal, les attentions du Marquis pour ſa fille ; mais s'étant levé au bout de quelques heures, & le voiant badiner aſſez familierement avec elle, il me demanda ce que c'étoit que ce jeu.

ne homme, & s'il connoiſſoit le ſexe de Memiſcès. Je lui appris alors qui étoit le Marquis; & non ſeulement je l'aſſurai qu'il ne prenoit Memiſcès que pour un jeune homme, mais je le priai de le laiſſer toujours dans cette erreur; & je lui dis les raiſons que j'avois de le ſouhaiter. Je ne découvris pas même ce premier ſoir à mon aimable niéce, que je fuſſe informé de ce qu'elle étoit, de peur que ſa rougeur & ſon embarras n'en fiſſent conjecturer quelque choſe au Marquis. J'étois d'ailleurs aſſez occupé d'un autre ſoin. Il falloit apprendre la mort de Selima à Amulem, qui m'avoit déja demandé plus d'une fois de ſes nouvelles, & qui pouvoit être ſurpris avec raiſon de ma froideur à lui répondre. Après y avoir un peu penſé, je crus que quelque triſte que fût pour lui cet

événement, dix-neuf ou vingt ans qui s'étoient écoulez depuis, empêcheroient qu'il n'en fût auſſi frappé que d'un malheur récent. Je ne l'amenai là néanmoins que par de longs détours. Ses larmes coulerent quelque tems, & les miennes ſe renouvellerent en lui en voiant répandre. Ce ne fut que pluſieurs jours après que je lui fis le récit entier de tout ce qui m'étoit arrivé avec ſa chere ſœur depuis notre départ d'Amaſie. Il auroit renoncé au voiage de France en perdant l'eſpoir d'y trouver celle qu'il étoit venu chercher de ſi loin ; mais lorſque je lui eus parlé de ma fille, & même d'Agade qu'il n'avoit pas oubliée, il réſolut de les aller voir auſſitôt que ſes affaires ſeroient terminées en Hollande. Le Marquis à qui j'appris ſa réſolution, en eut une joie infinie ; parce-

qu'il jugeoit bien que je ne pouvois me diſpenſer de l'accompagner. J'eus cependant la malice de lui dire, qu'étant obligé d'aller paſſer quelques ſemaines en France avec mon frere & mes neveux, je le laiſſerois à la Haye pour y attendre mon retour. Il ſe plaignit amérement de moi, & il en vint juſqu'à me dire, qu'il ne voioit que trop qu'il s'étoit trompé, en croiant que j'avois quelque amitié pour lui; que c'étoit apparemment pour lui ôter le plaiſir d'être avec Memiſcès, que je voulois le laiſſer en Hollande; mais que ſi je lui refuſois de nous tenir compagnie en chemin, je ne pourrois pas l'empêcher de partir deux jours après nous, & de nous aller rejoindre en France. Nous fimes la paix lorſque je lui eus déclaré que j'avois voulu badiner. Dès le ſoir j'écrivis à

M. le Duc de.... notre arrivée en Hollande, & que la rencontre que j'y avois faite de mon frere, m'obligeoit de rentrer pour quelque tems dans le Roiaume: il me fit l'honneur de me répondre huit jours après; & en approuvant mon deſſein, il me prioit de ne pas amener le Marquis à Paris, étant bien aiſe qu'il n'y parût qu'après avoir achevé ſes voiages. Mais il me promettoit de nous venir voir lui-même, lorſque nous ſerions chez ma fille, ou chez M. le Comte de... mon oncle paternel.

Nous paſſâmes environ deux mois en Hollande avec une douceur & une tranquillité parfaite. Nos viſites ordinaires étoient chez Monſieur le Marquis de Chaſteauneuf Ambaſſadeur de France, & chez M. le Comte de Tarouca Ambaſſadeur de Portugal; car je n'appelle pas viſite

le ſéjour preſque continuel que nous faiſions au logis d'Amulem, ou celui qu'il faiſoit avec ſes enfans dans le nôtre. Nous nous regardions comme une même famille. Muleid & Memiſcès ſe perfectionnerent en peu de tems dans notre langue ; de ſorte que nos entretiens devinrent aiſez & familiers. Je craignois extrémement que le Marquis ne priſt quelques ſoupçons du ſexe de Memiſcès. On juge aſſez de l'effet que cela auroit produit ſur lui. Il ſembloit même que ſon affection fuſt augmentée depuis qu'il ſçavoit que cette jeune perſonne m'appartenoit ; il me le diſoit lui-même en riant, & il me demandoit ſi je pouvois m'offenſer qu'il aimât mon neveu. Il eſt certain que ma niéce ſentoit quelque tendreſſe pour lui ; j'étois trop clairvoiant pour ne pas m'en

appercevoir, à la maniere dont elle s'accoûtumoit à ſouffrir ſes carreſſes badines. Je lui laiſſai ignorer à elle-même pendant quelques jours, que j'étois inſtruit de ſon ſexe; mais dans la crainte qu'elle ne priſt ſérieuſement de la paſſion pour le Marquis, qui devenoit de jour en jour plus aimable que jamais, je lui découvris que je ſçavois qu'elle étoit fille, étant bien ſûr que cette connoiſſance ſerviroit à la faire veiller un peu plus ſur elle même. Bon jour, ma chere niéce, lui dis-je en lui prenant les deux mains. Elle rougit, ſans me répondre. J'attendis pourtant qu'elle parlât, & je la regardai en ſoûriant. Enfin elle me dit que j'oubliois qu'elle étoit mon neveu Memiſcès. Non, non, repris-je en l'embraſſant, je ſçais ce que vous êtes; & je vous réponds que ſi je vous ai-

mois comme Memiſcès, je vous aime encore plus comme ma chere niéce. Je vois, repartit elle, que mon pere vous a declaré mon ſexe. J'étois ſurpriſe effectivement qu'il parût vous en faire un myſtere; mais c'eſt vous-même, mon cher oncle, qui m'en avez voulu faire un, de ce que vous ſçavez ſans doute depuis notre arrivée. Nous continuames ainſi à nous entretenir dans la même poſture, juſqu'à ce que le Marquis entra dans la ſalle où nous étions; & s'avançant doucement par derriere ma niéce, il me pria par un ſigne de main de ne pas l'avertir de ſon approche. Je le laiſſai faire exprès. Je voulois voir de quelle maniere ma niéce prendroit ſon badinage, après l'éclairciſſement que nous venions d'avoir enſemble. Le Marquis ne manqua pas de lui paſſer les mains au-

tour du col, & de la baiſer à ſon aiſe. Je ne diſois pas un mot. Memiſcès (car je continuerai de lui dõner le même nom) fit quelques efforts pour ſe tirer de ſes mains; & feignant adroitement qu'il l'avoit bleſſée, elle le pria avec un petit air de colere, de la laiſſer tranquille. Le Marquis qui n'étoit pas accoûtumé à l'entendre parler ſi ſerieuſement, lui fit mille tendres excuſes; s'imaginant même qu'il avoit pu effectivement la bleſſer, il vouloit voir abſolument s'il n'en paroiſſoit aucune marque à ſon col; & ce fut une nouvelle ſcene qui me donna beaucoup de plaiſir. A la fin je pris le parti de Memiſcès; & je dis au Marquis que ces ſortes de carreſſes étoient contraires à la bienſéance; & que cela convenoit tout au plus à des enfans. Mon Dieu! que vous êtes ſévere! me répondit il; quand

on s'aime, n'eſt-il pas juſte de s'en donner quelques témoignages ? Memiſcès lui dit ingénieuſement, & peutêtre en ſuivant le mouvement de ſon cœur : Vous croiez donc, Monſieur le Marquis, que je ſuis ſans amitié pour vous, moi qui ne ſuis pas ſi badin ? Soiez mon ami autant que je ſuis le vôtre, & ne badinez pas plus que moi ; ce ſera m'obliger doublement.

Amulem ne m'avoit encore rien appris de l'état de ſa fortune, & de la ſituation de ſes affaires à Amaſie. Je le mis un jour ſur cette matiere, en lui demandant des nouvelles d'Oſcine & de pluſieurs perſonnes que j'avois connues. J'avois cru juſqu'alors que Muleid & Memiſcès étoient nez de cette belle Grecque ; mais j'appris avec étonnement d'Amulem, que malgré l'amour qu'il lui avoit

porté, il n'avoit jamais eu avec elle un commerce d'époux, & qu'il l'avoit conſervée peu de tems dans ſon Serrail. Voici de quelle maniere il me raconta la choſe.

Vous vous ſouvenez, me dit-il, qu'Oſcine avoit le cœur prévenu, lorſque nous eumes le bonheur de l'enlever avec tant de ſuccès, & que ce fut bien moins pour me ſuivre, que pour fuir le Sultan, qu'elle m'abandonna le ſoin de ſa deſtinée. La haine & la douleur étoient ſes deux plus fortes paſſions. Je m'en apperçus bientôt; & je vis qu'elle n'avoit pour moi qu'une honnêteté indifferente, telle que la reconnoiſſance ſans amour peut l'inſpirer. Il me falloit quelque choſe de plus. Ma paſſion étoit ardente; mais l'amour le plus tendre a-t-il quelque douceur, lorſqu'il n'eſt pas paié par un

retour ſincere ? Je voiois tous les jours Oſcine dans mon Serrail ; je lui rendois des ſoins empreſſez ; & toute ma maiſon étoit perſuadée, ſurtout après la mort de mon pere, qu'elle auroit toûjours le premier rang dans mon cœur. Elle le poſſedoit alors, & il dépendoit d'elle de le conſerver ; mais ſa froideur fut ſi opiniâtre, qu'elle me fit perdre peu à peu le goût de ſes charmes. Elle s'offroit neanmoins à mes carreſſes : Je ſuis votre bien, me diſoit-elle ; & je vous ai coûté trop cher pour vous diſputer ma poſſeſſion ; mais jamais un ſigne de tendreſſe, toujours des ſoûpirs dont je ne voiois point l'objet ; toujours un air penſif & des yeux diſtraits dans les momens mêmes où je lui donnois les plus vifs témoignages de mon amour. Ce qui acheva de me la faire oublier, fut une nouvelle

acquiſition que je fis d'une aimable Circaſſienne, nommée Agelone, pour laquelle je me ſentis plus vivement touché que je n'avois jamais été pour Oſcine. Je l'achetai d'un Marchand d'Eſclaves, qui la menoit à Conſtanſtinople. Elle avoit moins de beauté qu'Oſcine; mais elle poſſedoit ces charmes inexprimables, qui excitent l'amour plus ſûrement que la plus parfaite beauté, & elle a acquis ſur moi tout d'un coup un empire qu'elle a conſervé juſqu'à ſa mort. C'eſt d'elle que mes deux enfans ſont nez. Si vous trouvez Memiſcès aimable, ſa mere vous auroit paruë telle auſſi; car c'étoit le même air, le même port, les mêmes agrémens, avec cette ſeule difference, que Memiſcès a les yeux plus fins, & les traits plus délicats. Lorſque j'eus le cœur ſi doucement oc-

cupé, j'abandonnai Oſcine à ſon indifference ; & je ne la vis plus que par bienſeance, comme toutes les autres femmes de mon Serrail. Elle me fit demander un jour un entretien particulier. Je ne balançai point à le lui accorder. Son premier mouvement fut de ſe jetter à mes genoux en verſant quelques larmes. Je la relevai avec douceur ; & l'aiant fait aſſeoir, je lui demandai quel pouvoit être le ſujet de ſon chagrin. Elle commença un diſcours fort touchant ſur les malheurs de ſa deſtinée, & ſur le triſte état où elle avoit vêcu depuis que Mezzo Morto l'avoit enlevée. Je me ſuis abandonnée entre vos mains, continua-t-elle, & je n'ai pas lieu de m'en repentir : ma condition en eſt devenuë bien plus douce ; & ſi j'ai continué à m'affliger, c'eſt plûtôt par une ſuite de mon mauvais ſort, qui

ne

ne me permet pas d'être heureuſe, que par un effet de vos manieres, dont je ne puis trop louer la bonté. Que n'a-t-il dépendu de moi d'être plus tendre ! J'aurois reconnu votre amour, & vous auriez été ſatisfait de mes ſentimens : mais je n'ai pu vaincre la triſteſſe qui me domine ; vous vous êtes rebuté de ma froideur, & vous m'avez quitté pour une autre, je ne m'en plains pas : ce que mes larmes vous demandent aujourd'hui, au nom de l'amour même que vous m'avez porté, c'eſt de m'accorder la liberté de retourner à Smyrne, puiſque je ne ſuis point utile ici à votre bonheur : rendez-moi à ma patrie, à mon pere, à ma mere, à toute ma famille, à qui j'étois chere autrefois, & qui pleurent ſans doute mon abſence depuis pluſieurs années qu'ils m'ont perduë. Mon pere eſt

riche, il ſacrifiera tout ſon bien pour me racheter de vos mains : ainſi vous tirerez de ma liberté deux avantages ; celui d'accorder à une malheureuſe le ſeul bonheur qui lui reſte à eſpérer, & celui d'augmenter vos tréſors, en tirant, ſi vous voulez, pour ma rançon beaucoup plus que je ne vaux, & que vous ne m'eſtimez.

Elle ſe laiſſa tomber une ſeconde fois à mes pieds, qu'elle tint quelque tems embraſſez malgré moi. Je lui répondis après l'avoir fait relever, qu'il n'avoit dépendu que de ſa volonté, d'être une des plus heureuſes perſonnes de l'Aſie : qu'à la vérité mon cœur n'avoit pu tenir contre la dureté dont elle avoit payé ma tendreſſe, & qu'il avoit cherché à ſe rendre plus heureux ; mais qu'en ceſſant d'être attaché à elle par les liens de

l'amour, je ne lui avois point ôté mon eſtime, & que j'avois quelque regret qu'elle eût attendu ſi longtems à me demander une grace que j'aurois toujours été diſpoſé à lui accorder ; qu'elle pouvoit donc regarder ſon eſclavage comme prêt à finir ; qu'aiant deſſein d'aller moi-même pour quelques affaires ſur les Côtes de la Méditerranée, je prendrois cette occaſion pour la renvoier à Smyrne ; & que pour ce qui regardoit ſa rançon, je lui promettois de ne rien exiger de ſon pere, afin qu'elle eût du moins quelque reconnoiſſance pour ma généroſité, puiſque je n'avois point été aſſez heureux pour lui inſpirer le moindre retour pour ma tendreſſe. Oſcine parut extrémement ſenſible à mon diſcours, & aux manieres honnêtes dont je tâchai de l'accompagner. Je lui

tins parole deux mois après, & je la crois maintenant à Smyrne dans les bras de ſa famille.

Pour moi, continua Amulem, mon deſſein étoit en m'approchant de quelque Port de la Méditerranée, de rencontrer un Vaiſſeau François, qui pût me donner le moien de vous faire ſçavoir de mes nouvelles. Contre l'effet ordinaire de l'abſence, plus il s'étoit paſſé de tems depuis notre ſéparation, plus elle ſembloit me cauſer de triſteſſe & d'ennui. Je vous redemandois à tous les lieux où je vous avois vû dans mon enfance & dans ma jeuneſſe; tout me rappelloit vos ſoins & votre amitié. L'image de ma ſœur me revenoit auſſi: vous ſçavez combien elle m'étoit chere. Ne les reverrai-je jamais? diſois-je preſque tous les jours: N'aurai-je pas du moins la ſatisfaction de leur faire ſçavoir que

je penſe inceſſamment à eux, & que je ceſſerai de vivre plutôt que de les aimer ? Je trouvai ſur la Côte quelques Vaiſſeaux de Marſeille & de Genes : je chargeai de mes lettres tous les Capitaines, eſpérant qu'il s'en trouveroit un du moins, dont l'attention ſuppléroit à la négligence des autres. Vous me dites que vous n'avez rien reçu de moi : il faut que tous m'aient trompé. Enfin pluſieurs années s'étant paſſées, & mes enfans ſe trouvant aſſez âgez & aſſez forts pour me ſuivre, je pris la réſolution de faire moi-même avec eux le voiage de France. J'avois appris que Mehemet Lebi, qui eſt mon parent, avoit été fait Capitan Pacha : j'eſpérai que par les relations que lui donne ſon emploi, il pourroit me faciliter l'entrée des Roiaumes Chrétiens. Je me rendis à Conſtantinople avec

mes enfans. J'eus le malheur de ne l'y pas trouver : il étoit à viſiter par ordre du Grand Seigneur, les Iſles de l'Archipel qui dépendent de notre Empire. Ce contretems ne fut pas capable de me refroidir. Je laiſſai mes enfans chez Genad, que vous avez connu autrefois à Conſtantinople, & qui ſe ſoûtient encore dans une heureuſe vieilleſſe ; & montant ſur un Vaiſſeau prêt à faire voile, je me rendis à Scio, où l'on m'aſſura que je trouverois Mehemet Lebi. Il y étoit effectivement. Il me reconnut ; & m'aiant offert ſes ſervices, je lui declarai naturellement le deſſein qui m'amenoit. Vous ne pouviez, me dit-il, arriver plus à propos : je cherchois une perſonne de confiance, qui voulût entreprendre le voiage de Hollande, pour ménager les intérêts de notre grand Empereur avec cette

République. Chargez-vous de cette cõmiſſion. Vous reviendrez facilement de là par la France. La propoſition de Mehemet Lebi me charma. Je ne lui demandai que le tems de retourner à Conſtantinople pour prendre avec moi mes deux chers enfans. Il me répondit que les affaires de notre ſouverain Monarque ne pouvoient ſouffrir le moindre délai. J'aimai mieux, ajoûta le bon Amulem, me priver de la ſatisfaction de les avoir avec moi, que de manquer une occaſion qui ne ſe ſeroit pas trouvée de longtems ſi favorable. Je leur écrivis de s'embarquer ſur le premier Vaiſſeau qui feroit voile en Europe. J'étois ſans inquiétude, parceque je me repoſe abſolument ſur le zele & la ſageſſe des domeſtiques que j'ai mis auprès d'eux. Enfin je ſuis arrivé ici heureuſement, & tout m'a

ſuccedé depuis au delà de mes eſpérances. Il n'y a que la mort de Selima à laquelle je ne m'attendois point, qui a mêlé une vive amertume à la ſatisfaction que j'ai eue à vous retrouver d'une maniere ſi ſurprenante, & de voir arriver avec vous mes enfans.

Les affaires d'Amulem le retinrent plus longtems que nous n'euſſions ſouhaité. Il en avoit auſſi à démêler avec Monſieur le Marquis de Chaſteauneuf, qui augmenterent le retardement. Nous nous occupames durant ce tems là à viſiter les principales Villes de Hollande. Amulem me confia Muleid & Memiſcès, qui nous accompagnerent toûjours. Enfin nous partimes tous enſemble avec une ſatisfaction égale; & étant entrez en France, nous prîmes le chemin de la terre de Monſieur le Comte de.... Je

lui

lui avois écris de Hollande pour le prévenir. Il nous reçut avec une magnificence dont je lui fis des plaintes, étant fâché de la dépenſe exceſſive dans laquelle il s'engageoit pour l'amour de moi. Monſieur le Duc de .... nous fit l'honneur de ſe ſouvenir de la promeſſe qu'il m'avoit faite de nous venir voir. Toute la Nobleſſe voiſine vint lui rendre ſes reſpects, & lui compoſer une petite Cour fort brillante. Le Marquis de... mon gendre, & ma fille, furent des premiers à s'y rendre. Je laiſſe au Lecteur à ſe repréſenter les careſſes qu'ils firent à Amulem & à ſes enfans, & celles qu'ils reçurent d'eux. Agade penſa mourir de joie en revoiant ſon cher Patron, le frere de ſa bonne Maîtreſſe, à laquelle elle avoit été ſi conſtamment attachée.

La bonne grace de Memiſcès & ſa beauté furent admirées de tout le monde. Monſieur le Duc de.... qui s'apperçut lui-même de la tendre amitié que le Marquis lui portoit, loua ſon bon goût dans un tel attachement. On en verra les ſuites dans la derniere Partie de nos voiages, ſi les faits particuliers, dont elle ſera remplie, me permettent de la donner au Public. Je finirai celle-ci par le triſte accident qui vint empoiſonner notre ſatisfaction au moment que nous y penſions le moins, & qui me força encore une fois de reconnoître que ce n'eſt point dans ce miſerable monde, qu'il faut eſpérer des plaiſirs purs & ſolides. Hélas ! avois-je beſoin de cette nouvelle preuve, après la fatale expérience que j'en avois faite dans tout le cours

de ma vie ! Nous avions passé trois semaines dans la joie, chez Monsieur le Comte de.... Nous en étions partis pour aller chez ma fille, malgré les efforts qu'il avoit faits pour nous retenir plus longtems. Il nous avoit promis de nous y rejoindre quelques jours après notre départ ; & quatre jours s'étant écoulez, nous commencions à sentir quelque impatience de ne le pas voir arriver. Helas ! il fallut bientôt passer à d'autres sentimens, qui furent ceux de la plus vive & de la plus profonde douleur. Un de ses domestiques nous apporta le cinquiéme jour la triste nouvelle de sa mort. Le plus aimable & le plus généreux de tous les oncles avoit été frappé la veille d'une apopléxie qui l'avoit mis en peu d'heures au tombeau. Nous fumes comme

accablez de ce coup terrible & imprévû. Je finis, pour arrêter des pleurs qui s'apprêtent encore à couler de mes yeux.

Fin du quatriéme Tome.

TABLE
GENERALE
DES MATIERES
DE LA SUITE
DES MEMOIRES
DU MARQUIS DE***

a *déſigne le Tome III.* b *déſigne le IV.*

A

Abbé N.... (l') toutpuiſſant auprès du Roi Philippe V. *a.* 255. Portrait de cet Abbé. 260. *& ſuiv.*

Agade, ancienne femme de chambre de Selima ; la joie qu'elle eut de revoir Amulem ſon cher Patron. *b.* 193.

Agelone, Circaſſienne, achetée par Amulem d'un Marchand d'Eſclaves. *b.* 183. mere des deux jeunes Turcs. 184.

Aignan (le Duc de Saint.) Ambaſſadeur de France en Eſpagne. *a.* 173.
Alaveſtras, frere de la mere de Dom Baſtrino, eſt ſoupçonné d'avoir enlevé Donna Diana de Velez. *a.* 276. reconnu auteur de cet enlévement, on va pour l'enlever ; ce qui ſe paſſa alors. 304. *& ſuiv.* il eſt percé de pluſieurs coups. 312.
Alcudia, Ville, aſſiegée par le Chevalier d'Hasfeld. *a.* 239. *& ſuiv.*
Alguaſils, Gardes de la Ville. *a.* 74.
Alonzo Luis, beau-jeune homme ; Amant de Donna Clara, inquiete le Prince Dom M.... par ſa préſence. *b.* 90. 91. paroît tout troublé, voiant le Prince arriver. 93. a ordre de retourner au Breſil. 99. eſt trouvé enſuite dans un jardin avec elle par le même Prince. 107. 108. comme il fut bleſſé par Vaccellos Officier de ce Prince ; & comme ce Prince eut ſoin de le faire panſer. 114. 115. fait ſçavoir à Donna Clara le malheur qui lui étoit arrivé. 116. 117. ſe laiſſe gagner par les promeſſes du Prince, & part pour le Breſil. 113. ſa mort. 134. le ſujet de ſa mort rapporté par le Prince Dom. M.... 139. *& ſuiv.*

Amans ; coûtume des Amans en Eſpagne. *a.* 242.
Amirante de Caſtille, hiſtoriette à ſon ſujet. *a.* 43. *& ſuiv.*
Amour illicite ; ſes malheureux effets. *a.* 35. *& ſuiv.*
Amulem, reconnu par le Marquis de .... allant le remercier du ſoin qu'on avoit eu de ſes jeunes Turcs ſur le Vaiſſeau. *b.* 164. 165. perd l'uſage de la voix à la ſurpriſe qu'il eut de voir Salem, &c. 166. ce qu'il lui dit enſuite après avoir été ſaigné. 167. perd enſuite entiérement la connoiſſance & la parole, & eſt reſaigné. 169. ſa ſanté, ſa liberté &c. lui revinrent après une ſaignée du pied. 170. la joie qu'ils ſe témoignerent les uns aux autres après ſa guériſon. *ibid.* demande ce que c'étoit que le jeune homme qui badinoit familierement avec Memiſcès ; & s'il ſçavoit que c'étoit une fille, 171. ſa triſteſſe, apprenant la mort de Selima : ſe réſout d'aller voir Agade & la fille de Salem. 173. la réponſe qu'il fit au Marquis de .... qui lui demandoit de qui étoient nez Muleid & Memiſcès. 181. *& ſuiv.* ce qu'il lui raconta d'Oſcine. 184.

& ſuiv. raporte le chagrin qu'il avoit eu de n'avoir eu aucune nouvelle de lui ni de ſa ſœur, aiant chargé tous les Capitaines de ſes lettres &c. 188. 189. la peine qu'il s'eſt donnée pour trouver Mehemet Lebi ſon parent. 190. eſt charmé de la propoſition qu'il lui fait, & ce qu'il aime mieux faire que de perdre une telle occaſion. 191. reſté en Hollande plus longtems qu'il ne croioit; viſite les principales Villes avec ſes enfans. 192. prennent le chemin de la terre de M. le Comte de... étant entrez en France. *ibid.*

Andredi, Italien; ſon hiſtoire. *a.* 218. *& ſuiv.* L'un des Corſaires qui ſe refugierent dans la maiſon de campagne de M. de Tordas. *b.* 37. eſt reconnu par Briſſant; s'emporte contre lui en l'appellant traitte, &c. 40.

Aſſemblée de Dames, tenue chez la Comteſſe de Selſelas, où ſont conduits les deux Marquis & reçus avec honneur. *b.* 26. les marques d'attention galantes que le Marquis de Roſemont y reçut de ces Dames. *ibid.*

Avanture plaiſante. *a.* 25. *& ſuiv.*

Aubergiſte : la fille de l'Aubergiſte du Marquis de Roſemont en devient amoureuſe. *a.* 25. *& ſuiv.* Elle eſt ſurpriſe pendant la nuit dans la chambre du Marquis de Roſemont. 30. ce qu'elle répondit alors au Marquis de . . . *ibid. & ſuiv.*

B

Bedmar (le Marquis de) *a.* 115.
Benito (le Pere) Religieux Jeronimite ; ſon éloge. *a.* 361.
Bidaßoa. a. 37.
Briſſant, Compagnon d'école du Marquis de Roſemont ; ſon hiſtoire. *a.* 215. *& ſuiv.* Reconnoît les Corſaires à leurs armes, & entre autres apperçoit Andredi. *b.* 35. 36. eſt prié par le Marquis de . . . de renouveller connoiſſance enſemble. 40. raconte tout ce qui lui étoit arrivé avec lui. 42. veut diſſimuler ce qu'il ſçavoit des amours du Marquis ſon Maître, à M. le Marquis de . . . 56. lui déclare enfin qu'il avoit obtenu les derniers habits de Donna Diana, & qu'il avoit acheté de la femme de chambre juſqu'à ſa robe, ſes juppes & ſon linge &c. 57. lui dit qu'il n'avoit pu deſobéir aux ordres & aux

inſtances de ſon Maître. 58. accepte le marché que lui fait le Marquis de ... 59. enleve adroitement au Marquis la caiſſe où étoient les bijoux de Donna Diana, en s'entendant avec le Brun & Deſchamps. 67. 68. comme il fut maltraité & bleſſé par ſon Maître à l'épaule, & même précipité dans la mer. 69. retiré promptement par les Matelots; reçoit après ſa guériſon les dix piſtoles du Marquis de.... 70.

Brun (le) Valet de chambre du Marquis de Roſemont, eſt envoié par ſon Maître à Paris vers ſon pere M. le Duc de.... *a.* 206. Il revient chargé de lettres pour ſon Maître, 327.

Buen-retiro, Maiſon Roiale près de Madrid. *a.* 97.

Burgos, Ville. *a.* 44. *& ſuiv.*

C

Calle-Mayor. a. 116.

Carmelites-Déchauſſées de Madrid; leur Abbeſſe eſt honorée du titre de Grandeſſe. *a.* 108.

Cavaliers, au nombre de trente, entrent le piſtolet au poing dans la maiſon de campagne de M. de Tordas, pour prendre des Corſaires qui

s'y étoient refugiez. *b.* 37.

Cavaliero Eſpagnol, âgé de trente ans, vient loger la nuit à l'Auberge du Marquis de... tout tremblant de fraieur. *b.* 14. raconte ſon avanture. 16. *& ſuiv.*

Cellamare (le Prince de) Ambaſſadeur d'Eſpagne à la Cour de France. *a.* 110.

Charni (le Comte de) *a.* 153.

Chienne de l'Amirante de Caſtille; pourquoi chérie de ſon Maître. *a.* 43. elle meurt. 44.

Chriſtine, Reine de Suéde; ſon portrait. *a.* 118. *& ſuiv.*

Codranos (le Pere) Religieux Jeronimite; ſon éloge. *a.* 360. *& ſuiv.*

Cœur humain; ce que c'eſt que le cœur humain. *a.* 79.

Comte de... (M. le) oncle paternel du Marquis de... le reçoit avec une magnificence, dont il lui fait même des plaintes. *b.* 193. meurt quelques jours après d'apopléxie. 195.

Corſaires, au nombre de ſept ou huit, refugiez dans la maiſon de campagne de M. de Tordas. *b.* 35. 36. arrêtez & chargez de chaînes par une Compagnie de Cavaliers. 38. arrivée de nouveaux Corſaires. 42. ſont gardez juſqu'au lendemain. 44. con-

duits à Lisbonne, & executez. 50.
Crime. Que Dieu ne laisse jamais le crime impuni ; histoire qui prouve ceci. *a.* 59. *& suiv.*
Croix D .... (Sœur Marianne de la) Religieuse Carmélite ; son histoire. *a.* 107. *& suiv.*

D

Deschamps, domestique du Marquis de Rosemont. *a.* 216. Deschamps &, le Brun protestent avec serment, qu'ils ne sçavent rien de ce que le Marquis de ... leur demandoit. *b.* 56.
Desseins des hommes sujets à changer. *a.* 3.
Dom, nom commun en Espagne. *a.* 48.
Donna Clara, fille de Dom Joseph Bermudo, possedant toutes les qualitez qui rendent une fille charmante & accomplie. *b.* 84. arrivée du Bresil, avec ses deux freres & quelques Portugais. 90. vont demander excuse au Prince Dom M ... de ne lui avoir pas encore rendu leurs devoirs. 92. écoute les protestations d'amour qu'il lui fait. 97. lui déguise sa douleur. 100. regarde ses reproches comme un badinage. 101. l'assure qu'elle sent tout le prix de la

tendreſſe qu'il a pour elle &c. 102. ſe jette à ſes genoux dans le jardin de San-Marco, & lui demande grace pour Alonſo Luis. 108. lui fait ſigne de ſortir. 110. apprend de lui le malheur qui lui étoit arrivé, & le ſervice que le Prince lui avoit rendu ; ce qu'elle dit au Prince quand il la fut voir. 116. *& ſuiv.* lui raconte l'origine des amours d'Alonſo Luis ; & comme il l'avoit ſauvée de deux Leopards qui avoient dévoré ſa compagne. 120. *& ſuiv.* a le malheur de perdre ſon pere & ſes trois freres ; eſt dangereuſement malade. 129. apprend avec chagrin la mort d'Alonſo Luis ; ſe retire à une maiſon de campagne. 134. la nouvelle de ſa mort apportée à Dom M... par Philippa. 137.

Duc de ... (le) poſſeſſeur de grandes terres auprès de l'Abbaïe de.... eſt viſité par le Prieur de cette Abbaïe. *a.* 4. Reception qu'il lui fait. 5. il va dîner avec M. l'Evêque de... à cette Abbaïe. *ibid.* ſa lettre à ſon fils. 328.

Fait réponſe au Marquis de ... & le prie de ne pas amener ſon fils à Paris, qu'après avoir fini

ſes voiages. *b.* 175. promet de l'aller voir. *ibid.* la maniere dont il fut reçu de toute la Nobleſſe. 193. s'apperçut de l'amitié que le Marquis ſon fils portoit à Memiſcès, & loua ſon bon goût. 194.

Durazzo (le Marquis de) Envoié extraordinaire de la République de Genes à la Cour de France. *a.* 118.

E

Eraſmos (le Pere (Religieux Jeronimite ; ſon éloge, & ſon caractere. *a.* 365. *&* 366. *bis.*

Eſcurial (la Maiſon de l') *a.* 357. *& ſuiv.*

Eſpagnols ; leurs caracteres & manieres. *a.* 41. *& ſuiv.* leur uſage lorſqu'ils viennent au Prado ſe promener. 58.

Eſpagnols ; deux jeunes Eſpagnols rencontrent dans un Bois le Marquis, l'emmenent à leur Château, & le font ſouper avec eux. *b.* 5. veulent retenir quelques jours les deux Marquis dans leur terre, paſſent le teſte de la nuit, & leur racontent pluſieurs ſingularitez du Roiaume de Leon. 6. *& ſuiv.*

Evêque de... (l') & M. le Duc de... ſon proche parent, viennent dîner dans l'Abbaïe de... *a.* 5.

F

Femme d'un Aubergiſte, emportée après ſa mort, & rapportée dans ſa chambre trois jours après. *b.* 13.
Femmes aſſez mal en ordre, au nombre de douze, amenées dans la maiſon de M. de Tordas par un Officier de Cavalerie. *b.* 43. priſes & enlevées par les Corſaires. 44. racontent comment elles étoient tombées en leur pouvoir. 50. ſe réſoudent à quitter le Portugal, & à ſe retirer chacune de ſon côté. *ibid.*
Forbes (Mylord) Officier Allemand. *a.* 240.
Fou; differentes manieres d'être fou. *a.* 32. *& ſuiv.*

G

Gentilhomme du Prince Dom M... ſouhaite de parler au Marquis de la part de ſon Maître. *b.* 59.
Grimaldo (le Marquis de). *a.* 214.

H

Hasfeld (le Chevalier d') chargé de ſoûmettre Barcelone. *a.* 238.
Hiſtoire (l') du Marquis de * * *; de quoi compoſée. *a.* 16.
Hommes traveſtis en loup, dont l'un fut aſſez bleſſé, & porté au logis par un

valet. *b.* 9. la réponſe qu'il fit en tremblant. 10. comme il diſparut tout d'un coup. 11.

I

Inclination violente que les deux ſexes ont l'un pour l'autre. *a.* 34. *& ſuiv.*

Inigo de Juaz (Dom); qui il eſt. *a.* 42. *& ſuiv.*

Inigo, Gouverneur du Buen-retiro. *a.* 97. Reception qu'il fait à Dom Porterra, & aux Marquis de Renoncour & de Roſemont. 251. *& ſuiv.*

Joſeph de Bermudo y Acoſtalas (Dom), Gouverneur du Breſil depuis douze ou quinze ans, arrive à Lisbonne chargé de richeſſes, avec toute ſa famille. *b.* 82. ce que lui fit faire la joie qu'il eut de ſe revoir en Portugal. 83. le nombre de ſes enfans. 84. fait beaucoup de civilitez au Prince Dom M... qui le fut voir. 86. lui dit qui étoit Alonſo Luis. 95.

Iron. a. 37.

Ivicella, petit Château en Eſpagne. *a.* 277.

L

Leopards: deux ſortis d'une Forêt attaquent Donna Clara avec une de ſes compagnes, les tranſportent dans

dans une prairie, & déchirent ſa compagne. *b.* 122. tuez enſuite par Alonſo Luis. 123.

Lera (Dom Pedro de) frere de pere de Donna Diana de Velez. *a.* 288. Il découvre l'auteur de l'enlévement de Diana de Velez. 292.

Lereda, maiſon de campagne de M. le Prince Dom. M... *b.* 33.

Leſcherenne (le Comte de) Maréchal de Camp. *a* 238.

Leyde (le Marquis de) *a.* 153.

Lisbonne, Ville, grande & belle; la longueur de la Ville, & la beauté de ſes rues & de ſes maiſons. *b.* 20. le peuple plus laborieux qu'en Eſpagne. *ibid.*

Lopez de Carvagas (Dom) ancien ami de Dom Bermudo, eſt ſurpris de voir le Prince Dom. M... dans une ſituation bien familiere avec Donna Clara. *b.* 91. ce qu'ils ſe dirent. 92.

M

Mademoiſelle de V...; ſon hiſtoire. *a.* 108 *& ſuiv.*

Madrid, Ville. *a.* 47. divertiſſement de cette Ville. 53.

Magiciens ou *Sorciers*; leur hiſtoire racontée par deux jeunes Eſpagnols.

b. 6. & suiv. leur réalité trouvée véritable par le Marquis de . . . 19.
Malte (l'Isle de) menacée par les Turcs. *a.* 220.
Mancanares, petite riviere. *a.* 53. *& s.*
Mancenez (le Comte de) *a.* 125. Récit qu'il fait au Marquis de Rosemont, à l'occasion de Diana de Velez. 160. *& suiv.* Il va souper au Buen-retiro. avec le Marquis de . . . pour consoler le Marquis de Rosemont. 257.
Mancenez (Donna Elisa). *a.* 127. Sa conversation avec le Marquis de . . . 180. *& suiv.* ce qu'elle répond au discours que lui tient Diana de Velez sur ses amours pour le Marquis de Rosemont. 200. *& suiv.*
Maria (Donna) fille du meurtrier Francisco Riquez, est mise en Couvent. *a.* 61. Son histoire. 63. *& suiv.*
Marquis de . . . (le) ; son occupation dans sa retraite dans l'Abbaïe de . . . , 1. *& suiv.* Dans quelle vûe il avoit écrit l'histoire de sa vie. 2. Causes de la diminution de ses forces. *ibid.* ce qui le porte à renoncer pour quelques années à sa solitude. 3. *& suiv.* occasion de ce changement. 4. *& suiv.* Pourquoi il refuse d'aller saluer M. le Duc de . . . , *ibid.* il pro-

met d'aller voir M. le Duc de . . . , 6. Lettre qu'il reçoit du Duc de . . . qui étoit de retour à Paris. 6. *& ſuiv.* ſa réponſe à cette lettre. 9. Il eſt viſité par le Comte de . . . ; leur converſation, 10. *& ſuiv.* Il ſe rend aux prieres du Duc de . . . & du Prélat, plan du voiage qu'il devoit faire avec le jeune Marquis de . . . . 13. *& ſuiv.* Nom qu'il ſe donne pour ſon voiage avec le Marquis de Roſemont qu'il accompagnoit dans ce voiage. 15. Sa fille lui vient dire adieu. *ibid.* il part. *ibid.*

De quoi eſt compoſée ſon hiſtoire. 16. pour qui il écrit. 17. ſeul avec le Marquis de Roſemont, à quoi il s'attache d'abord. *ibid.* Uſage qu'il fait du récit ſincere que le Marquis de Roſemont lui fait de ſa vie dans ſon enfance. 18. *& ſuiv.* ils arrivent enſemble à Bourdeaux. 21. ſéjour qu'ils y font, & à quoi il l'emploie. 22. Diſcours qu'il tient au Marquis de Roſemont pour l'engager à profiter de ſon ſéjour à Bourdeaux. 23. *& ſuiv.* Promeſſe qu'il en tire. 25. Emplette qu'il fait en cette Ville. *ibid.* Réponſe qu'il fait à Scori ſur le récit qu'il faiſoit des amours de la fille de

ſon Aubergiſte. 27. *& ſuiv.* Il compte avec ſon Hôte ; avanture qui lui arrive pendant la nuit de la veille de ſon départ. 28. *& ſuiv.* ce qu'il dit à la fille de ſon Hôte qu'il ſurprend la nuit dans la chambre du Marquis de Roſemont. 30. *& ſuiv.* Il part de Bourdeaux avec le Marquis de Roſemont. 31. *& ſuiv.* converſation qu'ils ont enſemble pendant le chemin : il en prend occaſion d'inſtruire le Marquis de Roſemont ſur la folie. 32. *& ſuiv.* ſur l'inclination violente que les deux ſexes ont l'un pour l'autre. 34. *& ſ.* ſur les paſſions. 35. ſur les malheureux effets d'un amour illicite. 35.

Ils arrivent à Bayonne ; meſures qu'il prend pour paſſer commodément juſqu'à Madrid. 37. Ils paſſent à Bidaſſoa ; dînent à Iron ; arrivent à Saint-Sebaſtien. 37. Suite de leur voiage juſqu'à Vittoria. 38. *& ſuiv.* Ils arrivent à Vittoria ; ſéjour qu'ils y font. 40. *& ſuiv.* Ils arrivent à Burgos ; ſéjour qu'ils y font ; à quoi emploié. 44. *& ſuiv.* Ils y dînent chez un Citoien ; avanture qui leur arrive. 45. *& ſuiv.* Ils en partent, & arrivent à Madrid. 47. Séjour qu'ils

y ſont. 48. ce qui le détourne de mettre auſſitôt en uſage les lettres dont le Duc de . . . les avoit chargez pour differens Seigneurs de la Cour d'Eſpagne. 49. Pourquoi il détourne le Marquis de Roſemont d'apprendre l'Eſpagnol. 50. *& ſuiv.* Reglement de l'emploi de la journée pendant leur ſéjour à Madrid. 51. *& ſuiv.*

Ce qu'il dit au Marquis de Roſemont à l'occaſion de la converſation qu'ils avoient eue avec quatre Eſpagnols. 55. *& ſuiv.* Du récit de l'avanture de D. Alonſo Riquez. 78. *& ſ.* Il va ſouper avec le Marquis de Roſemont chez Alonſo Riquez ; ſur quoi roula la converſation pendant le ſouper. 85. *& ſuiv.* Reprimande qu'il fait au Marquis qui l'avoit quitté pendant ce ſouper. 92. *& ſuiv.* & à Dom Porterra. 95. *& ſuiv.* ce qui lui arrive pendant la nuit étant couché au Château de Buen-retiro. 98. *& ſuiv.* ce qu'il dit au Marquis de Roſemont ſur l'amour. 104. *& ſuiv.*

Il veut introduire le Marquis de Roſemont à la Cour d'Eſpagne ; ce qu'il lui dit là-deſſus. 112. *& ſuiv.* Il eſt interrogé par un Seigneur de la Cour ſur la qualité du Marquis de

Roſemont. 115. Il va ſouper avec le Marquis de Roſemont, chez le Duc de Montalto; ce qui ſe paſſa à ce ſouper. 122. *& ſuiv.* Converſation qu'il a avec le Duc de Montalto. 124. *& ſuiv.* ce qu'il dit au Marquis de Roſemont ſur ſon inclination pour Diana de Velez. 134. *& ſuiv.* ſur la lecture des Romans. 146. *& ſuiv.* Il va chez le Comte Mancenez. 151. chez Antoine de Salcedo; ce qui s'y paſſa. 152. *& ſuiv.* Ses reflexions ſur l'ardeur du Marquis de Roſemont pour Donna Diana de Velez. 157. *& ſuiv.* Sa converſation pour Donna Eliſa. 180. *& ſuiv.* Ce qu'il écrit au Duc de ... ſur les amours de ſon fils le Marquis de Roſemont. 206. ce qu'il dit au Marquis de Roſemont ſur ſa lettre à ſon pere. 209.

Ils ont enſemble l'honneur de ſaluer le Roi & la Reine d'Eſpagne. 214. Avanture qui leur arrive en ſortant de chez Monſieur le Duc de Saint-Aignan. 215. *& ſuiv.* Allarme où il ſe trouve à la nouvelle de la bleſſure du Marquis de Roſemont. 245. *& ſuiv.* leur converſation lorſqu'il fut revenu à lui. 246. *& ſuiv.* ce qu'il fit ſur le récit de cette avan-

ture pour ſauver ce Seigneur. 248. *& ſuiv.* Il va le conduire à Buen-retiro. 251. Mouvemens qu'il ſe donne pour cette affaire. 253. *& ſuiv.* Il va ſouper à Buen-retiro ; ce qui ſe paſſe à ce ſouper. 257. *& ſuiv.* Avanture qui lui arrive étant au Prado. 264. *& ſuiv.* Les refléxions ſur l'état où il ſe trouvoit. 265. *& ſuiv.* ce qu'il dit au Marquis de Roſemont ſur la lettre de Diana de Velez, qu'il lui avoit donnée à lire. 272. Il juſtifie auprès du Duc de Montalto le Marquis de Roſemont de l'enlevement de Diana de Velez. 279. *& ſ.* Il va chez Dom Diego de Velez pour le deſabuſer du ſoupçon qu'il avoit que le Marquis de Roſemont étoit l'auteur de l'enlevement de ſa fille ; converſation qu'ils ont enſemble là-deſſus. 281. *& ſuiv.* Il va enſuite chez le Comte Mancenez ; meſures qu'il prend avec Donna Eliſa pour cacher au Marquis de Roſemont l'enlevement de ſa maîtreſſe. 288. *& ſuiv.* Il eſt informé de l'auteur de l'enlevement de Diana de Velez. 292, *& ſuiv.* Converſation qu'il a avec Dom Diego de Velez, en allant faire arrêter l'auteur de l'enlé-

vement de ſa fille ; ce qui ſe paſſa alors. 299. *& ſuiv.* Lettres qu'il reçoit du Duc de . . . pere du Marquis de Roſemont. 328. Ses refléxions ſur ces lettres. 331. ce qu'il dit au Marquis là-deſſus. 333. *& ſuiv.* après la mort de Donna Diana. 347. Il retourne à Madrid. 355. & va avec le Marquis du Roſemont, viſiter la Maiſon de l'Eſcurial. 357. *& ſuiv.* Il ſe prépare au voiage de Lisbonne, & part avec le Marquis de Roſemont pour cette Ville.

Le ſoulagement qu'il reſſentit au ſortir de Madrid ; la joie qu'il en témoigna au Marquis ; ce qu'il lui dit. *b.* 1. *& ſuiv.* le fait chercher de tous côtez. 4. Le contentement qu'il eut de le revoir. 5. regarde le récit de deux Eſpagnols, comme des contes inventez. 13. Leur arrivée à Lisbonne. 20. comme ils s'aſſocierent par hazard avec le Marquis de Tordas, &c. 21. *& ſuiv.* engage le Marquis à accepter le ſouper de M. de Tordas. 27. fait reprendre au Marquis l'étude & les exercices de Madrid, &c. 38. lui inſpire quelque nouveau principe de Morale. 30. ce qu'il lui diſoit quelquefois. 31.

Vont

Vont rendre visite au Prince Dom M... ; & M. de Tordas les invite d'aller souper avec lui à sa maison de campagne. 32. 33. par quel accident ils furent obligez d'y passer la nuit. 34. *& suiv.* ce qu'il dit aux Corsaires qui demandoient qu'on leur ouvrît la porte. 36. 37. reconnoissent Andredi, un des Corsaires ; le font entrer dans la salle, & le questionnent. 40. 41. comme ils furent attendris de l'histoire de la belle prisonniere. 49. sont avertis de se rendre chez le Prince Dom M... 51. reconnoît par le silence du Marquis, que son cœur étoit vivement agité. 53. l'entretient de choses indifferentes. 54.

S'approche de la chambre du Marquis, & l'ouvre doucement. 55. est surpris de lui voir tenir le portrait de Donna Diana. 56. retourne à sa chambre, & appelle le Brun & Deschamps pour s'informer de ce qu'il venoit de voir. 57. est étonné du récit que lui fait Brissant. 58. lui pardonne à condition qu'il ôtera au Marquis son équipage inutile. 59. Les deux Marquis vont rendre visite au Prince Dom M... 60. ce qu'ils lui répon-

dirent ſur ſes demandes. 62. 63.

Le Marquis de . . . ne peut ſe repentir de ſon engagement avec Dom M . . . &c. 65. Reflexion qu'il fait ſur ſon voiage. 66. ſe trouvent tous à bord du Vaiſſeau à la pointe du jour. 67. offre dix piſtoles aux Matelots qui ſauveront Briſſant tombé dans la mer. 70. fait une petite morale au Marquis. 71. ſont frappez tout d'un coup d'un ſpectacle. 71. 72. Le Marquis de . . . tombe dans une profonde réverie, aiant vû des Turcs; traverſent enſemble une infinité de cordages, pour mieux les voir. 73.

Le Marquis de . . . les ſalue en langue Turque, & leur fait diverſes queſtions. 74. leur dit qu'il connoiſſoit fort Conſtantinople. 75. leur demande leur nom, les embraſſe tous deux, & retourne au Prince. 77. lui apprend la rencontre des deux jeunes Turcs. 78. la réponſe qu'il lui fit ſur ſa demande. 79. lui déclare le ſujet de ſon voiage, &c. 80. 81.

Engage les deux jeunes Turcs à aller enſemble rendre viſite à Dom M . . . 145. La vûe de quantité d'habits à la Turque lui donne envie de s'y revêtir auſſi. 146. va complimen-

ter Dom M... fort ſurpris de les voir tous ainſi habillez. *ibid.* déclare aux deux jeunes Turcs le deſſein qu'on avoit de leur apprendre la Langue Françoiſe. 148. eſt fort ſatisfait de l'application que ſe donnoit le Marquis pour apprendre Memiſcès. 140. La fraieur qu'ils eurent d'être attaquez par des Corſaires. 150. ce qu'il dit à Dom. M... ſur ce ſujet. 154.

Entre dans le Canal de la Manche, & de là gagne la Hollande: 156. donne ordre à Scoti de conduire Muleid & ſon frere vers le Pléen, &c. 157. l'entretien qu'il eut avec le Marquis. 158. *& ſuiv.* eſt averti que le pere des deux Turcs demandoit à les voir. 163. 164. ſa ſurpriſe quand il reconnut que c'étoit Amulem le frere de ſa chere Selima. 164. 165. lui apprend qui étoit le Marquis qui careſſoit Memiſcès, &c 172. Comment il s'y prit pour lui apprendre la mort de Selima, & tout ce qui lui étoit arrivé. 173. eſt d'avis de laiſſer le Marquis à la Haye. 174.

Ecrit à M. le Duc de... leur arrivée en Hollande, & que la rencontre de ſon frere l'obligeoit d'y

reſter quelque tems. 175. apprehende que le Marquis ne prenne quelque ſoupçon du ſexe de Memiſcès. 176. comme il s'y prit pour l'appeller ſa niéce. 177. demande à Amulem des nouvelles d'Oſcine, &c. & de quelle mere venoient Muleid & Memiſcès. 180. *& ſuiv.* prend le chemin de la Terre de M. le Comte de... 193. Belle refléxion ſur les plaiſirs de ce monde, quand il apprit la mort ſubite de ſon oncle le Comte de... 195.

Méhemet Lebi, parent d'Amulem, fait Capitan Bacha. *b.* 189. viſite les Iſles de l'Archipel par ordre du Grand Seigneur. 190. eſt reconnu par Amulem, & lui offre ſes ſervices &c. *ibid.*

Memiſcès, le plus jeune des deux Turcs; ſa gouvernante fait quelque difficulté de le confier aux ſoins du Marquis. *b.* 145. eſt le ſujet de la converſation de la compagnie. 147. ſes empreſſemens pour recevoir des leçons du Marquis. 149. eſt mis avec les femmes dans un endroit le moins périlleux du Vaiſſeau, appréhendant les Corſaires. 154. eſt déclaré être fille par ſon pere Amulem qui le recommandoit au Marquis de...

168. 169. rougit quand le Marquis de.... l'appella ſa niece. 177. l'entretien qu'ils eurent enſemble après cela. 178.

Moco de Malas ; ce que l'on entend par ces termes. *a.* 38.

Montalto (Dom Joſeph de Tolede Duc de) invite les Marquis de Renoncour & de Roſemont à l'accompagner à la promenade. *a.* 116. Ses maniéres, ſon âge, ſon caractere. 117.

Muleid, le plus âgé des deux Turcs, ſe croit très-honoré d'entrer en liaiſon avec Dom M... & conſent à ſuivre les deux Marquis. *b.* 145. ſe prépare au combat avec des Corſaires. 154. marque avec ſon frere une vive reconnoiſſance aux deux Marquis apres leur débarquement. 157.

O

Officier de Cavalerie, fait des excuſes honnêtes de ce qu'il avoit été obligé de cauſer quelque deſordre dans la cour de la maiſon de M. de Tordas, pour prendre les Corſaires &c. *b.* 38. 39. raconte comme il avoit trouvé les femmes qu'il amenoit. 43. 44. eſt prié de prendre un couvert à la table de Dom M... 45.

Oſcine, tenant le premier rang dans le Serrail d'Amulem ; comme ſa froideur fit perdre peu à peu le goût de ſes charmes. *b.* 182. lui demande un entretien particulier. 184. le prie de lui accorder la liberté de retourner à Smyrne. 185. 186.
Oſſonne (le Duc d') Protecteur d'Alonſo Riquez. *a.* 77.

P

Pacilla (Donna) épouſe de Diego de Velez ; ſon hiſtoire. *a.* 162.
Palafox (Donna Agnès de). *a* 129.
Paſſions (les) qu'ils conſervent la pureté & la nobleſſe de leur origine. *a.* 35.
Paſtrino (Dom Juan de) *a.* 125. Amant de Donna Eliſa. 243. Il eſt tué. 248.
Paſtrino (Donna de) poignarde Donna Diana de Velez, & eſt maſſacrée elle-même. *a.* 312.
Perellos de Roccafoul (Dom) Grand Maître de Malte. *a.* 219.
Philippas placée par le Prince Dom M... auprès de Donna Clara, vient lui apprendre ſa mort. *b.* 136. 137.
Philippe V. Roi d'Eſpagne, donne le titre de Grandeſſe aux Abbeſſes des Carmelites Déchauſſées de Ma-

drid. *a.* 107. Il apprend la mort de Louis XIV. ſon Grandpere ; ordre qu'il donne à cette nouvelle. 110. Il tient Chapelle dans l'Egliſe de Saint-François. 112.

Plazentia, Ville d'Eſpagne : choſes extraordinaires & abominables, qui paroiſſent aux environs de cette Ville. *b.* 12. 13.

Porterra (Dom) Hôte des Marquis de Renoncour & de Roſemont. *a.* 59. Avanture qu'il leur raconte. *ibid.*

Portugal ; le Roi offre aux douze femmes priſonnieres une partie du butin pris ſur les Corſaires, pour conſtruire une eſpece de Couvent pour leur ſervir de retraite. *b.* 50. conſent à ce qu'elles réſolurent, & leur fait donner de quoi ſe conduire. 51.

Pradina (Donna) coule un billet dans la poche du Marquis de Roſemont ; contenu de ce billet. *a.* 103. *& ſuiv.*

Prado (le). *a.* 58.

Prieur de l'Abbaiſe de . . . , (le) tâche inutilement d'engager le Marquis de . . . à l'accompagner pour aller rendre ſes devoirs au Duc de . . . *a.* 4. Il raconte au Marquis de . . . comment il a été reçu. 5. viſité par ce Duc & M. l'Evêque de . . . ſon proche pa-

rent ; il fait tourner la converſation ſur la naiſſance & les avantures du Marquis de... *ibid.*

Prince Dom M... (le) s'informe qui étoit le Marquis. *b.* 22. l'attachement qu'il avoit eu à le regarder à la Comédie ; dit à M. de Tordas, qu'il ſouhaitoit le voir chez lui. 23. s'informe de M. le Duc d'Orleans alors Régent ; leur fait voir ſon portrait, & celui de Madame la Ducheſſe de Berry. 24. l'affreuſe triſteſſe où il tomba. 25. ſa triſteſſe eſt le ſujet de tous les entretiens de Lisbonne. 32.

Veut être informé de l'événement des Corſaires. 51. ce qu'il dit au Marquis de Tordas. 52. 53. fait avertir les deux Marquis de l'aller voir chez lui. 59. le diſcours qu'il leur tint. 60. *& ſuiv.* embraſſe Dom Teſlès, de ce qu'il avoit trouvé un Vaiſſeau prêt à partir. 64. ce qu'il fit pour cacher ſon départ. 66. 67. ſe fait mettre au lit dès qu'il fut ſur le Vaiſſeau. 70. 71. étant éveillé, demande à voir les deux Marquis. 77. les embraſſe en les appellant ſes chers amis. 78.

Sur les louanges que le Marquis lui fit des deux jeunes Turcs, il dit

qu'il vouloit les voir le lendemain. 79. demande au Marquis de... comment il avoit appris la langue Turque; le prie de lui raconter ſes avantures, & lui promet de lui faire le récit de ſes malheurs. 79. 80. veut ſoulager ſon cœur, en faiſant le récit de ſes peines. 82. *& ſuiv.* reçoit la viſite de Dom Bermugo avec ſa famille, &c. 89. lui demande ce que c'étoit qu'un jeune homme nommé Alonſo Luis. 95. ſe reproche l'injuſtice qu'il avoit eue, de ſoupçonner Donna Clara d'un attachement indigne d'elle. 96.

Promet à Bermudo de l'aller voir. 96. 97. reproche à Donna Clara ſon inſenſibilité. 98. l'accuſe même d'injuſtice. 100. s'emporte contre Alonſo Luis; lui fait dire de s'en retourner au Breſil. 99. prie Donna Clara de lui déclarer ſon cœur. 101. 102. les refléxions qu'il fit en s'en retournant chez lui. 103. appelle deux de ſes Officiers, & leur reproche de s'y être mal pris pour l'éclaircir d'Alonſo Luis. 104. retombe dans ſa fureur; ordonne à Vaccellos & à ſon compagnon de le ſuivre au jardin de San-Marco. 105. y trouve Donna Clara

avec Alonſo Luis. 106. *& ſuiv.*
Repaſſe en lui-même tout ce que ſa paſſion lui avoit cauſé d'amertume. 111. 112. eſt ſurpris d'entendre Vaccellos ſe battre à l'épée contre Alonſo Luis &c. 113. va voir ſi Alonſo Luis étoit mort. 114. le fait tranſporter chez lui. 115. 116. rend viſite enſuite à Donna Clara. 117. *& ſuiv.* fait Alonſo Luis ſon premier Ecuyer. 127. 128. va voir Donna Clara dangereuſement malade. 129.
Recommence ſes amours lorſqu'elle fut guérie ; appelle Alonſo Luis dans ſon cabinet. 131. le charge de mettre ordre aux grands biens qu'il a dans le Breſil. 132. apprend enſuite ſa mort, & tâche d'en conſoler Donna Clara. 134. 135. Raconte dans le Vaiſſeau ce qu'une femme inconnue lui avoit appris la premiere fois qu'il vit Donna Clara &c. 135. comme il avoit voulu ſe percer de ſon épée, apprenant ſa mort. 138. ce qui avoit pu être la cauſe de la mort d'Alonſo Luis ; & de Donna Clara. 139. *& ſuiv.*
Sa ſurpriſe de voir quantité de Turcs dans le Vaiſſeau. 146. veut quelquefois embraſſer Memiſcès le

plus jeune des Turcs, & regrette de ce qu'ils n'entendoient pas la langue Françoiſe. 148. cherche dans le Vaiſſeau tout ce qui pouvoit ſervir de défenſe contre des Corſaires. 153. prend le chemin de la Haye à la deſcente du Vaiſſeau, & promet aux Marquis de les revoir. 156. leur y donne à dîner. 163.

Priſonniere, belle & bien faite, priſe par des Corſaires, avec d'autres femmes; repriſe par un Officier, & amenée dans la maiſon de M. de Tordas. *b.* 43. eſt priée de raconter ſon malheur. 45. *& ſuiv.*

Q

Quibetos (le Pere) Religieux Jeronimite; ſon éloge. *a.* 362.

R

Renoncour (Monſieur de) Voiez *Marquis de...* (le).

Riquez (le Signor Alonſo) qui il eſt; ſon hiſtoire. *a.* 59.

Riquez (Franciſco) pere d'Alonſo Riquez, eſt tué. *a.* 60.

Roſemont (le Marquis de) qui il étoit, plan de ſon voiage ſous la conduite du Marquis de... 13. & 14. ils partent. 15. ſon naturel. 17. Il raconte au Marquis de... l'em-

ploi qu'il a fait de ſes premieres années, & lui découvre ſon naturel. *ibid.* ils arrivent enſemble à Bourdeaux. 21. promeſſe qu'il fait au Marquis de... 25. ſon portrait. 26. il eſt aimé de la fille de ſon Hôte. *ibid.* ce qui lui arriva la nuit de la veille de ſon départ de Bourdeaux. 28. il part de Bourdeaux. 31. ce qu'il dit en chemin au Marquis de.... ſur l'avanture de la nuit derniere. 32. Voiez *le Marquis de*... Galanteries qu'il reçoit de quelques filles Eſpagnoles. 83. *& ſuiv.* ce qui lui arrive au Château de Buen-retiro. 101. récit qu'il en fait au Marquis de... 103. ſon ardeur pour l'étude. 106.

Il va à l'Egliſe de Saint François, où le Roi tenoit Chapelle. 114. où il voit le Roi qu'il ſalue. 115. impreſſion que fait ſur lui la vûe de Donna Diana de Velez. 130. il ſe découvre là-deſſus au Marquis de... 134. lettre qu'il écrit à cette Demoiſelle. 144. *& ſuiv.* il va chez le Comte Mancenez, où il a converſation avec Donna Diana de Velez. 151. enſuite chez Antoine de Salcedo; ce qui s'y paſſa. 152. il ſe déclare ſur le ſujet de cette Demoiſelle. 154. *& ſuiv.*

& 173. Son entretien avec Diana de Velez. 183. *& ſuiv.* Il ſe fait connoître à cette Demoiſelle. 188. Il rend viſite au Marquis de Leide ; au Duc de Saint-Aignan. 205. à Dom Juan de Paſtrino & au Duc de Montalto. 206. Il écrit au Duc de . . . ſon pere ſur ſon inclination pour Diana de Velez. *ibid.* Sa lettre au Duc ſon pere. 208. ce qu'il répond au Marquis de . . . ſur ce qu'il lui dit à l'occaſion de ſa lettre au Duc de . . . ſon pere. 210.

Avanture qui lui arrive en ſortant de chez Monſieur le Duc de Saint-Aignan. 215. *& ſuiv.* Il fait donner des Serenades à ſa maîtreſſe, 242. & à Donna Eliſa. 243. Avanture qui lui arrive alors. 244. Il eſt bleſſé. *ibid.* conduit à Buen-retiro. 251. Il eſt tranſporté à Ivicella. 275. Il eſt ſoupçonné auteur de l'enlevement de Diana de Velez. 279. quoique bleſſé à la nouvelle de l'enlevement de ſa maîtreſſe, il monte à cheval ; va où elle étoit enfermée, & la voit en ſa préſence maſſacrer. 307. *& ſuiv.* Lettre qu'il reçoit de ſon pere. 328. Il épouſe Diana de Velez, dont il reçoit peu après les

derniers ſoupirs. 345. *& ſuiv.* Il retourne à Madrid. 355.

La réponſe qu'il fit au Marquis de... *b.* 2. 3. l'égarement qu'il fit dans un Bois. 4. les excuſes qu'il fit de ſon retardement. 5. *& ſuiv.* ſalue M. le Prince Dom. M... à la Comédie. 23. ſe trouve dans une aſſemblée de Dames Portugaiſes. 26. reprend ſes exercices de Madrid. 28. fait un petit diſcours là-deſſus au Marquis de... 29. *& ſuiv.* les ſoupirs & les plaintes qu'il adreſſoit à ſa chere Diana, &c. 54. 55. tient longtems dans ſes mains le portrait de Donna Diana. 56.

Dans quelle colere il entra, étant dans le Vaiſſeau, aiant demandé ſa robe de chambre à Briſſant. 68. ſe ſaiſit d'un fer pointu, & le lâche ſur Briſſant. 69. ſa colere changée en pitié, l'aiant vû tomber dans la mer. 70. eſt enchanté de la voix d'un jeune Turc qui étoit dans le Vaiſſeau. 76. s'épuiſe ſur les loüanges qu'il en fit au Prince. 78. ſe charge de ſon inſtruction. 148. ſa réponſe au Marquis de... ſur la remontrance qu'il lui fit ſur ce jeune Turc. 150. embraſſe le Marquis de... & lui pro-

met de ne le pas quitter. 154. embraſſe Memiſcès à la ſortie du Vaiſſeau. 157. *& ſuiv.* eſt ſurpris d'apprendre que le Turc pere de Memiſcès, étoit beaufrere du Marquis de ... 171. ſon affection pour Memiſcès augmentoit tous les jours, &c. 176. comme le Marquis embraſſe Memiſcès; ce qu'ils ſe dirent l'un à l'autre. 178.

S

Sacs & tonneaux remplis d'or & d'argent, trouvez dans le Vaiſſeau des Corſaires. *b.* 43.
Saint-Sebaſtien. a. 37.
Salcedo (Dom Antoine de) Gouverneur de Madrid. *a.* 152.
Scoti; qui il eſt: il eſt du voiage du Marquis de... *a.* 15. ce qu'il lui dit à l'occaſion de la fille de ſon Hôte. 26. Il loue un appartement à la Haye, & attend le Marquis à l'entrée de la Ville. *b.* 157.
Sipes (le Pere) Religieux Jeronimite; ſon éloge. *a.* 364.

T

Tage (le) Fleuve paſſant aux bords des murs de Lisbonne *b.* 20.
Telos (le Pere) Religieux Jeronimite; ſon éloge. *a.* 363.
Tellès de Sylva (Dom) fils du Comte

de Tarouca, Ambaſſadeur du Roi en Hollande. *b.* 33. conſent d'accompagner le Prince Dom M . . . dans ſes voiages. 61. rencontre les deux Marquis. 63. raconte au Prince Dom M . . . qu'il avoit trouvé un Bâtiment Anglois prêt à partir. 64. avertit les Marquis du jour de leur départ. 66. paroît vouloir affecter quelque ſupériorité ſur le Marquis. 81. a l'honnêteté enſuite de lui céder le pas. 82. conſole le Prince Dom M . . . dans l'amour qu'il avoit pour Donna Clara. 86. 87. prie le Marquis d'aller rendre viſite au Prince, &c. 144. s'offre à apprendre le François à Muleid. 148.

Timanes, Gouverneur des deux jeunes Turcs qui étoient dans le Vaiſſeau. *b.* 75.

Tiſman (le Pere) Religieux Jeronimite; ſon éloge. *a* 366.

Tordas (M. de) parent du Comte d'Ericeyra, célebre par ſa traduction de l'Art Poëtique de Boileau. *b.* 21. s'accoſte des deux Marquis, & les fait monter dans ſon caroſſe. *ibid.* vont enſemble chez le Prince Dom M. . . enſuite dans une aſſemblée de Dames. 26. *& ſuiv.* leur donne à ſouper à ſa maiſon de campagne. 38.

le malheur qui fallit leur arriver. 34. *& suiv.* fait asseoir une prisonniere avec ses compagnes, & leur offre toute sorte de secours. 44. lui promet de lui procurer une place dans quelque Communauté Religieuse. 49. témoigne au Prince Dom M.... combien il étoit touché de le voir si triste. 51. 52.

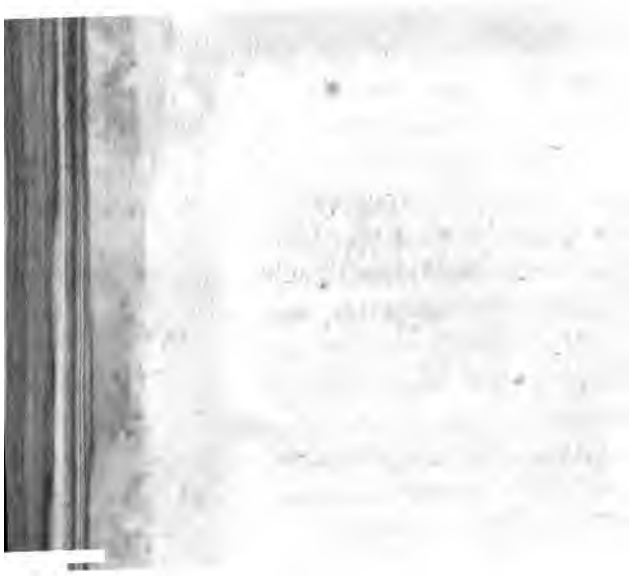
Turcs (deux jeunes) & deux femmes Turques, paroissent dans le Vaisseau où étoient les deux Marquis. *b.* 72. leur âge, & la bonne grace du plus jeune. 73. 76. disent au Marquis de... qu'ils venoient de Constantinople, & qu'ils alloient trouver leur pere à la Haye, &c. 74. 75. lui apprennent ce que c'étoit que les deux femmes Turques. 76. promettent de lier avec eux quelque commerce. 77. se jettent au col du Marquis de... le reconnoissant pour leur oncle. 165. se perfectionnent dans la langue Françoise. 166.

V

V *Accellos*, Officier du Prince Dom M.... fait réponse au Prince sur les reproches qu'il lui faisoit touchant Donna Clara & Alonso Luis. *b.* 104. attaque Alonso Luis, & le perce d'un coup d'épée, &c. 113.

Vaiſſeaux François, allans du Havre de Grace à Bayonne. *b.* 155. 156.
Valdecañas (le Marquis de) *a.* 115.
Valle (Dom Antonio del) Lieutenant General, & Gouverneur de Sarragoſſe. *a.* 214.
Vedro (le Pere) Religieux Jeronimite; ſon éloge. *a.* 364.
Velez (Donna Diana de) *a.* 129. ſa naiſſance, & ſes premieres années. 161. *& ſuiv.* ſa converſation avec le Marquis de Roſemont. 183. *& ſuiv.* elle lui déclare ſes ſentimens à ſon égard. 192. retirée en ſecret avec Donna Eliſa, elle explique ſes ſentimens pour le Marquis de Roſemont. 198. *& ſuiv.* lettre qu'elle adreſſa au Marquis de Roſemont. 269. elle eſt enlevée. 273. elle reçoit un coup de poignard. 312. elle revient à elle. 313. elle meurt épouſe du Marquis de Roſemont; ce qui ſe paſſa à ſa mort. 343. *& ſuiv.*
Velez (Dom Diego de); ſon hiſtoire. *a.* 160. *& ſuiv.* il eſt fâché contre le Marquis de Roſemont, &c. pourquoi. 273. il eſt témoin du maſſacre de ſa fille. 310.

Fin de la Table des III. & IV. Tomes.



DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA
Taylor Institution.